LE DERNIER COLONEL.

ŒUVRES DE JULES DE SAINT-FÉLIX.

—

Le dernier Colonel	2 vol.
Les Officiers du roi	2 vol.
La duchesse de Bourgogne	1 vol.
Le colonel Richemond	2 vol.
Clarisse de Rony	2 vol.
La duchesse de Longueville	1 vol.
Mademoiselle de Marignan	1 vol.

Sous presse :

—

Duchesse et Grisette	2 vol.
Sylvanie	2 vol

Impr. de E. Dépée, à Sceaux (Seine).

LE DERNIER

COLONEL

PAR

JULES DE SAINT-FÉLIX.

1

PARIS

J.-J. LEDOYEN ET PAUL GIRET,

Libraires-Commissionnaires,

7, QUAI DES AUGUSTINS.

AVANT-PROPOS.

Ceux qui, dans le courant des années 1836 et 1837, fréquentaient un certain monde qu'il serait peut-être dangereux de fréquenter longtemps, se souviennent d'avoir rencontré un personnage assez extraordinaire dans sa manière de vivre et dont les aventures n'ont pas manqué d'éclat. On le nommait le colonel Florimond. Évidemment il s'était donné ce nom de guerre; on le pensait ainsi alors, et la suite de ce récit prouve qu'on avait deviné juste.

Quant à moi, étant mêlé accidentellement à un épisode de la vie du colonel et ayant obtenu de lui la permission de raconter ce que j'appellerai le dénouement de son drame, je crois devoir établir mes réserves auprès du lecteur. Ma déclaration de principes n'aura que deux lignes. N'est-ce pas déjà trop? et quoi de plus ennuyeux qu'une déclaration pareille? Mais il est question, et beaucoup question de JEU dans ce récit; je m'adresse donc au bon esprit des gens qui en ont, en protestant de mon profond éloignement pour le jeu en général et les joueurs en particulier. Ceci posé, il me sera permis de commencer un récit qui aurait peut-être éveillé tout d'abord quelque défiance chez les âmes délicates. Si ce préambule est inutile, il est du moins poli, et en bonne compagnie il est encore d'usage de saluer en entrant.

I

Au mois de janvier 1837, une des plus *dangereuses* maisons de Paris était, je suis loin d'en disconvenir, cet hôtel Frascati, situé à l'extrémité de la rue Richelieu; maison *rouge* et *noire*, comme l'appelait un de mes amis, et dont on sortait toujours avec la résolution bien prise... d'y revenir.

Par une froide nuit de janvier, me trouvant donc à Frascati, je ne sais trop comment, entre minuit

et une heure du matin, j'allai m'établir pour sommeiller dans un large fauteuil près de la cheminée du petit salon vert. Un homme passa et me heurta assez rudement. Je m'éveillai et me mis sur mes jambes, très en colère, comme cela arrive à propos de rien. Le monsieur inconnu vint à moi et me dit d'un air très-posé :

— Je suis vraiment fâché de vous avoir heurté.

Que repondre à cela? *Prenez garde à ce que vous faites*! mais la chose est faite, il n'y a pas pris garde. *Exiger des excuses*? et pourquoi? pour une maladresse dont *il* est tout fâché et presque honteux? cela n'aurait pas le sens commun.

Je pensai donc qu'il était convenable de répondre à l'inconnu par un de ces signes de la main qui équivalent à ces mots : Ce n'est rien; reprenez votre chemin. Il passa dans une salle voisine.

J'avais cru entrevoir en lui un jeune homme distingné. Sa figure régulière, un peu pâle, ses

habits de bon goût et sans recherche de dandysme, prévenaient en sa faveur. Je retombai dans mon demi-sommeil et l'apparition disparut. Au bout d'un quart-d'heure environ je fus éveillé par ces paroles prononcées d'une voix très-douce, tout près de moi :

— Colonel, vous êtes bien mausade, ce soir?

Je tournai la tête et je vis une fort belle personne, ma foi! qui parlait à mon homme de tout à l'heure.

— Vous perdez beaucoup ? ajouta la nymphe.

— Au contraire, dit le colonel, je gagne comme un *crevé.*

Expression qu'il faut accepter bon gré malgré, attendu qu'elle est technique, empruntée au dictionnaire des savants dans les *joyeusetés* de la vie, comme disait Montaigne.

La belle personne se prit à sourire franchement, sans songer à cacher une petite brèche qu'elle avait

à une dent, au coin de la bouche; ce qui était vraiment regrettable, car ses dents étaient des perles. Passez-moi la comparaison; je n'y reviendrai plus.

— Vous n'aimez donc pas le gain? reprit-elle?

— Je le méprise, dit le colonel.

— Vous aimez à perdre?

— J'ai horreur de perdre.

— Et vous aimez le jeu?...

— Beaucoup, Passionnément, mademoiselle.

Comme il prononça ce dernier mot en souriant, la *demoiselle* crut à une ironie sans doute; elle lui tourna de belles épaules et s'éloigna. Le colonel laissa tomber sur moi un de ces regards de côté et du haut en bas qui décèlent de la curiosité.

J'étais toujours prodigieusement étendu dans mon fauteuil. Je crus que mon homme allait m'adresser la parole. J'en avais presque du chagrin.

Je fermai les yeux. Il continua sans doute à se chauffer les jambes à la cheminée.

Tout à coup un cri magique me tira de ma léthargie : la *Banque a sauté !* Le cri venait du grand salon ; il fut répété par deux ou trois cents voix dans le vaste appartement de Frascati. La foule se pressait autour de l'immense table verte.

— Qui a fait sauter la banque?... De combien a-t-elle sauté !...

— Elle a sauté de cinquante mille francs, répondit un monsieur à lunettes d'or, interrogé par un monsieur à lunettes d'écaille.

— Et c'est le colonel qui l'a fait sauter! dit une femme charmante en se frappant les mains.

— Le colonel ! (dis-je à mon tour, comme si je le connaissais), mais il était avec moi, il n'y a qu'un instant, dans le salon vert.

— Eh bien ! il a fait sauter la banque.

— A cette distance ? sans jouer ?...

— Il joue toujours de loin et de près, reprit la joyeuse fille ; il joue sans en avoir l'air. Il est charmant.

Il n'y avait pas moyen de s'approcher du colonel, qui se trouvait en ce moment accoudé sur la grande table et occupé à vérifier le nombre des billets de banque qu'on lui comptait. Un escadron de femmes, vives, folles, étourdissantes, l'entouraient d'un double rang comme le meilleur des rois. Cependant il se leva, mit son portefeuille dans sa poche, boutonna son habit, et écartant doucement des deux mains la foule des nymphes.

— Permettez, dit-il.

Et regagnant le coin du feu dans le salon vert, je le vis s'allonger dans un fauteuil, bâiller deux ou trois fois avec de grands bras étendus, pencher la tête à droite sur le dossier, fermer les yeux et s'endormir.

Le jeu, un moment interrompu par ce rare ac-

cident survenu à la caisse, reprit son train naturel. On continua à payer d'un côté, à rateler des pièces d'or et d'argent de l'autre, à battre des cartes, à les tirer, à les nombrer et à recommencer trente fois en un quart d'heure ce que l'on avait fait toutes les nuits à Frascati pendant quarante ans de suite.

Le colonel dormait avec cinquante mille francs sur son cœur, ce qui ne devait pas lui donner le cauchemar ; les femmes, par discrétion ou par dissimulation, ne l'entouraient plus. Les joueurs reprenaient leur *tâche* habituelle ; je crus la comédie finie et je me disposais à quitter cette mauvaise maison où vraiment je n'avais rien vu ni de trop mauvais ni de trop vertueux. Au moment de m'éloigner de la cheminée, je vis tomber de la poche du pantalon du colonel un fort beau porte-cigare qui alla rouler jusqu'au foyer. Je ramassai cette boîte, elle était en or, avec des incrustations d'émaux. Je la plaçai sur l'angle de la cheminée. Le

colonel dormait si bien ! il y aurait eu de la cruauté à l'éveiller. Oui, mais la boîte aux cigares paraissait être d'un grand prix, et qui me répondait de la moralité de tous les habitués de Frascati ? Laisser dormir le colonel dans un fauteuil, déposer le porte-cigare sur la cheminée et les laisser tous les deux à la garde des dieux hospitaliers eût été au moins imprudent. Je me constituai donc le gardien du bijou autant par une secrète attraction vers l'amitié du dormeur que par mesure de sûreté.

Le colonel ne tarda pas à s'éveiller. Je lui indiquai du doigt la boîte d'or placée sur le marbre ; il la saisit avec vivacité et me remercia par une légère inclinaison de tête. Je remarquai que ses joues, naturellement un peu pâles, se colorèrent un moment.

— Je vous remercie, monsieur, finit-il par me dire après une minute de réflexion. Cette boîte m'est précieuse, non parce qu'elle vaut vingt-

cinq louis, mais à cause d'un *fixé* qui est dessus.

Il me tendit le porte-cigare. Je m'attendais à voir le portrait en miniature d'une femme belle et sentimentale. Le *fixé* représentait un très-beau cheval.

— Ah? je comprends, lui dis-je, un de vos chevaux de bataille.

Il soupira, et laissant toujours la boîte d'or entre mes mains :

— Non pas un cheval de bataille, mais ma pauvre, ma belle jument; une gredine que j'adorais et qui a failli me rompre les reins dix fois. L'étonnante bête! bonne et terrible! Enfin elle est morte. N'y pensons plus.

— Vous avez pourtant l'air d'y penser beaucoup, répondis-je, en lui rendant la boîte.

— Cela est vrai, monsieur. Il y a des souvenirs... Essayez de les fuir, ils galopent après vous.

— Et celui-ci paraît avoir de bonnes jambes, dis-je à mon tour.

— Des jambes! dites des ailes. *Elle* volait, monsieur. J'aurais défié toutes ces terribles locomotives qui sillonnent aujourd'hui notre noble territoire de France.

Je pressentais une de ces histoires de braves comme il en est tant; je la redoutais. Mais j'avais affaire à l'homme le moins bavard; il me dit avec un tact admirable :

— Je suis assez votre obligé, monsieur, pour ne pas abuser plus longtemps de votre obligeance. Je n'ai rien à raconter.

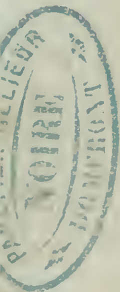
— Ah! diable! dis-je en moi-même, pas même une campagne! c'est le seul de son espèce.

Deux heures du matin sonnaient à la pendule. Il était temps de sortir. Une idée me retint. Le colonel avait au moins cinquante mille francs dans sa poche. S'il allait se remettre au jeu !... Cette pré-

vision me faisait mal, je ne sais trop pourquoi, car enfin je ne connaissais pas du tout ce personnage et sa destinée devait peu m'importer. Comprit-il mon inquiètude? Je l'ignore, mais il me dit ces mots:

— Vous vous retirez. Je vais partir aussi.

Et il quitta le salon. Je voulais sortir après lui; j'avais à son sujet une inquiétude vague, indéfinissable; ma sympathie ressemblait à de l'enfantillage; je me disais cela et pourtant je restais. Mais le colonel avait disparu, et ne le retrouvant plus, je quittai Frascati, ses jeux, ses ris et ses amours.



II

En ce temps-là, 1837, un homme qui sortait d'une maison de jeu à deux ou trois heures de la nuit, allait souper, avait-il gagné ou non. Il soupait d'autant mieux qu'il avait vidé ses poches, pour peu qu'il fût connu, au café Anglais ou au café de Paris, honorables et excellents établissements dignes de toute la reconnaissance d'un cœur ami de l'estomac.

La première personne que je vis en entrant dans un salon du café Anglais, vous le devinez bien, ce fut le colonel, très-dignement assis devant une table et mangeant comme s'il avait perdu. Je me plaçai à l'angle opposé.

En province, deux personnes dans la condition où nous étions, se seraient exclamées en se retrouvant ; à Paris, on peut vivre dix ans avec un voisin sans qu'il lui tombe dans la tête de vous demander seulement l'heure qu'il est. Je veux parler d'un voisin qui sait vivre. Le colonel soupait et ma fourchette faisait écho à la sienne de l'autre côté. Il buvait très-franchement du vin de Champagne, gardant pour la virginité de la carafe, placée sur sa table, une honorable continence. Je me mis à boire aussi très-résolument, ayant les mêmes principes de respect et d'abstinence à l'égard de la vertu des carafes. Notre soupé dura bien une heure ; nous n'échangeâmes pas un mot, mais il paraît cepen-

dant que nous nous comprîmes à merveille.

Au moment du thé, le mystérieux colonel m'envoya son porte-cigare sur une assiette par un garçon. Je pris un cigare et je remerciai avec un égal mutisme en lui envoyant par la même assiette qui lui rapportait sa boîte d'or, de magnifiques cigares de *contrebande* dont un chef de division à l'administration des douanes voulait bien me pourvoir quelquefois.

— Oh! oh! dit le colonel en les voyant; je les reconnais; espagnols! pur sang!

Je crus encore à une histoire. Je me trompai comme un sot. Nos intelligences ne se parlaient qu'à travers les méandres vaporeux de la fumée de nos cigares. C'était donc entre nous deux à qui ne commencerait pas la conversation. Bonne habitude, et que beaucoup de gens qui passent pour très-diserts devraient prendre, dans l'intérêt de nos plaisirs et de la raison.

Cependant il y a de ces occasions où la parole éclate pour ainsi dire sur les lèvres. Le colonel en eut une très-plausible. Un domestique en livrée entra dans le salon et dit à haute voix :

— La voiture de Monsieur est arrivée.

Le colonel cassa un verre d'impatience. La phrase paraissait pourtant bien innocente, même elle eût donné lieu à bien des convives de se rengorger et de faire la roue. Le colonel, reprenant son applomb, répondit tout bonnement.

— Tu es un sot, tu aurais mieux fait de m'envoyer un garçon qui m'aurait parlé tout bas.

Vraiment je commençais à aimer ce caractère simple, loyal, bon enfant dans la naïveté du mot.

— Monsieur, me dit mon *partner*, à ma grande surprise, voulez-vous me permettre de vous ramener chez vous ? j'ai là deux chevaux qui aiment à courir.

— Monsieur, lui répondis-je, la proposition est fort aimable. Je l'accepte.

— Bien, monsieur! Nous voilà presque de vieilles connaissances.

— J'en suis fier et ravi, monsieur.

Les politesses étaient lâchées après l'échange des cigares, l'échange des compliments; après le feu et la fumée, les félicitations et les joies de la victoire; c'était dans l'ordre. Cependant le colonel ne se levait pas, et je restais à ma place.

— Que dites-vous de ce vin? me demanda-t-il.

— Généreux et loyal, lui dis-je, comme la fortune pour vous ce soir.

— Ah! reprit-il, la fortune, une vraie coquine!

— Même cette nuit, monsieur?

— Toujours. Elle donne et reprend : à moi ce soir, à vous demain, à un autre ensuite; elle est à tout le monde.

— Vous la tenez, jouissez-en longtemps.

— Moi? dit-il, je me moque d'elle. Je l'ai réduite, elle me sert.

— M'apprendrez-vous votre secret?

— Mon Dieu, il est bien simple, répondit l'honnête colonel. Ne la redoutez pas, insultez-la, maltraitez-la; elle tourne le dos aux poltrons.

— Ainsi, monsieur, pour gagner beaucoup....

— Il faut beaucoup le vouloir.

— Mais qui ne le veut pas?

— Vous, monsieur, dit-il en riant, vous et tous ceux qui affrontent le jeu. Il y a dans l'homme, croyez-moi, un instinct divin, c'est la volonté; mais nous le comprimons presque toujours.

— M'expliquerez-vous cela une autre fois, monsieur le colonel? La nuit...

— La nuit est avancée, n'est-ce pas? Vous dormez donc beaucoup?

— Peu, mais bien.

— Et moi, bien mal et peu, reprit-il.

Il se leva. Je l'imitai. Nous gagnâmes le perron où nous attendait sa voiture.

Arrivés à ma porte, le colonel me dit ces mots :

— Nous nous retrouverons probablement où vous savez. Dans tous les cas si vous teniez à me voir à mon logis, ce qui ne serait pas pour vous fort amusant peut-être, je suis toujours chez moi, monsieur, de trois à cinq heures du matin.

Et il me donna sa carte.

IIII

Evidemment j'avais rencontré un original. C'était une raison excellente pour chercher l'occasion de le revoir. Les originaux sont rares; tant de mauvaises copies courent le monde! bien des gens prennent l'originalité pour une sorte de folie. Je conviens qu'il y a des excentricités qui, poussées à une extrême limite, touchent à la manie, à la monomanie, à l'aliénation. Mais l'originalité fran-

che, typique, contenue dans la sphère de l'esprit et du goût, n'est autre chose qu'une nature hors ligne, souvent grande, presque toujours noble et élevée. — Nous raisonnons beaucoup trop; revenons.

En rentrant chez moi, je me hâtai de lire le nom de l'inconnu. Sa carte, fort simple et fort belle, ne contenait que ce nom : Florimond; et plus bas : Rue du Faubourg Saint-Honoré, xxx. Je pensais qu'il était mieux de ne pas brusquer une visite dès le lendemain. Une carte déposée suffisait.

Dans la nuit du surlendemain, j'étais à Frascati pour y rencontrer Florimond, puisqu'il ne voulait s'habiller que de ce nom-là. Il y était. Je le vis occupé à lire très-attentivement un petit papier imprimé, le coude sur une table et le front dans la main. Il m'aperçut et, sans me dire un mot, il me tendit le papier qu'il avait lu. C'était une affiche de propriétés à vendre autour de Paris.

— Que voulez-vous que je fasse de cela? lui dis-je.

— Rendez-moi un service; choisissez-moi, parmi ces petits châteaux, une résidence à votre goût. Déterminez mon choix; je suis bête ce soir comme un administrateur.

— Mais, colonel, choisir sans avoir vu, visité...

— D'après le nom, monsieur, d'après le nom. Les noms sont les êtres et les choses.

Je lui indiquai un nom du bout du doigt, au hasard.

— A deux petites lieues de Paris! dit-il; c'est bien près... n'importe. Voulez-vous venir avec moi visiter la propriété?

— A cette heure-ci! lui dis-je; à onze heures du soir?

— Eh bien! monsieur. Ne dois-je pas vivre dans cette habitation, si je l'achète, la nuit comme le jour? Allons voir ce qu'elle est à minuit, sauf à

voir ensuite ce qu'elle est à midi. J'ai là-bas mes chevaux. Vous savez s'ils vont grand train.

J'acceptai. Avant de sortir du grand salon le colonel ouvrit son portefeuille, en tira dix billets de banque, et s'approchant de l'inspecteur des jeux il l'amena au grand tapis vert.

— Monsieur, lui dit-il, voici dix mille francs. Je les joue sur le coup qui va être *taillé*. Si je gagne je joue encore dix mille francs sur la *masse* et ainsi de suite pendant cinq fois. Après cinq coups, retirez mon argent et rendez-le moi à mon retour. Je serai ici à deux heures du matin. Je m'en rapporte à votre honneur... M'avez-vous compris?

— Parfaitement, dit l'employé aux jeux, un peu surpris de ce mot *honneur* jeté à son nez.

Les dix mille francs placés sur la table, le colonel sortit sans jeter un coup-d'œil en arrière. On *taillait* le coup cependant.

Le coupé du colonel était fort bon et attelé de

deux chevaux gris-pommelé les plus généreux du monde. La nuit était froide, mais éclairée par un magnifique clair de lune. Nous allions grand train sur la route de Versailles ; nous commençâmes par sommeiller. Voyant que je ne dormais plus, le colonel me dit :

— J'essaie aujourd'hui un nouveau cocher. Je sens que sa main est sûre, prudente, exercée ; il mène vite et *régulier;* nous arriverons avant trois quarts d'heure. A quoi pensez-vous ?

— A vos dix mille francs.

— Ah ! par exemple, vous avez de la bonté.

— Quelle hardiesse ! quelle force de caractère !

— Vous vous moquez de moi ; c'est un jeu d'imbécile que je joue ce soir. J'ai vu que ce niais d'inspecteur aux cartes n'avait rien à faire, et j'ai voulu l'occuper à quelque chose. Je l'ai dressé à cela quelquefois. Vous verrez avec quelle grimace contractée il me comptera de l'argent. Ces gens-là

sont, à mes yeux, comme des entonnoirs qu'on forcerait à dégorger. — Regardez la campagne éclairée par la lune, le jour vaut-il cela? A cette heure tout repose dans un sommeil bienfaisant. Je m'exprime mal, n'est-ce pas? Je sens mieux que je ne dis. Il y a des gens qui disent à merveille et ne sentent rien du tout.

— Vous êtes, je crois, un grand poète en action, mon colonel, lui dis-je.

— Cela est peut-être vrai; mais ne m'appelez pas mon colonel.

— Et pourquoi cela vous déplairait-il?...

Il hésita un moment, puis il reprit avec bonhomie.

— C'est que je suis colonel sans l'être.

— Encore un mystère! lui dis-je.

— J'ai horreur de raconter, répondit-il. Je hais le narrateur et le discoureur. Je ne vais jamais aux Chambres, au spectacle, aux tribunaux, au ser-

mon, parce qu'il y a toujours là cinq sixièmes de paroles vides, sonores, inutiles, pour un sixième de paroles à peu près sensées. Depuis que j'ai l'honneur de vous connaître, vous cherchez à m'amener sur le terrain des confidences et par conséquent des récits, des histoires, des narrés, abominables choses qui endorment ou troublent le monde depuis la création. Cependant je ne veux pas que vous me croyiez plus mauvais que je ne suis. Je n'ai pas plus de prétention au vice qu'à la vertu. Vous saurez en quatre mots qui je suis. J'ai déjà trop parlé.

— Eh bien, lui dis-je, je ferai les questions si vous le permettez. Vous ne raconterez pas; vous n'aurez pas l'air d'un monsieur à la cheminée, entretenant le salon par le *charme de sa conversation*...

— Le bourreau! dit-il en se tordant les mains, je l'ai rencontré quelquefois, ce monsieur, et je ne lui les reins; je suis un grand misérable!

— Voyons, colonel, monsieur votre père?...

— Etait général, répondit-il la tête appuyée contre le reps de la voiture.

— Sous l'empire!

— Oui.

— Aimé de l'empereur, je n'en doute pas.

— Vous avez raison.

— Il fut fidèle et mis à la retraite?

— Oui.

— A Waterloo.....

— Il y était et moi aussi à dix ans, j'en ai trente-deux aujourd'hui, comptez.

— Vous à Waterloo, à dix ans! alors vous avez suivi le général à Charleroi et contre sa volonté....

— Oui. J'avais suivi mon père avec les bagages.

— Et vous allâtes à lui au moment de la bataille...

— Aux Quatre-bras, près de la butte de Belle-Alliance.

— Et il vous força à vous retirer. Il vous fit enlever de force, il vous confia à des ordonnances...

— Qui m'amenèrent aux fourgons, sur les dernières lignes, en arrière. On m'attacha à un caisson.

— Et le général votre père ne fut pas tué?

— Non ; ni moi non plus, probablement!

— Après la déroute, le général suivit l'empereur?...

— Jusqu'à Rochefort, et moi aussi.

— Et là il reçut vos adieux et ceux de beaucoup de braves?

— De beaucoup, non ; on ne l'aurait pas permis.

— Il embrassa le général?...

— Oui, et moi aussi, sur l'escalier du port, au moment de monter dans l'embarcation qui devait le conduire au navire en rade.

— Et vous fûtes ému, vous, colonel.....

— Violemment. L'empereur m'enleva de terre,

je lui sautai au cou, l'embrassant sur les joues et le serrant dans mes deux bras. Je pleurais.

— Et il vous dit?

— Comme il savait ce que j'avais fait à Waterloo, il me dit : Mon pauvre garçon, je n'ai rien à te laisser. Je te nomme colonel. Adieu!

— Et il s'embarqua...

— Les larmes aux yeux. Nous pleurions tous.

— Et le général votre père?

— Fut mis à la retraite. Il le désirait. Du reste, ni lui ni moi n'avons eu à nous plaindre de la Restauration.

— C'est bien colonel, et depuis lors?...

— Mon père mourut quatre ans après. J'avais perdu ma mère depuis long-temps. On m'éleva chez une tante à Paris; mon père m'avait laissé cent mille écus environ.

— Que vous avez bien sextuplés?

— Au contraire, que j'ai mangés à ma ma-

jorité ; ce fut l'affaire de quatre ou cinq ans.

— Et depuis lors....

— Ah! depuis, il y eut bien des choses que je ne dirai pas. Vous savez pourquoi, maintenant le titre de colonel m'est resté. La parole de l'empereur équivaut bien au meilleur brevet. Le titre sans le grade, colonel sans régiment et sans avoir jamais servi ; me voilà.

— C'est fort singulier. Et pourquoi n'avoir pas pris du service?...

— Par la raison toute simple que la Restauration m'offrait une épaulette de lieutenant, que la Révolution de 1830 m'a offert deux épaulettes de capitaine, tandis que l'Empire m'avait fait colonel. Je n'ai jamais voulu en démordre. Cependant, un jour, en 1826, m'ennuyant beaucoup chez ma tante et voulant gagner mon grade par le feu du canon, je m'échappai de Paris et j'allai jusqu'en Romalie, pour me battre avec les Turcs contre

3

les Russes. C'était encore une manière de servir l'empereur.

— Je m'enrôlai en qualité de volontaire dans l'artillerie ottomane, la plus lourde et la plus grotesque de l'univers. Mais cette guerre d'esclaves contre serfs me déplut bientôt. D'ailleurs, on fit la paix. Je gagnai Belgrade, je suivis les rives du Danube ; je traversai Vienne ; je franchis la Suisse, et je rentrai en France, très-étonné en arrivant à Paris, d'avoir eu la folie d'aller risquer mes bras et mes jambes pour des Turcs qui n'en sont plus, et qui se battent pour un fantôme appelé le sultan.

— Vous aviez alors vingt ans ; lui dis-je. Il y a bien du chemin jusqu'à trente-deux.

— Oh ! ma foi, ces douze années-là furent bien remplies. D'abord, j'avais ma fortune à manger et je me sentais des appétits formidables. Les premiers coups de dents des passions sont affreux....

— Vous viviez alors sans devenir amoureux ?

— Je l'étais de tout Paris.

— Et, à la révolution?... Vous prîtes votre fusil contre les ordonnances?

— J'ordonnai à mes armes une stoïque immobilité. Je n'aurais jamais consenti à tirer sur un soldat de la garde ou sur tout autre soldat français.

— Comment, colonel, vous regrettiez la branche aînée?

— Je regrettais ces vieux soldats de Friedland, d'Iéna et de Waterloo (car il y en avait beaucoup dans la garde royale), je regrettais avec larmes de les voir tomber dans les rues de la bonne ville de Paris.

— Nous marchons avec les événements et nous arrivons à votre vingt-sixième année; point d'amour encore?

— Rien. Le vide.

— Vos vingt-sept ans viennent de sonner. Rien dans le cœur ?

— Rien. Tout dans la tête.

— Ah ! la tête est prise. C'est un commencement.

— Ce n'est rien du tout. Ivresse, vapeur bachique. On dort là-dessus ; le lendemain on n'y pense plus.

— Diable ! nous voici à vos vingt-huit ans. Le cœur dort-il encore ?

— Comme une brute.

— Vingt-neuf ans, bon Dieu ! Mais nous voilà presque un patriarche, et vous n'avez pas aimé !

— Si fait.

— A la bonne heure ! et qui donc aimiez-vous à cet âge ?

— Tout le corps de ballet des jolies femmes de l'Europe.

— Allons, colonel lui dis-je, nous voici à vos trente ans ; c'est triste. Si on n'a pas été amou-

reux avant cet âge, le cœur se pétrifie ; c'est fini.

— Qui dit cela, monsieur ? reprit-il avec animation et en me serrant le bras rudement. Qui ose dire cela ? A trente ans, au contraire, une divine et terrible passion vint me brûler tout à coup. J'avais comme un soleil dans la poitrine.

— Consentirez-vous à me raconter cela ?

— Oui sans doute, et en quatre minutes. Voyez comme nos chevaux vont vite. Que le récit vole et surtout le récit d'un amour heureux ou malheureux, compris ou non, partagé ou non.

IV

Voilà deux ans, me trouvant dans une honorable maison que je ne nommerai pas, un soir d'hiver, je vis dans un angle du salon la plus gracieuse femme du monde, très voluptueusement assise, presque couchée dans un immense fauteuil. Elle me parut avoir vingt ans, elle en avait vingt-quatre. Elle était fort belle, vous n'en doutez pas, bien qu'elle n'eût à mes yeux ni les épaules d'ivoire, ni les cheveux d'ébène, ni les lèvres de corail, ni les bras d'albâtre,

ni les dents de perle, ni les pieds d'enfant, ni la taille d'abeille, ni les yeux de jais ou de turquoise, ni rien enfin de toute cette marquetterie dont les abominables poëtes et romanciers fabriquent leur mannequin idéal. J'ai un mot à moi pour exprimer d'un seul coup mon enthousiasme. Elle était d'une beauté royale. L'expression n'a peut-être pas le sens commun, mais elle me plaît.

Je restai bien dix minutes à regarder cette femme, si attrayante que six ou sept fats ne pouvaient sortir du cercle de son attraction. Elle répondait à peine aux niaiseries sentimentales qu'on roucoulait autour d'elle. L'encens lui était familier et odieux, par conséquent on le voyait.

J'ai toujours plaint sincèrement les belles statues d'ange et de vierge devant lesquelles on fait perpétuellement fumer des cassolettes de parfums ; je ne plains pas moins sincèrement les femmes *enivrées* de compliments *quintessencieux* (le mot est-il fran-

çais? je n'en sais rien; mais je l'adopte). Je vis cette femme charmante se lever et regarder de droite et de gauche d'un air à peu près inquiet. Cherchait-elle son mari pour sortir? j'en avais une peur horrible. Cependant elle portait une robe d'étoffe noire, des dentelles noires... j'espérais.

Elle était veuve! mon voisin venait de me l'apprendre. J'aurais payé cette certitude de tout un royaume. La noble femme, grande et fière, avec une expression de bonté indéfinissable, fit quelques pas dans le salon; sourit à deux ou trois femmes, tendit la main à un vieux duc tout bardé de cordons passa devant moi et sortit seule du salon. Je la suivis des yeux. Elle gagna l'antichambre, reçut des mains de son valet un manteau de fourrure sur ses épaules *non d'ivoire*, et descendit l'escalier très doucement, marchant très bien sur ses pieds, sans la moindre ressemblance avec les allures des sylphides de nos abominables.... Vous comprenez!

— Parfaitement, colonel. Et vous étiez déjà amoureux fou ? Le coup de foudre, n'est-ce pas ?

— Oui, monsieur, reprit-il sérieusement.

Et comme les grosses lanterne du coupé éclairaient aussi l'intérieur de la voiture, je vis le visage du colonel prendre une expression étrange de tristesse et de colère en même temps.

— Allons lui dis-je, belle et terrible ! comme vous avez dit à propos du médaillon de votre porte-cigarre.

— La comparaison est juste, répondit-il; dignité à part, belle et terrible comme cette jument que j'ai pleurée l'an mil huit cent trente-cinq.

— L'année de vos amours ?

— Précisément. Cette magnifique bête fut bien pour quelque chose dans tout cela.

— Voyons, colonel.

— Trois mois après nous nous aimions avec fureur.

— Qui *nous*, bon Dieu ! m'écriai-je.

— Ah ! parbleu, reprit-il en souriant, je vous conseille d'en douter ; la femme et moi.

— Vous avez enjambé bien des préambules !

— Fâchez-vous de cela. Ne vouliez-vous pas que je fisse passer devant vous cette longue et insipide procession d'espérances et de craintes, de ravissements et de désespoirs, de triomphes et de regrets, de serments, d'enivrements dont un scélérat de narrateur amoureux ne vous fait jamais grâce ? Remerciez-moi, monsieur, et sautons d'un seul bond en pleine victoire : j'étais au comble du bonheur.

Un jour, en entrant chez Harmance (qu'importe de savoir le titre et le nom que lui avait donné son mari trépassé?), je la trouvai fort triste, préoccupée.... elle avait pleuré. Je hasardai quelques questions. Elle sonna, fit venir sa fille (enfant de quatre ans, seul enfant qu'elle eût et elle l'adorait) et me prenant par la main :

— Tenez, me dit-elle, c'est la pensée de l'avenir de cette enfant qui me brise le cœur.

— Comment, madame! répondis-je, est-ce que je ne serai pas un père pour elle? Est-ce qu'à nous deux nous ne suffisons pas pour la protéger ?

— Oh! oui, reprit-elle, vous êtes bon, grand, généreux, d'un si beau caractère!

— Allons donc, lui dis-je, gardez vos larmes pour des douleurs ou des malheurs; il y en a assez dans la vie.

Et prenant la jolie petite fille dans mes bras, je la portai à la fenêtre pour lui montrer les oiseaux et les arbres du jardin. Quand je la rendis à sa mère, Harmance pleurait encore. J'avais le cœur très ému.

— Ma chère âme, lui dis-je, vous avez quelque peine secrète… On vous a dit quelque chose qui vous a fait du mal. Cependant, je crois n'avoir fait aucune imprudence qui puisse vous compromettre… Votre famille, très noble et très fière, ne me

voit pas d'un œil mauvais. Il est vrai qu'elle est loin de se douter...

— Oui, oui, dit-elle, votre conduite est loyale, admirable...

— Ne m'aimeriez-vous plus, Harmance?

— Ingrat!

— Est-ce que vous voulez que je vous quitte?

— Eh! qui vous met cela dans la tête!...

— Est-ce que vous souffrez d'une trop longue contrainte? le monde est méchant, prenez garde...

— C'est bien lui qui me chagrine, mais pas dans ce sens-là...

— Alors qu'avez-vous? renoncez-vous au projet de notre mariage? madame, il sera plus digne de nous de légitimer notre amour. Pour votre enfant surtout, il le faut.

Harmance tressaillit à ces mots. Je lui pris les mains, je la suppliai de s'expliquer. Elle pâlissait et rougissait coup sur coup; elle tremblait, elle me

faisait pitié. Enfin, après un quart d'heure d'angoisses, elle me dit ces mots avec une incroyable émotion.

— Vous savez si je vous aime! je vous aimerai toute la vie... mais cette enfant!... (et elle montrait sa fille) je ne suis pas riche... je suis forcée d'accepter un mariage... Vous n'avez pas de fortune.

Je me souviens que, lâchant la main d'Harmance, je me mis à rire aux éclats et que je sortis en courant comme un fou. Je traversai tout Paris sans trop savoir comment, et le soir je me trouvai chez moi, étendu sur mon lit, avec un médecin et un de mes amis près de moi. On m'avait appliqué quarante sangsues. Il me parut que je sortais d'un rêve pénible et que je respirais plus librement.

Mon excellent tempérament et ma volonté congédièrent bientôt la maladie et le médecin. Huit jours après j'étais sur pied. J'avais pris l'énergique résolution de ne plus revoir Harmance avant un

mois et je tenais parole, malgré les lettres les plus pressantes et les plus tendres que je recevais d'elle. Dans mes rêves, à mon réveil, le soir, le jour, chez moi, dehors, partout, à toute heure, cette phrase terrible retentissait à mes oreilles comme un cri de détresse : « Vous n'avez pas de fortune! » Je sentais que je devenais fou.

Dans une soirée de mars, me promenant seul au milieu de la foule, sur le boulevard des Italiens, et toujours poursuivi par la phrase maudite, une idée soudaine vint m'éblouir. Je m'arrêtai comme frappé d'immobilité. Tout Paris me coudoyait ; j'étais comme un pieu planté. Tout-à-coup, il me prit un rire convulsif, et marchant d'un pas raide et saccadé, un pas de statue, si les statues marchaient, je criais aux passants : « J'en aurai de la fortune ! »

Si on me crut ivre, fiévreux ou aliéné, peu m'importe! je me souviens qu'un gros monsieur, trop fortement heurté par mon coude, alla rebondir sur

son ventre à six pas de là, que quelques femmes crièrent que je leur marchais sur les pieds, que d'autres, à qui j'avais tourné le chapeau en passant ou déchiré le mantelet, s'enfuyaient toutes effarées; enfin je me rappelle confusément que je dus un moment me ruer au milieu de cette foule comme un taureau échappé. Rentrer chez moi, garnir mes poches de cent louis environ qui se rouillaient dans un tiroir et courir au jeu, ce fut l'affaire de trois quarts-d'heure. Vous devinez le reste, n'est-ce pas?

— Oui et non, lui dis-je. Vous gagnâtes, vous fites fortune.

— Au contraire, je perdis, répliqua le colonel, je n'avais jamais joué sérieusement, je perdis.

— Ah! diable!

— J'avais si peur, reprit-il, que je révoltai la fortune. Elle est méchante et brutale pour les poltrons; je vous l'ai déjà dit. Mais je ne tardai pas à deviner ses instincts énergiques, dangereux; in-

stincts élevés, cependant ; je me raidis contre elle ; j'osai la regarder en face avec insolence, et un jour je lui crachai aux yeux en jetant dix mille francs sur la table, à peu près tout ce qui me restait de mon patrimoine.

— Eh bien ! colonel.

— Monsieur, reprit-il, je ne donne pas mon exemple à suivre. Malheur aux joueurs ! malheur à ceux qui rêvent un Eldorado acquis par une carte ou par une bille d'ivoire tournant dans un cylindre. Mais j'étais, moi, dans le paroxysme d'une fièvre ardente appelée l'amour désespéré. Je ne veux même pas justifier l'action de jouer par l'état violent, presque aliéné de mon âme ce jour-là ; non, malheur au joueur ! et quoique cela puisse vous paraître bien étrange, je vous prouverai en son lieu que je ne le suis pas, bien que je joue avec assez d'audace, comme vous avez dû le voir.

— Revenons, colonel, revenons. Je croirai tout

ce que vous voudrez. Votre coup de tête....

— Ce fut magnifique! quarante mille francs dans la soirée. Le lendemain, autant, je crois. En huit jours j'avais amassé cinq cent mille francs. Eh! bien, j'étais devenu tout à coup économe, prévoyant, avare! Je plaçais mon argent tous les jours avec un soin vigilant. J'achetais des rentes sur l'état; je m'enrichissais d'inscriptions sur le grand livre, n'osant pas hasarder ailleurs, me méfiant de tout le monde, de toute affaire, de tout placement, et ne trouvant pas même que l'état tout entier, la caisse du trésor public, la France et ses milliards, ne trouvant pas, vous dis-je, que toute cette puissance-là m'offrît assez de garantie pour ces pauvres cinq cent mille francs si miraculeusement gagnés. C'est que j'aimais, c'est qu'en même temps je me vengeais; c'est que je voulais amener à mes genoux et enlever dans mes bras la femme de mon adoration, lui donner mon nom, l'épouser devant tous, la

protéger elle et son enfant ; c'est que je voulais à tout prix acquérir, posséder, et, le trésor obtenu, le conserver avec des précaution inouïes ; en un mot, c'est que je voulais *avoir de la fortune*.

J'étais donc devenu avare, affreusement avide, altéré d'or ; allant l'enfouir aux caisses de l'état ; veillant aux formalités des inscriptions comme le plus tenace procureur. Audacieux toutes les nuits avec la fortune sur le terrain brûlant du jeu; mais, dans la journée, prudent, inquiet, minutieux, dissimulé, besogneux, effrayé même dans l'œuvre du placement... *Je voulais avoir de la fortune.*

Phrase électrique qui tantôt retentissait autour de moi comme un coup de tonnerre, tantôt comme un accord angélique. »

Le colonel s'interrompit. Il mit la tête à la portière et me dit :

— Je crois que nous approchons. Si nous remettions la suite de ce récit à notre retur..o.

V

Nous arrivions, en effet, dans l'avenue de l'habitation que nous allions visiter.

Il était près de minuit. Je ne savais trop comment nous serions reçu par les gens du logis, tous probablement endormis d'un profond sommeil en ce moment. Le colonel ne témoignait pas la moindre inquiétude à ce sujet. Il regardait déjà de droite et de gauche les bois et les terrains de la propriété ;

avec la curiosité d'un homme qui a fort envie d'acheter.

— Voilà qui s'annonce bien, me dit-il, essence de chêne, de ce côté-ci, futaie et bois taillis; de ce côté-là, prairies artificielles, terres arables, et même un petit lac dans le fond. Nous verrons la maison.

Nous arrivions à la grille d'un petit château dont l'architecture était parfaitement en harmonie avec le paysage romantique. Mais quelle ne fut pas notre surprise en voyant les deux grands fanaux de la porte d'entrée éclairés tous les deux et, dans la cour, les lumières des lanternes de vingt ou trente voitures rangées en bataille sur plusieurs lignes.

— Eh! mais, dis-je au colonel, il y a une fête ici!

— J'en suis ravi, reprit-il; je craignais de manquer de clarté pour visiter la maison tout à mon aise.

Il regarda mon costume et le sien.

— Nous sommes en habit tous les deux, reprit-il,

et assez proprement équipés pour ne pas blesser l'amour-propre du maître de la maison.

— Mais colonel, sans être invités, ni connus...

— Si j'étais l'un et l'autre, dit-il, on ne me verrait pas ici, je vous en réponds.

Il fallut bien le suivre. Le concierge et les gens nous prirent pour des invités et nous firent les premiers honneurs de la maison. Arrivés dans un grand péristyle, chauffé comme une serre chaude et tout rayonnant de fleurs et de lumières, on nous demanda qui il fallait annoncer. Le colonel dit à son tour :

— Veuillez prier le maître de la maison de venir jusqu'ici.

— Je crois que mylord est bien occupé en ce moment, répondit un domestique; on a servi le souper...

— Ah ! diable, me dit à demi-voix le colonel, nous sommes chez des Anglais.

Cependant le domestique était allé jusqu'au

maître du logis, qui s'empressa de venir à nous cinq minutes après.

C'était un homme d'environ quarante-cinq ans, d'une honnête physionomie, le visage un peu enflammé, la poitrine large, l'abdomen proéminant et rond, sous un vaste gilet blanc qui descendait très bas; du reste ayant de fort bonnes manières, et parlant haut et franc.

— Messieurs, nous dit-il avec un accent fort peu suspect, votre voiture a sans doute cassé près d'ici, je suis ravi de vous recevoir.... J'ai quelques personnes de Paris et des environs. Nous fêtons l'anniversaire de mon jour de naissance....

— Mylord, dit le colonel, recevez nos remercîments. Je joins mes vœux à ceux de vos amis; mais je suis trop franc pour vous cacher le but de ma visite. Cette propriété est à vendre....

— Oui, monsieur, dit l'Anglais un peu surpris, je vais m'établir en Italie....

— Je viens donc visiter votre château et ses dépendances avant de faire des offres.

— Oh! dit l'Anglais d'un accent guttural, visiter à minuit.... Est-ce que vous avez engagé un pari, monsieur !

— Non, mylord, non, dit le colonel, il n'est pas dans mes habitudes de me moquer de personne, encore moins d'un homme honorable comme vous; mais, dussé-je vous paraître extraordinaire, je vous déclare que je dors toute la journée et que je ne fais mes affaires que la nuit. Vous devez comprendre cela mieux que personne, vous, mylord : le parlement en Angleterre, ne tient séance qu'aux flambeaux.

— Ah! reprit l'Anglais, chacun a sa manière de vivre. Soit, messieurs, entrez et soyez des nôtres.

— Je me nomme le colonel Florimond, dit mon compagnon extraordinaire.

Je me nommai à mon tour et nous suivîmes le

noble Anglais dans le brillant appartement où on célébrait le joyeux anniversaire de sa naissance, heureux événement pour le monde !

La fête nous parut tout d'abord charmante et du meilleur goût. On soupait dans une galerie gothique à vitraux coloriés et toute tapissée d'armures. Il y avait là dix ou douze petites tables élégamment servies.

Le maître de la maison nous précédait et nous amenait à sa femme assise à une table à l'extrémité de la galerie. Il y avait dans tout cet appartement un parfum de bonne compagnie très énivrant.

— Milady, dit l'Anglais à sa femme, je vous présente...

Il n'eut pas la peine de prononcer le nom du colonel ni le mien ; un cri retentit; la belle lady se trouvait mal : elle venait d'être mordue au pied par un épagneul, un petit Charles II, placé sous la table. Ce fut un brouhaha extraordinaire. Dans tout

ce pêle-mêle, le colonel trouva moyen de me dire à l'oreille.

— Regagnons notre voiture, mais le plus tranquillement possible. La femme du maître de la maison n'a pas été mordue au pied, mais bien au cœur. Elle m'a reconnu. Quelle fatalité!

Nous quittâmes la maison sans qu'on fît la moindre attention à nous. Nous montâmes dans la voiture et le colonel dit à ses gens ·

— Rue de Richelieu, au coin du Boulevart.

VI

Les chevaux lancés au grand trot dans l'avenue reprirent la route de Paris. Nous étions l'un et l'autre assez étourdi de ce qui venait de se passer pour qu'il nous fût impossible de dire un mot. Au bout de quelques minutes le colonel me regarda avec un sourire étrange :

— Eh! bien finit-il par me dire. Vous l'avez vue! Comment la trouvez-vous?

— Admirable, colonel. Mais qu'elle présence d'esprit!

— Quand je pense, reprit le colonel, que dans ce moment-ci l'Anglais fouette son chien à grands coups de cravache, il me prend un fou rire... Mais ce rire n'est pas gai, ajouta-t-il. Quelle fatalité! Moi qui l'avais perdue de vue depuis plus d'un an jusqu'à ignorer même son existence... C'est vous qui m'avez indiqué cette habitation, et bien au hasard, n'est-ce pas ?

Je lui protestai de ma parfaite innocence dans tout ce qui venait de se passer.

— Oh! je n'en doute pas, dit-il, je connais trop bien les influences malignes de mon étoile pour me méprendre sur ce qui m'arrive. C'est fatal! c'est fatal! reprenait-il en se frappant le front.

— Il me semble, lui dis-je, que si votre émotion vous le permet, il ne serait pas hors de propos ici

de reprendre, toujours aussi brièvement que vous voudrez, la suite de mon récit.

— Oui, dit-il, oui. En vérité, le moment est bien choisi, et pour vous prouver que j'ai du caractère, revenons à ce drame intime, joué entre Harmance et moi, drame qui ne fut que trop vrai. Que signifie tout ce que l'on écrit, tout ce que l'on représente au théâtre, auprès de la réalité? Tenez, si vous ou moi écrivons jamais l'aventure de cette nuit, qui donc y croira? Revenons cependant. La nuit est toujours calme, la lune belle et sereine; nos chevaux lancés, et la voiture est solide et fort bonne. Tout est bien; je plaçais, je crois, cinq cent mille francs sur l'État?

— Oui, colonel.

— Plus la fortune vient vite et plus elle s'écoule vite. C'est un peu l'histoire d'un torrent. Aussi vous avez vu comme je cherchais à établir des barrages pour retenir les magnifiques

et fécondes prodigalités du jeu en ma faveur.

Au bout de trois semaines j'avais bien trente mille livres de rentes très solidement constituées. Ce n'est pas que dans le cours de ces nuits de lutte terrible je n'eusse éprouvé d'affreuses méchancetés de la part du sort. Il avait fallu souvent me résigner à de cruelles morsures, mais mon opiniâtre résistance, mon calme stoïque, ma volonté de fer finissaient toujours par forcer un retour de chances heureuses. Et puis arrivé à une certaine élévation, dans le gain, la tête ne me tournait pas. J'arrêtais mon élan par un coup d'arrêt subit ; je réunissais toutes mes forces pour ne plus vouloir atteindre encore à des richesses plus hautes ; je ramassais celles que j'avais acquises, et, calme et fier, je sor tais lentement de la maison dangereuse, comme un homme qui craint de trébucher et d'être arrêté par une chute, et exposé, par conséquent, à revenir sur ses pas. Méfiez-vous des gens qui fuient à toutes

jambes, et avec de grands airs effarés, une passion les domine; ils y reviendront demain, humbles et soumis. En toute chose gardons la retenue et une fierté tranquille.

Il y avait près d'un mois que je n'avais vu Harmance. A tous ces billets tendres, amers, doux, passionnés, j'avais répondu par des lettres d'une extrême politesse, comme un homme qui veut se représenter sous d'autres formes et avec un autre costume, moralement parlant.

Un billet d'un style moins chaleureux que les autres m'engageait à un rendez-vous. Je crus devoir accepter; le refroidissement du billet m'avait un peu effrayé. Le rendez-vous était donné pour le lendemain à Ermenonville, à un point désigné dans les bois. A l'heure convenue, j'étais là, à cheval, et bien pourvu d'armes en cas d'accident. Du fond d'une grande allée, je vis accourir deux beaux che-

vaux; je reconnus Harmance à sa manière hardie de monter. Elle était suivie d'un domestique. Je mis pied à terre et le chapeau à la main.

— Ah! mon Dieu, dit-elle en me voyant, comme vous êtes pâle et maigre!

— Madame, répondis-je, j'ai beaucoup voyagé depuis un mois.

— En vérité, dit-elle, je ne vous comprends pas. Quelle amère ingratitude! quelle dureté de cœur!

Elle fit signe à son domestique de se tenir à distance et s'avança au pas, toujours à cheval, moi à pied tenant la bride.

— Oh! reprit-elle, que j'ai souffert cruellement! Mais enfin, qu'êtes-vous devenu? vous n'avez pas quitté Paris, puisque mes lettres vous arrivaient et avaient une réponse immédiate.

— J'avais de grandes affaires à traiter, Madame.

— Quel abominable ton de cérémonie prenez-vous là ?

— Je sais tout le respect que je vous dois.

— Vous voulez vous venger, me faire souffrir... eh ! bien soyez content ; vous me brisez le cœur.

Je vis en effet quelques larmes rouler sur ses joues. Oh ! elle était bien belle, dans ce moment là. Tout-à-coup, jetant un coup d'œil sur le cheval que je conduisais par la bride :

— Grand Dieu ! Quelle magnifique bête ! s'écria-t-elle.

— Oui, repris-je tranquillement, c'est une jument de sang anglais et arabe. Si elle est belle, elle est quelquefois difficile à gouverner. Du reste, jamais meilleur cheval.

— Mais cette bête est à vous ?

— Et à qui donc, Madame? On ne prête ni n'emprunte un cheval de ce prix.

— Quelle folie avez-vous fait là !

— Moi? point. J'ai acheté ce que je pouvais acheter.

— M'expliquerez-vous ce mystère? Au fait, je remarque en vous un changement...

— Ne vous perdez pas en vaines conjectures, Madame : j'ai de la fortune.

— Depuis un mois? s'écria-t-elle.

— Depuis un mois.

— Me jugez-vous assez indifférente ou assez indiscrète pour me refuser toute explication?

Et je voyais ses yeux qui brillaient de joie. Son sein était agité, sa main tremblait.

— Je vous crois au contraire, Madame, très fort de mes amis. Mais si j'ai un secret à

garder encore, vous n'exigerez pas que je vous le livre, n'est-ce pas? Je vous sais très généreuse.

— Ah! tenez, reprit-elle en s'arrêtant, remontez à cheval. J'ai besoin d'aller vite, je ne sais où, à travers la campagne; il me faut le grand air... J'étoufferais ici sous ces arbres.

Je m'élançai à cheval et ma jument fit un bond si violent que la pauvre Harmance jeta un cri.

— Ce n'est rien, lui dis-je. Nous sommes colère et d'une fierté indomptable, mais le fond est bon, généreux; par exemple, si nous tuons quelqu'un tant pis pour lui; pourquoi ne pas se souvenir que nous sommes *belle et terrible.*

— Que dites-vous là? reprit Harmance; quelles

méchantes allusions! et puis, comment gardez-vous une bête pareille?

— Je la garde, Madame, parce qu'elle est d'une nature de la plus haute distinction, et qu'avec du courage et de la patience je puis parvenir à dompter ses défauts. D'ailleurs, elle fait l'admiration de tout le monde, et on aime à jouir de l'éclat de la fortune.

Harmance lâcha la bride à son cheval qui partit au galop sous un coup de cravache assez violent. Nous fendions l'air avec la rapidité de l'oiseau. Nous perdîmes bientôt le domestique dans je ne sais quel fourré.

Personne ne montait avec plus de hardiesse et de grâce que la femme que j'accompagnais dans ce moment-là. L'énivrement de sa tête me gagnait aussi et dans cette course insensée

mon âme s'ouvrait à des brises nouvelles, aux enchantements d'une vie toute de passion et d'enthousiasme.

La campagne se déroulait devant nous comme un océan de verdure. Le mois d'avril avait jeté partout, cette année-là, des fleurs et des arômes à pleines mains. Jamais je n'ai respiré un air plus empreint de volupté que dans cette belle demi-heure de ma vie où, emporté avec Harmance, et oubliant l'univers, nous allions à tout hasard et à toute volée. Cependant, il n'est pas de cheval si généreux, qui ne se fatigue; les nôtres, couverts d'écume et les naseaux fumans, finirent par modérer leur galop, leurs réactions devenant plus sensibles comme cela arrive au terme d'une course. Bientôt nous les calmâmes à tel point qu'ils prirent l'allure du pas tout le long des champs de trèfles, dans

un chemin de gazon et dont nous ignorions l'issue. Harmance, la tête inclinée et ne guidant plus son cheval qui marchait libre et d'un pas assuré, la fière et noble Harmance me dit ces paroles :

— Je vois avec chagrin que vous m'avez mal jugée. Je ne mérite pas votre colère et je ne veux pas de votre pitié. Vous ne voulez donc pas vous convaincre de l'impérieuse, de l'affreuse nécessité où je me suis trouvée de refuser votre main? Vous ne voulez pas non plus reconnaître la sincérité de ma tendresse? Je suis bien malheureuse! Je vous ai parlé de mon enfant... Le cœur d'une mère a des prévisions et des frayeurs que vous ne comprenez pas, vous autres hommes. Eh bien! voyez cependant si je vous aime, j'ai ajourné indéfiniment, j'ai refusé, disons le mot, le mariage

honorable et riche que tous les miens me suppliaient d'accepter.... Vous m'aviez brisé le cœur.

— Madame, lui dis-je, j'ai donc des remercìments à vous adresser. Recevez-lez ils sont sincères.

— Vous m'assurez que votre position est changée, reprit-elle. Bien que je ne comprenne rien à ce revirement de fortune, je vous crois sur parole; vous êtes si loyal, si vrai... Dites-moi donc maintenant ce qu'il faut décider; l'intérêt de ma fille, son avenir, son bonheur...

— Je vous propose encore, Madame, d'y pourvoir. Je ne suis pas millionnaire, mais j'ai de quoi doubler votre existence, peut-être même au-delà. Je puis satisfaire aux exigences atroces que vous impose le monde. Me ferez-vous l'in-

jure encore de refuser ma main? J'ai de la fortune.

— Oh! de grâce, reprit-elle, oubliez cette phrase d'une ironie sanglante; n'insultez pas à une pauvre femme qui n'a eu d'autre tort qu'une trop grande préoccupation de l'avenir de sa fille Eh bien! puisque cette fortune que vous n'aviez pas, puisque cette fortune nécessaire et méprisable cependant, vous est acquise, que tout soit oublié. Revenons à des sentiments meilleurs, et puisque vous voulez encore de ma main... Mais, au nom du ciel, croyez-bien que mon cœur était à vous avant ce qui est arrivé d'heureux dans votre position.

— Vous m'aimez donc bien sincèrement Harmance? lui dis-je en lui serrant la main.

Elle me permit d'ôter son gant et de

prendre un anneau qui lui était cher. C'était une bague fort simple, quoique fort belle, sur laquelle cette devise était gravée : Aimer c'est souffrir.

— La bague ment quelquefois, reprit-elle. Une de mes amies qui avait un grand chagrin me la donna. Mais aujourd'hui, dans ce moment-ci, la bague ne dit pas la vérité : Aimer, c'est être heureux.

— Que Dieu vous entende, lui dis-je, et soyez donc heureuse, car vous êtes bien aimée.

VII

Le jour commençait à baisser, et en vérité, nous ne savions trop où nous étions. Nos chevaux avaient marché comme deux aventuriers très résolus à se perdre et très enchantés des éventualités qui pouvaient survenir.

Ma terrible jument, toujours joyeuse et spirituellement méchante, donnait de temps en temps des coups de reins comme pour s'assurer de ma vigilance; souvent marchant d'un pas abandonné, et d'un air rêveur, passez-moi la comparaison, elle redressait tout à coup la tête, s'arrêtait hérissant ses crins et jetait au loin, comme des cris de guerre, ses métalliques hennissements. Quant au cheval que montait Harmance c'était un de ces vigoureux anglais pur sang, très francs, très méthodiques, très fiers, et très entêtés. Il allait droit son chemin, constamment du même pas, posant solidement le pied sur le sol, et s'étonnant beaucoup que la fantaisie de l'écuyère le voulut diriger quelquefois. Du reste, une fois lancé, il était magnifique, fournissant sa course à fond de train, s'animant par degré

et se calmant par degré aussi. Rien d'imprévu; tout par gradation et méthode; ayant par conséquent dans sa nature quelque chose de mécanique qui lui donnait des affinités avec une locomotive. Je ne pus me défendre de communiquer à Harmance cette dernière réflexion. Elle en rit beaucoup. Ce méthodisme anglican, incarné dans un cheval, avait en effet son caractère grotesque, Hélas! hélas! elle était peut-être loin et moi aussi de prévoir l'avenir.

Cependant la nuit était venue. Au crépuscule du soir, si coloré au couchant, se mêlaient les lueurs argentées de la lune; ces admirables tons de lumière, combinés dans un ciel pur, formaient des théories étranges et ravissantes. L'iris, le vert, le jaune, le pourpre et le blanc limpide diapraient richement le paysage.

Nous arrivâmes à une grande ferme, entourée de très beaux peupliers. On vint à nous, et nous apprîmes avec quelque surprise que nous étions à ******, c'est-à-dire à sept lieues de Paris.

— Ah! mon Dieu! dit Harmance, et que devenir? Voilà la nuit.

— Madame, lui dis-je, ceci est l'épisode d'Herminie chez les bergers. Je vous conseille de quitter votre armure et de prendre place au banquet rustique. Nous trouverons peut-être ici quelque *divin vieillard* qui nous parlera de Clorinde et de Tancrède. Quant à moi, je ne serai, si vous l'ordonnez, que votre très humble écuyer.

— Passer la nuit ici! dit Harmance à demi-voix; et que dira-t-on...

— Il est certain que le monde pourra dire beaucoup de choses ; puis il se taira, très confus, un jour, de notre bonheur légitimé.

VIII

Harmance avait sauté de cheval et j'avais confié nos montures aux valets de ferme avec des recommandations infinies. Ces bonnes gens en prenaient soin, non sans quelque effroi. Harmance, qui passait pour ma femme, bien entendu, me proposa de nous asseoir sur un

large banc de pierre placé devant la porte sous de grands châtaigniers, et là elle se prit à me parler encore de ses craintes et de ses ennuis au sujet de ce terrible *qu'en dira-t-on*, l'éternel croquemitaine des femmes de la société. A nos yeux l'aventure était d'un imprévu charmant; mais pour Harmance il y avait de la tristesse mêlée à cette aventure. La pensée de son enfant lui revenait de moment en moment, et j'avoue que je lui savais gré de cette inquiétude qui ne prouvait réellement qu'un sentiment délicat et tendre.

— Votre chère enfant, lui dis-je, est du reste en fort bonne mains; elle a toute votre maison pour la servir.

Ce n'était pas de ces préoccupations-là que souffrait Harmance.

— Oui, reprit-elle; je ne doute pas de tous les soins qu'on aura de ma fille. Mais qui me répond qu'un jour (eh! mon Dieu, prochainement peut-être) elle n'apprendra pas le petit *scandale* auquel aura donné lieu notre disparution de cette nuit?

— Très bien, Madame, lui dis-je. A merveille, je comprends cela autant que personne, c'est de la délicatesse maternelle au plus haut degré. Eh bien! laissez un moment nos chevaux se reposer, et je vous réponds de vous ramener à Paris avant qu'il soit dix heures du soir, c'est une heure de bon aloi pour une réputation; l'heure de la vertu regagnant son logis. J'ai connu des saintes qui rentraient même beaucoup plus tard.

— Vous raillez toujours, reprenait-elle, mais

je vous sais bon gré de votre docilité. Je compte sur votre parole... A dix heures du soir...

— A Paris, Madame, et chez vous.

Une jolie fille de la ferme vint nous prévenir que le souper était servi.

— Ma chère amie, dis-je à Harmance, le lait et le miel vous attendent, et le divin vieillard est déjà placé au milieu des siens.

— Allons, et pour Dieu, continuez à m'appeler ma chère amie, afin de n'éveiller aucun soupçon.

— C'est cela, repris-je en lui servant le bras, jouons la comédie au rebours : *ma bonne amie* tout haut, *madame* tout bas.

· Mais, dit-elle avec un sourire adorable, c'est bien vous qui tenez à ce *madame* dit tout bas...

— Ah ! lui répondis-je, qu'il soit donc à tout jamais oublié ce mot abominablement froid et cérémonieux.

IX

Comme je l'avais prévu, il y avait aïeul assis à la longue table de la ferme, et un aïeul conteur. Les bonnes gens nous reçurent avec une cordialité mêlée d'un peu d'embarras.

Harmance avait l'air très grande dame, et elle l'était réellement. En général, les gens de

la campagne ont le tact très fin quand il s'agit de savoir à qui ils ont affaire. D'ailleurs, ceux de la ferme où nous étions paraissaient appartenir à quelque puissante maison dont les habitans les venaient visiter quelquefois. Le grand-père, assis au bout de la table, n'était pas, si vous voulez, un divin vieillard de la Jérusalem, mais il buvait comme un dieu olympien, et par conséquent il rentrait plus naturellement dans la famille des vieillards homériques. Il voulut bien nous questionner fort peu, apparemment pour l'être beaucoup lui-même. Nous étions fort discrets; lui fort poli, mais désappointé, on le voyait. Entouré de sa famille et de ses valets, il se prélassait dans sa gloire, souriait avec majesté, et, dans l'occasion, mêlait à ses *discours* ce sel un peu

commun de proverbes et d'aphorismes dont tout vieillard est prodigue.

— Monsieur, finit-il par me dire, vous allez peut-être m'accuser de curiosité...

— Nous y voilà, dis-je tout bas à Harmance qui tremblait. Mais laissez-moi faire.

— De la curiosité, répondis-je au majestueux campagnard, et qui n'en a pas ? Par exemple, moi qui vous parle, je brûle de savoir qui vous êtes, à qui appartient cette belle ferme, et une foule de détails sur cette famille de braves gens qui a eu le bonheur de vous avoir pour son digne chef.

Le coup électrique était reçu ; mon homme ôta son large feutre et me salua ; il avait du champ pour sa narratiou, il se prépara à s'y précipiter bride abattue, sauf à se rompre

le cou, comme un vieux cheval qu'il était.

— Monsieur, dit-il, je me nomme monsieur Cuvier...

— Il y a eu un homme assez savant portant ce nom-là, lui dis-je.

— Il n'était pas mon parent, reprit-il imperturbablement, attendu que je suis le seul homme de ma famille et de mon nom. Ces *messieurs* sont mes gendres.

Et il me montrait quatre campagnards très dévotement occupé à voir la fin d'une épaule de mouton et d'un jarret de cochon à la purée de pommes de terre.

— Mon père, reprit M. Cuvier...

— Eut un fils qui lui fit honneur, lui dis-je, bien résolu à le faire marcher vite en l'interrompant à chaque pas.

Il se rengorgea et but un verre de vin.

— Et moi, fils d'un si brave homme, répliqua-t-il, j'ai eu des filles...

— Charmantes, monsieur Cuvier, et qui vous ont donné des petits-fils...

— Non, dit-il, mais bien des consolations.

— Cela revient au même, monsieur Cuvier. Vous êtes fermier de cette belle ferme depuis...

— Attendez... depuis 1789.

— Oh! oh! la grande époque! Par conséquent, monsieur Cuvier, vous habitez cette maison depuis quarante-cinq ou quarante-six ans.

— Oui, monsieur. La révolution...

— Fut suivie du consulat et de l'empire...

— Oui, Monsieurs (dit Cuvier pressé au flanc et rouge d'émotion), et sous l'empire...

— Nous marchions à la restauration, repris-je.

— Diable ! Monsieur, vous allez vite ! me dit-il.

— Comme les événemens, monsieur Cuvier. Les détails de famille que vous me donnez sont très interressans. Aurez-vous la bonté de me dire maintenant à qui appartient cette magnifique ferme ?

— A une dame bien respectable, dit-il.

— Mais encore ; il en est beaucoup comme cela, en France, où on respecte beaucoup les dames.

— C'est la vertu sur la terre, reprit Cuvier en s'humectant les lèvres par le contact de son verre.

— Un ange, sans doute, moins les ailes.

— Mieux que cela, Monsieur ; un ange de femme.

— Et vous la nommez ?

— Une jeune dame charmante, belle et charitable, pas fière quoique de grande maison ; car il ne faut pas vous y tromper, Monsieur, il y a de grandes maisons en Angleterre...

— Qui diable en doute, monsieur Cuvier, lui dis-je. Votre ferme appartient donc à des Anglais ?

— Non pas, mais à une dame anglaise qui a épousé un Français, un comte...

— Qui se nomme ?

— Madame la comtesse de Bellegarde.

Je vis Harmance pâlir ; on venait de nommer sa meilleure amie.

— Et tenez, reprit l'impertubable vieillard,

je ne serai pas étonné que Madame la comtesse vînt nous voir ce soir à la veillée, comme elle a la bonté de le faire quelquefois ; elle habite le château en ce moment, à dix minutes d'ici.

X

Harmance voulait se lever et partir sur-le-champ. Mon regard la rassura un peu. D'ailleurs, elle comprit bien vite qu'il eût été maladroit de s'enfuir dès que ce nom avait été prononcé.

Tandis que le vieux fermier parlait des vertus de sa maîtresse avec autant d'à-propos qu'un aveugle des couleurs, je glissai un gros

pour-boire dans la main d'un jeune *valet* qui passait derrière moi en le priant d'amener nos chevaux dans l'allée des peupliers, ce qu'il se mit en devoir d'exécuter sur-le-champ, lui et un de ses camarades.

M. Cuvier était tellement lancé dans la pleine eau des mérites de madame la comtesse et des nobles possesseurs de cette terre dont il avait toujours été fermier de *père en fils*, selon son expression, qu'il ne s'aperçut pas de l'embarras de ma pauvre compagne. Il en était, je crois, à la dixième vertu théologale de Mme de Bellegarde, lorsque je me levai, le verre en main, portant la santé de l'illustre dame, celle d'un Cuvier (qui ne voulait avoir rien de commun avec l'autre) et celle de tous les braves gens de la ferme. Le toast fut accepté avec acclamation. Comme nous étions tous debout, l'occasion était belle pour sortir. Harmance en profita. Je la suivis, non sans avoir accablé

de remercîmens infinis mes honnêtes campagnards.

Un jeune homme de la ferme portant une grosse lanterne allumée nous précédait, lorsque sur le seuil de la porte parut la belle figure et toute la noble personne de la dame du château. Fort heureusement Harmance avait déjà rabattu sur son visage la voilette de dentelle noire attachée à son chapeau rond. D'ailleurs, en costume d'amazone, une femme est presque toujours méconnaissable aux yeux même de ses amis, quand on n'est pas prévenu. Mais la comtesse de Bellegarde, que j'avais rencontrée fort souvent dans le monde, me reconnut parfaitement et sa surprise fut extrême d'abord et ensuite mêlée d'un peu de dédain, par réflexion et à cause de la femme inconnue avec qui j'étais.

Cependant Harmance, déjà dans la cour, rejoignait nos chevaux à pas lents, sans dé-

tourner la tête. Je ne pouvais éviter de saluer Madame de Bellegarde chez qui j'étais.

— Madame, lui dis-je, un heureux hasard... et après nous être égarés...

J'étais embarrassé comme un sot, je l'avoue. La sévère comtesse (puritaine par esprit de conduite) sourit très ironiquement à ces derniers mots.

— Je ne doute pas, Monsieur, que vous ne vous soyez égaré... et si le hasard vous mène chez moi en pareille compagnie, dois-je appeler cela un hasard heureux ?

— Madame, lui dis-je, on peut être en bonne compagnie sans avoir l'air d'y être.

— Jamais, Monsieur. Se cacher, c'est avoir honte ou peur. L'un et l'autre sont méprisables à mes yeux. Et vous aspirez à épouser Harmance, ma noble amie, vous ?

Je fus tenté d'aller prendre par la main la personne que j'escortais et de l'amener à l'al-

tière Madame de Bellegarde. Soit dédain, soit discrétion pour l'incognito qu'Harmance voulait garder, je passais mon chemin lorsque le comte de Bellegarde survint et me *toisa* des pieds à la tête. Je lui lâchai sous le nez une longue bouffée de cigarre qui faillit le suffoquer.

Je m'élançai à cheval, et me plaçant à la droite de ma belle amazone, je donnai le signal d'une retraite au galop. Le clair de lune était resplandissant, comme celui d'aujourd'hui. La route qu'on m'avait indiquée était belle et sûre.

Avant dix heures du soir, Harmance était à sa porte avec toutes les terreurs d'une femme qui se croit compromise aux yeux des honnêtes gens *ad honores* dans la véritable acception du mot.

Le lendemain, dans la matinée, la comtesse de Bellegarde (miss Pénélope Clarendon) était au chevet du lit d'Harmance, un peu souf-

frante d'une nuit agitée, et lui racontait avec les circonstances les plus accablantes l'aventure de la veille, avec commentaires et variantes sur mes vices, mes énormités, et sur la grotesque et ignoble personne qui m'accompagnait ou que j'escortais.

La comtesse Pénélope de Bellegarde, femme vertueuse et dame de charité, était sœur de lord Humphry Clarandon, dont nous venons de visiter la charmante maison de campagne. »

XI

Le colonel cessa de parler. La voiture entrait dans la cour de Frascati ; il était deux heures du matin. Notre arrivée dans le grand salon produisit une certaine sensation. On se souvenait des énergiques instructions que le colonel avait laissées au sujet de ses dix mille francs à l'inspecteur des jeux. Celui-ci s'avança

vers nous et dit à demi-voix à mon compagnon de voyage :

— J'en suis désolé, Monsieur.... la chance....

— Ce n'est pas possible, reprit le colonel. Vous voulez railler, monsieur l'inspecteur. Remettez-moi mon argent, cinq fois dix, cinquante et ma mise, en tout soixante mille francs.

L'inspecteur s'inclina. Il n'y avait pas moyen de tenir tête à l'incroyable aplomb du colonel. L'inspecteur tira donc de sa poche un paquet cacheté, et le donnant à l'étonnant joueur :

— Comptez, Monsieur, dit-il. Nous sommes encore heureux que vous n'ayez pas joué gain sur gain. Vous nous auriez fait sauter de trois cent vingt mille francs ; car doublez cinq fois dix mille...

— Et que diable aurais-je fait de cela ? dit le colonel en recevant le rouleau de billets de banque. On a tant de peine aujourd'hui à placer son argent ! à moins de fonder un hô-

pital de fous, pour la majorité des esprits sérieux de l'époque.

L'argent reçu et compté, mon compagnon extraordinaire tourna le dos au jeu, à l'inspecteur, aux femmes, et selon son habitude, alla dormir pendant une demi-heure dans un fauteuil du petit salon vert, près de la cheminée.

Je voulais la suite de son roman avec Harmance; je me déterminai donc à attendre son réveil, et d'ailleurs j'étais moi-même tellement étourdi de l'aventure de la nuit qu'il m'eût été impossible d'aller m'enfermer chez moi et de reposer. Le colonel dormit bien trois quarts d'heure au bout desquels se levant avec précipitation, il me chercha dans les salles et me prenant les mains:

— J'avais peur que vous eussiez quitté Frascati, dit-il. Vous ne jouez pas, vous, n'est-ce pas?

— Je joue des yeux des sommes énormes et je ne perds jamais, pas plus que vous, lui dis-je.

— A merveille, reprit-il. Votre imagination fait ce que je réalise, moi, pauvre animal condamné au métier de suivre la roue de la fortune. Or ça, reprit-il, je vous attends à déjeuner demain matin. Il faut bien que je vous parle encore d'Harmance puisque vous l'avez vue...

— Colonel, lui dis-je, quelle est l'heure de votre déjeuner?

Il sourit de ma question.

— Tenez, me dit-il, je vivrai demain, en votre faveur, comme un homme; je vous attends à onze heures du matin.

XII

J'étais très curieux de voir le logis de l'être presque fantastique que le hasard m'avait fait rencontrer. Le lendemain, à l'heure dite, j'étais à la porte de l'hôtel que le colonel habitait rue du Faubourg-Saint-Honoré. Arrivé dans la cour, il fallut presque subir un examen à peu près comme une visite de douaniers à la fron-

tière. Le concierge, un gros suisse, ne revenait pas de son étonnement :

— Comment ! Monsieur ! M. le colonel attend monsieur à onze heures !

— Précisément, lui dis-je. Qu'y a-t-il d'étonnant à cela ?

— Ce n'est pas étonnant, c'est inouï.

— Avez-vous des ordres pour me laisser passer, oui ou non ?

— Mon Dieu, des ordres, sans doute, j'en ai reçu pour cela ; mais j'étais si convaincu que l'on se trompait...

— Allons donc, monsieur le concierge, repris-je en passant mon chemin, ne faites pas tant le dogue bien que vous soyez placé à la porte des Champs-Elysées.

Il comprit ou non. Je passai et je fus introduit chez le colonel. Ma surprise fut extrême : il était logé comme une créature raisonnable, comme un homme qui déjeune à onze

heures, qui dîne à six heures et qui dort à minuit. Le vestibule, la salle à manger, le salon, le petit salon donnant sur le jardin, et le jardin lui-même, tout était du meilleur goût, mais d'une simplicité et surtout d'une *rationalité* désespérante. Le costume du maître de la maison n'avait rien d'étrange; je remarquai cependant qu'il portait sous sa robe de chambre de grandes bottes à l'écuyère, armées d'éperons. Cette découverte me satisfaisait beaucoup. Je voulais à tout prix de l'excentricité chez cet homme.

— Vous remarquez mes bottes, me dit-il. Cela doit vous paraître ridicule. C'est qu'on va m'amener tout à l'heure un jeune cheval, et je veux l'essayer dans mon jardin; deux ou trois tours de manège suffiront.

Il n'y avait pas moyen de rencontrer une surprise, quelque chose de prodigieux, de fantastique. J'espérais que le déjeuner aurait un

caractère tout particulier et que nous y verrions paraître au moins quelque oiseau fabuleux. On nous servit une très belle et très bonne volaille. Arriva le moment du thé et les porcelaines n'étaient pas même chinoises ou japonaises, quoique de fort bon goût.

— Mon cher compagnon, me dit le colonel, fumez et écoutez-moi puisque vous paraissez prendre intérêt à un récit que, du reste, je n'ai fait à personne.

XIII

« La santé d'Harmance, légèrement altérée par la course à cheval très longue et très fatigante dont je vous parlais hier, reprit bientôt son état normal.

Notre mariage était décidé et irrévocablement fixé à trois mois de là, c'est-à-dire au mois d'août suivant.

Les femmes ont toujours d'incroyable em-

barras quand il s'agit de prendre un parti qui fixe à jamais leur bonheur. Cependant nous gardions un secret rigoureux au sujet de cette union prochaine. La famille d'Harmance aurait jeté feu et flammes en apprenant cette nouvelle. Madame de Bellegarde, l'amie du cœur, redoublait d'assiduité et de tendresse auprès de ma future femme; elle avait pris l'inébranlable résolution de marier sa meilleure amie avec son frère à elle, bon gentleman, le noble lord Humphry Clarendon, que nous avons déjà nommé, n'est-ce pas? Projet très vertueux sans doute, mais qui souriait aussi peu à Harmance qu'il comblait de joie la belle Pénélope et le superbe Humphry. Les obsessions du frère et de la sœur commençaient à devenir suffocantes. Je proposai à Harmance, que je voyais en secret, de la débarrasser d'un seul coup de ce cauchemar britannique en tuant en duel le poursuivant amené par Pénélope.

On n'y consentit jamais, ce qui me chagrinait étrangement. L'Anglais, au ventre élégamment arrondi, aurait été embroché par mon épée comme un oison; et, en vérité, sans être réellement méchant, je prenais un singulier plaisir à cette idée en perspective. Si j'avais suivi mon instinct, je serais probablement aujourd'hui l'époux heureux ou malheureux d'Harmance, et le noble lord Clarendon dormirait paisiblement sous un riche mausolée dans la chapelle seigneuriale d'un de ses châteaux.

Nous étions en plein été; je proposai à Harmance d'aller passer quelques mois en Suisse ou dans tout autre beau pays de montagnes. Elle eût été là à l'abri de bien des persécutions au moment de notre mariage.

Harmance avait un grand défaut que vous avez probablement déjà remarqué, elle manquait de résolution dans les circonstances sérieuses. D'ailleurs, femme du monde, et du

grand monde autant que personne, elle reculait toujours devant un qu'*en dira-t-on*. Hélas! il ne faut pas faire un crime de cela à de pauvres créatures élevées dans la crainte des préjugés et des convenances puériles pour la plupart, dont la société de haut rang possède un code si riche et si complet.

Le mois d'août approchait; je m'occupais en secret de toutes les formalités nécessaires à la célébration de notre mariage. Harmance, je dois le dire à sa louange, prenait de jour en jour plus de courage; elle commençait à comprendre qu'une femme parfaitement indépendante par position peut, à la rigueur, et sans offenser Dieu et les hommes, consulter un peu son cœur en se mariant, surtout pour la seconde fois, pourvu que son choix fut digne, honorable, élevé. Elle me faisait l'honneur de me croire un homme distingué. Passons là-dessus.

Quant à moi, après avoir arrêté le chiffre de ma fortune à trente mille livres de rente bien consolidées, j'en avais fini avec le jeu, irrévocablement. Le jeu n'avait été pour moi qu'un moyen prompt, ardent, secret, terrible, mais commode, d'arriver à mes fins. Je m'étais fait joueur instantanément, par inspiration, et dans un but déterminé; le but pleinement atteint, la fortune saisie, enlevée, que me restait-il à faire? A me retirer, chargé de mes trésors conquis. J'avais assez de caractère pour vouloir et pouvoir cela. La magnifique récompense de ma modération, de ma sagesse après la victoire, c'était Harmance, la belle, la noble femme que j'aimais. Or, je tenais parole à ma vertu. Seulement, j'étais résolu à garder le secret sur l'origine de cette fortune, non pas que je ne la crusse légalement acquise, puisque j'avais mis pour enjeu mon pauvre argent d'abord et probablement ma vie

si j'avais perdu, mais parce qu'il est convenu dans le monde que l'argent du jeu s'en va tôt ou tard par le jeu, et que je ne voulais pas effrayer Harmance sur notre avenir.»

Le colonel interrompit son récit. On venait de lui apporter un billet très soigneusement cacheté. Il me demanda la permission de le lire; puis s'adressant à son domestique:

— Qui a apporté cette lettre? dit-il.

— Un homme en livrée, Monsieur.

— Faites entrer cet homme.

Nous vîmes paraître la joyeuse et respectable figure d'un de ces domestiques anglais d'une tenue admirablement *soignée*, portant les cheveux poudrés et enroulés sur les tempes, les guêtres grises et larges, le gilet de couleur descendant jusqu'aux genoux.

— A qui appartenez-vous? lui dit le colonel sans la moindre émotion.

— A lord Clarendon, sir.

— Comment se porte le noble lord?

— *Very well thank you, sir*, répondit l'imperturbable domestique.

— Etes-vous son homme de confiance?

— Mais, Monsieur, je l'espère, dit-il un peu étonné.

— Je vais donc vous remettre ma réponse.

Pendant que le colonel écrivait sur le coin de la table, le domestique anglais, droit, immobile, la tête un peu inclinée et le regard fixe, ne bougeait pas plus qu'une statue de pierre. Le colonel me passa le billet qu'il venait de répondre, il contenait ces mots :

« Mylord, vous voulez vous battre avec moi; c'est bien de l'honneur que vous voulez me faire, mais je refuse votre cartel. Le hasard seul m'a amené chez vous l'autre jour, recevez-en ma parole. Je suis désolé d'avoir troublé votre fête. Je prendrai mieux mon temps et mes informations une autre fois. Veuillez

protester à milady de mon profond respect, et ne vous privez pas vous-même, mylord, d'un bon acquéreur pour votre terre et d'un bon défenseur dans l'occasion.

En remettant ce billet cacheté au domestique anglais, le colonel lui dit :

— Comment avez-vous découvert mon adresse ?

— Par le bureau de police, dit cet homme sans hésiter.

— Et comment avez-vous su que je me nomme aujourd'hui Florimond, sans autre nom que celui-là ?

— Par le bureau de police.

— Toujours la police! la bonne, complaisante et spirituelle personne! elle sait tout; c'est une manière de Providence.

— Tenez, mon ami, voilà cinq louis pour boire à la santé de la police, à celle de la vieille Angleterre et un peu à la mienne aussi,

bien que je n'aime ni l'Angleterre ni la police.

Le laquais sortit dans un état de ravissement. Il ne douta pas que le colonel ne fut le meilleur ami de son maître, malgré une telle profession de foi.

— Voilà, dis-je à Florimond, une singulière interruption à votre récit. Quand on parle du loup...

— Oui, répondit-il. Nous racontons les premiers actes d'un drame dont probablement nous jouons la fin maintenant sans nous en douter. Revenons au mois d'août 1835.

XIV

« Il est un temps déterminé en été où tout le monde fuit Paris ; tout le monde, c'est-à-dire cette classe privilégiée de la société française ou étrangère qui ne tient aux affaires d'aucun genre, si ce n'est aux affaires, les meilleures à mes yeux, qui dépendent de la fantaisie. Fantaisie! dixième muse, la plus brillante et la plus charmante assurément!

On fuit Paris aux mois de juillet et d'août; a-t-on bien raison? A moins d'avoir des forêts royales à habiter, la ville en été est plus fraîche que la campagne. Paris, dans les jours de chaleur, est arrosé par dix mille bornes-fontaines et ombragé par cent mille maisons dont les pénombres sont bien autrement compactes que les ombres crevassées de quelques arbres abritant des maisons de campagne. D'ailleurs n'avez-vous pas le bois des Tuileries, sombre et frais comme une caverne de verdure, et le soir, n'avez-vous pas le mont Tortoni et ses glaciers? Je ne parle pas de la prodigieuse variété de fleurs qui resplendit et parfume la joyeuse ville. J'ai vu plus d'un galant amoureux venir chercher chez les fleuristes de Paris d'admirables bouquets pour de belles dames habitant la campagne. Mais il est de bon ton de crier partout qu'on étouffe à Paris

au cœur de l'été, et on se hâte donc d'aller se rôtir au soleil de la province.

Harmance, cette année-là, avait défié le préjugé, ou plutôt elle avait laissé partir tout son monde pour avoir plus de liberté. La plus terrible de ses amies était restée cependant. Madame de Bellegarde... (est-il permis de jouer sur un mot, une fois et sans conséquence?) Pénélope faisait la plus belle garde autour de la maison de ma chère Harmance. Nul n'en pouvait plus approcher sans la permission de la vertueuse Anglaise. Quant à moi, l'entrée m'en était absolument interdite. Je me soumettais en rugissant, mais Harmance (de quoi vais-je me plaindre?) avait toute la ville de Paris pour me rencontrer, et le hasard, ce dieu si spirituel, nous réunissait souvent.

Monsieur, ne vous mariez jamais, ou si vous tombez dans ce piège, donnez un coffre

plein d'or à votre fiancée, mais ne vous engagez pas à lui donner une *corbeille*.

Une corbeille est la boîte de Pandore; tous les troubles, toutes les discordes sont au fond.

Quant à moi, je faillis devenir fou en voulant réunir tous les éléments de cette futile et terrible Babel de dentelles, de cachemires, de bijoux, d'ornements de toutes les sortes, nécessaires à parer une femme dont on est l'esclave la veille, dont on sera le maître le lendemain.

Rien d'assez cher, passe encore; mais rien d'assez de bon goût! rien d'assez nouveau et selon les caprices miroitans de la mode! voilà l'écueil, voilà le supplice. Ce n'est pas qu'aux yeux d'Harmance, tout ne fût à merveille; mais aux yeux des femmes qui devaient enfin apprendre notre mariage et inspecter mes prodigalités!...... Les marchands et mes amis intimes me faisaient à plaisir une affreuse frayeur

de ces bonnes amies de ma fiancée qui devaient tenir une cour suprême, des états-généraux, une sorte de lit de justice sur la question des cadeaux de noces. Cependant, je parvins à force de soins et de précautions à rassembler dans la divine corbeille tout ce qui pouvait séduire et éblouir, et le moment étant fixé, les formalités civiles et religieuses étant remplies, je fis apporter triomphalement les trésors de ma galanterie aux pieds d'Harmance.

A ce coup de tête, Harmance répondit par une déclaration énergique : elle annonça son mariage dont la célébration devait avoir lieu huit jours après.

Je n'entreprendrai pas de vous dépeindre la colère et la surprise de Madame de Bellegarde. Quant à lord Clarendon, je n'eus même pas la joie de l'entrevoir un moment ; il partit comme un furieux, très résolu à aller se faire

sauter la cervelle sur un pont de la Tamise ou dans les brouillards d'une vallée du Northumberland où il avait un château.

Ici le colonel s'interrompit un moment, buvant du thé par petites gorgées, comme s'il cherchait des souvenirs au fond de sa tasse de porcelaine.

— Monsieur, reprit-il, je crus un moment que j'allais avoir à soutenir dix cartels avec les gentilshommes jeunes et vieux qui composaient la partie belliqueuse de la famille d'Harmance. Je reçus des lettres extraordinaires d'outrecuidance, et chez ma chère et adorable fiancée je fus toisé des pieds à la tête et de la tête aux pieds par les plus fougueux de ses parens. Mon parti était pris ; je préparais déjà mes armes et je classais sur le papier mes rendez-vous par ordre alphabétique. C'était une vraie Thébaïde que nous allions renouveler des Grecs, au grand divertissement des désœu-

vrés et des esprits malins. Harmance, très effarée, mais très digne cependant, vint me trouver un jour dans une allée des Tuileries où nous nous rendions quelquefois.

— J'exige de vous, dit-elle, l'immense sacrifice d'un amour-propre écrasé, anéanti. Jurez-moi que vous ne vous battrez avec personne avant notre mariage.

— Madame, lui répondis-je, c'est beaucoup demander! Vaudrait-il pas mieux me battre après? Je ne le crois pas.

— Ni avant, ni après.

— Ah! Madame, c'est trop en vérité. Vous n'aurez pas la barbarie d'exiger cela.

— Si je le demandais à genoux au nom de notre amour et de mon enfant.

Tenez, Madame, lui dis-je, voici sept à huit lettres dont vous ferez ce que vous voudrez.

Elle prit toutes ces lettres de défi avec une

joie si touchante que je fus ravi, moi, du sacrifice que je lui faisais et que je sentis ma colère se fondre comme la rosée.

— Vraiment, dit-elle, vous vouliez donc tuer tous mes pauvres parens !

— Mon Dieu, Madame, lui répondis-je tout naturellement, j'aurais cherché à les égratigner, à les pincer, à les tatouer de mon mieux. Cependant, si ces messieurs s'étaient montrés un peu trop méchans sur le terrain, il aurait bien fallu leur tirer un peu de sang pour les calmer ou leur mettre un peu de plomb dans la tête.

— Oh ! mon ami, dit-elle, soyez grand et généreux jusqu'au bout. Si l'amour le plus dévoué, le plus ardent peut être une compensation...

— Oui, m'écriai-je, oui, ma belle, ma noble Harmance ! paix et oubli. Que les boudeurs triomphent entre eux, mais qu'ils m'é-

pargnent en face, c'est tout ce que je demande.

— Tout le monde sera convenable, répondit-elle. J'en prends l'engagement pour tout le monde.

XV

Un soir, c'était le 15 août, jour anniversaire de la fête de l'empereur, j'étais assis au balcon de ma fenêtre, donnant sur le boulevart, et je regardais ce beau Paris, où les tons de lumière sont si merveilleux au déclin du jour, au moment où les derniers rayons colorent de pourpre les corniches des édifices, tandis que la clarté blanche du gaz inonde les

rues. Le souvenir de ce glorieux 15 août me revenait sans cesse ; mais avec des redoublemens de regrets inexplicables.

Je me figurais Paris, moins beau alors, sans doute, mais plus sévère, Paris fêtant vingt-deux ou vingt-trois ans auparavant l'anniversaire de la naissance du grand empereur. Quelle agitation parmi la foule, et quel tumulte joyeux aux armées ce jour-là ! Mais le temps refroidit l'enthousiasme comme il éteint les volcans, et Paris, le soir dont nous parlons, n'avait d'autre préoccupation que celle de ses plaisirs.

J'étais presque de mauvaise humeur de cet oubli, et volontiers j'aurais très énergiquement harangué la foule du haut de mon balcon et de mon orgueil, lorsqu'on frappa à ma porte. Une femme en longue robe blanche entra dans mon appartement ; c'était une suave apparition. Il y avait une ondulation radieuse

autour d'elle, et, dans ce moment là, je crus sincèrement aux anges visitant la terre.

— Vous, Madame! m'écriai-je. Quel bonheur inattendu!

Harmance, c'était bien elle, avait une expression étrange, quelque chose d'indéfinissable dans le regard et dans le sourire. Elle était cependant, et comme toujours, d'une beauté irrésistible, Elle s'assit dans un grand fauteuil en face du balcon chargé de fleurs, posant ses pieds élégans sur un tabouret de tapisserie où venait expirer le dernier rayon de soleil.

— Mon ami, dit-elle, j'ai voulu venir vous parler moi-même...

Elle s'arrêtait à chaque parole et paraissait trembler.

— Me parler de quoi, ma noble amie? de notre mariage fixé à trois jours d'ici, ou de quelque parent encore de mauvaise humeur?

— Pénélope, reprit-elle avec émotion.

— Ah! la sage Pénélope! mais calmez-vous, et tâchez de vous expliquer.

— Mes deux oncles, ma grande tante, ma cousine...

— Et vos petits cousins, Madame, les oublierez-vous?

— Ah! grand Dieu! s'écria-t-elle tout à coup en fondant en larmes, je suis la plus malheureuse des femmes.

— Vous malheureuse?...

Et je tombai à ses pieds la conjurant de me parler à cœur ouvert de ne rien me cacher, dussé-je en mourir de désespoir.

Ma vive émotion calma un peu la sienne comme cela arrive d'ordinaire par une sorte de réaction en sens inverse. Une plus grande colère par exemple apaise une autre colère, soyez en sûr. Harmance prit un air digne, presque majestueux, et elle me dit ces mots lentement et le regard au ciel.

— Non, je n'ai pas voulu le croire, bien que la preuve m'en ait été donnée. Tenez, mon ami, lisez ceci et démentez bien vite cette accusation accablante.

Elle me livra une lettre où, entr'autres phrases, on lisait celles-ci :

« Oui, monsieur le duc, j'ai l'honneur de
» vous le certifier, M. le colonel Florimond a
» gagné des sommes énormes dans nos maisons
» en jouant avec une audace inouïe, un in-
» croyable bonheur. il est pour nous un des
» joueurs les plus dangereux, etc. »

Je ne voulus pas en lire davantage ; et rendant la lettre à Harmance :

— Eh bien, Madame, lui dis-je, cette lettre du directeur des jeux de Paris est une réponse adressée à M. votre oncle.

— Oui, mon ami. Vous démentez tout, n'est-ce pas ? vous protestez...

— Je proteste que le directeur des jeux est un homme loyal et qu'il a écrit la vérité.

A ces paroles, je vis Harmance pâlir, se renverser sur le fauteuil et tomber en défaillance. Oh! elle me fit pitié... Son émotion était violente, et je compris tout ce que cette pauvre âme devait souffrir. J'appelai au secours; on courut chez un médecin qui arriva presque aussitôt.

Harmance, en revenant à elle, était dans cet état de faiblesse morale qui tient un peu du délire. Elle regardait autour d'elle avec étonnement; ses yeux paraissaient s'agrandir, et sa bouche entr'ouverte hésitait à parler.

Quand le médecin fut sorti en déclarant qu'il n'y avait rien d'alarmant (et il n'y a jamais rien d'alarmant pour eux en dehors de l'ordre physique), je m'assis aux pieds d'Harmance, et, silencieux comme elle, je baisais

ses mains, cherchant à la calmer, à la rassurer par une grande douceur d'expression.

Près d'un quart d'heure s'écoula ainsi, et, en vérité, dans ce moment il se mêlait un charme indéfinissable au brisement de mon cœur; c'était de la douleur et du bonheur; une sorte de souffrance dont les larmes ressemblent à une douce rosée.

XVI

La nuit était venue avec ses grandes ombres mêlées d'étoiles. Les lignes de feu du boulevard se prolongeaient sous nos pieds comme des serpens lumineux. Quelques fusées d'artifice parties des jardins des environs de Paris sillonnaient le fond velouté du ciel et s'épanouissaient au sommet de leur gerbe, en gros bouquets de diamans. Il y avait quelque chose de

fantastique dans cette belle soirée d'août pour nos âmes montées au lyrisme d'une grande émotion. Le bruit sourd et grave de la ville ajoutait au grandiose de la scène. Quelquefois le cris de la foule effrayée d'un cheval au galop, ou le son prolongé de quelque trompe de chasse, venait tout-à-coup troubler la solennité du silence. Paris était beau, calme et fier. Il s'éleva tout-à-coup une brise nocturne qui rafraîchit l'espace. A ce contact de l'air Harmance se ranima.

— Ah ! dit-elle en soupirant, c'est comme la brise de mer... que ne sommes-nous à mille lieues d'ici !

— Eh! bien, m'écriai-je, ayez donc le courage de le vouloir ; partons, ma belle Harmance, Venez...

Elle se cacha le visage dans ses mains et se mit à pleurer avec sanglots.

— Madame, lui dis-je, vous vous faites-là

beaucoup de mal et inutilement. Je ne vous parle pas de toute la douleur que vous me causez... Pensons plutôt à votre fille et je vous demande en son nom de ne pas vous briser le cœur de la sorte. Voyons, ma noble amie; consentez à regarder un peu en face cet épouvantail qu'on a dressé devant vous pour me perdre auprès de vous. Je vous adorais comme je vous adore aujourd'hui; vous m'aimiez encore; notre mariage était impossible, je n'avais pas de fortune et vous n'étiez pas riche. Bien des gens fous d'amour se seraient tués après votre refus. J'ai eu le courrage de vivre et d'aller affronter cette fortune qui me manquait, résolu à la forcer à se rendre à moi par des moyens violens et prompts, mais des armes loyales. Oui, j'ai joué, moi qui n'avais jamais touché au jeu; oui, pendant un mois je me suis fait joueur effréné; oui, j'ai mis souvent ma vie sur une carte rouge ou

noir ; oui, j'ai gagné et rayonnant de gloire alors, j'ai ramassé mon trésor, je l'ai emporté, je l'ai enfoui comme un avare, car ce trésor c'était la rançon qui devait vous racheter à l'esclavage du monde, ma belle souveraine. Oui, j'ai fait cela pour vous, pour vous seule, puisque je méprise la fortune, puisque je l'avais dissipée avec indifférence quelques années auparavant. Pour vous j'ai souffert, pour vous j'ai combattu, pour vous j'ai conquis de l'or et je le mets à vos pieds, ma noble, ma chère Harmance. Désormais plus de jeu; je le hais, je le méprise pour lui-même ; je me suis jeté dans ses terribles hasards par amour ; j'ai réalisé mon rêve. Tout est fini. Aimons-nous.

A ces mots je vis Harmance se lever, plus grande, plus belle que jamais ; les mains jointes, le regard sublime :

— Non ! non ! s'écria-t-elle avec désespoir,

jamais un joueur ne sera le tuteur, le père adoptif de ma fille.....

La porte de mon salon s'ouvrit. Je vis entrer Madame de Bellegarde. J'eus un mouvement de colère très énergique à ce qu'il paraît, car la pauvre femme eut peur et n'osait avancer.

— Venez, Madame, lui dis-je, venez voir votre ouvrage.

Elle courut à Harmance et voulut l'entraîner hors de chez moi.

— Permettez, Madame, repris-je, j'ai au moins le droit ici d'être poli. C'est moi qui ramènerai madame jusqu'à sa voiture.

Harmance, appuyée sur mon bras, descendit l'escalier à pas lents, faible, tremblante, brisée. Je sentais ce bras charmant contre ma poitrine; il me brûlait le cœur. Pas un mot n'était échangé entre nous. Eh! qu'aurions-nous pu nous dire après l'épouvantable arrêt que je venais d'entendre? Arrivés à la voiture, je

pris la main d'Harmance qui monta avec grand'peine le marche-pied et qui jeta sur moi un douloureux regard. Madame de Bellegarde monta à son tour en voiture. Je saluai ces dames et les chevaux partirent rapidement. J'étais resté sur le seuil de la porte cochère, immobile et pâle, ayant à peine le sentiment de ce qui venait de se passer, Mon concierge, je crois, me ramena chez moi et il dit à mes gens : Ayez soin de monsieur, il est malade.

XVII

Le colonel, qui un moment avait interrompu son récit, reprit en ces termes :

— Faible femme ! mais noble et belle créature ! elle avait cédé aux alarmes, aux énergiques remontrances de tout une famille irritée au dernier point et qui avait découvert contre moi des armes terribles. D'ailleurs ces terreurs inspirées par ses parens étaient d'ac-

cord avec les alarmes d'Harmance au sujet de sa fille. Eh! qui pourra blâmer cette préoccupation maternelle, même dans ce qu'elle a d'exagéré? Harmance avait peur d'accepter pour son mari, pour le guide et le protecteur de son enfant un homme qui avait fait sa fortune au jeu. Qui répondait à Harmance que cet homme avait cessé d'être joueur? Elle ignorait le caractère énergique de cet homme me direz-vous? Elle ne connaissait ni sa volonté souveraine et maîtresse de ses passions, ni l'immense étendue de son amour. Hélas! non, Monsieur, elle ne me connaissait point, et voilà précisément d'où venait sa frayeur et d'où vint le coup terrible qui me frappait.

En général, les femmes qui aiment cherchent peu à étudier les défauts ou les qualités de l'être adoré. Le cœur et l'imagination ont chez elles trop de puissance pour que la raison puisse à son tour avoir quelque droit! Ah!

vraiment elle aurait beau jeu cette raison malencontreuse de venir faire de l'analyse ou de la morale dans un beau drame d'amour dont l'imagination et le cœur font tous les frais. On la mettrait bien vite à la porte et voilà pourquoi elle n'ose frapper.

Quant à moi, Monsieur, j'ignore pourquoi et comment je ne me tuais point. Il m'arriva cependant de jeter deux ou trois fois un regard très expressif sur une fort belle paire de pistolets toujours chargés et toujours accrochés au mur de mon cabinet de toilette. Il est probable que deux sentimens sérieux me retinrent : la furieuse tentation de me venger de quelqu'un, n'importe de qui, et la violence de mon amour ; car, en vérité, l'image d'Harmance était toujours là, devant moi, dans sa rayonnante beauté.

Oui, j'aimais cette femme de toutes les puissances de mon être. Il y a de prétendus

rêveurs, qui dans le malheur d'un amour repoussé ou contrarié, veulent absolument idéaliser leur passion, transformer une femme en ange, et nous donner à croire que leur nature éthérée, tout intellectuelle et ascétique, ne s'est jamais dégradée au point de ressentir jamais les aiguillons de la chair pour la beauté; qu'ils sont eux-mêmes passés à l'état d'esprit ou peu s'en faut, et qu'enfin le monde tout entier doit les admirer et pleurer avec eux. Heureux sommes-nous encore, si ces divins amoureux n'ont pas quelque théorbe poétique à leur disposition et dont ils puissent dans l'occasion toucher les cordes pleureuses devant nous !

Or, moi, je suis trop franc et j'étais trop profondément épris d'Harmance pour vous cacher ici que j'aimais cette belle dame, cette noble femme, et pour les charmes irrésistibles

de sa personne. et pour son cœur qui était bon, et pour son esprit qui était charmant.

Vous l'avez entrevue hier, n'est-ce pas? Elle n'a que deux ans de plus depuis les événemens dont nous parlons. N'est-il pas vrai, Monsieur, qu'on peut bien devenir fou de cette beauté suave et *souveraine*, passez-moi l'expression; si elle n'a pas le sens commun, elle ressemble à beaucoup d'autres familières aux poètes. »

J'assurai le colonel que lady Clarendon m'avait parue une beauté irrésistible. Il se montra satisfait de l'aveu et il reprit :

« Dès le lendemain de la terrible scéne qui avait eu lieu chez moi, on me rapporta, de la part d'Harmance, la corbeille de mariage qui m'avait coûtée tant de soins et de préoccupations. Tout y était classé et rangé avec exactitude et dans un ordre admirable. Je ne doutais point qu'un billet, un mot mystérieux

ne fût caché dans quelque coin, sous quelque pli, dans quelque boîte.

Je fouillai toute la corbeille avec une anxiété qui tenait de la fureur. Rien ! la corbeille magnifique était muette. Oh ! mon cœur se serra ; j'eus un moment de désespoir. Heureusement pour moi un de mes amis entra en cet instant ; il me vit très pâle et fut effrayé de mon regard. Je compris que je perdais de ma dignité, et par un effort violent je me remis dans l'harmonie d'une situation calme, du moins en apparence.

— Mon ami, dis-je au jeune homme survenu, j'ai de la fièvre depuis hier. Ce temps sec et chaud me fait beaucoup de mal. Je soupire après un orage ; s'il pouvait pleuvoir je serais guéri.

Olivier, c'était son nom, m'assura qu'avant le soir nous aurions de la pluie. Il avait disait-il, un baromètre infaillible ; c'était une

blessure au bras dont il souffrait plus ou moins selon la variation de l'atmosphère.

— Ah! reprit-il, je ne suis que trop bien instruit de l'état du temps par ce maudit baromètre. Que de fois ma blessure interrompt mon travail!

Olivier était peintre, artiste excellent, jeune, enthousiaste, modeste (comme ils le sont tous quand ils commencent à sentir leur génie, ces divins artistes!) et par conséquent Olivier était encore méconnu.

Une douce tristesse répandait sur sa figure de la pâleur et de la rêverie. Ajoutez à cette nature ardente et maladive, un bel amour bien jeune, bien dévoué et vous aurez une idée de l'état moral de mon cher Olivier. Nous oublions encore un point essentiel. Il était sans fortune; je me trompe : il était pauvre.

— Mon ami, me dit-il avec la franchise

d'un cœur honnête, je viens encore vous emprunter de l'argent. En avez-vous à mon service ?

— Oui, mon enfant, lui dis-je.

— Comme toujours j'ajouterai, reprit-il, que j'ignore absolument quand je pourrai vous le rendre.

— Il serait assez plaisant que nous prissions des termes, vous et moi. M'allez-vous parler aussi des intérêts, de l'escompte ? Oublierez-vous le droit de commission et autres gentillesses ?

— Ah ! mon ami, dit-il avec un grand soupir, si vous saviez ce qui m'arrive ?

— Votre tableau est refusé au salon ?

— Pourquoi le serait-il ? reprit Olivier ; il est d'un mérite médiocre. Ce qui m'arrive est bien autrement important, bien autrement fatal peut-être ; dans tous les cas ce qui m'ar-

rive me met dans un embarras extrême; j'en perds la tête, et sans vous....

— Allons; vous avez un chien hurlant à votre porte, une lettre de change qui aboie par la bouche d'un huissier?

— Non, mon ami, reprit le doux Olivier, je n'ai pas un sou et je me marie demain.

A cette parole, je sentis mon cœur bondir et des larmes ardentes coulèrent sur mes joues. Je regardai Olivier comme ferait un fou, souriant et pleurant, les mains tremblantes, jetant au hasard des paroles inarticulées....

— Qu'avez-vous, me dit-il, vous souffrez? Mon malheur vous émeut à ce point!

— Ton malheur, ô mon ami! m'écriai-je en me jetant dans ses bras. Ton malheur dis-tu? et demain tu épouseras une femme qui t'aime, une belle et noble créature qui te tend la main, à toi, pauvre artiste, qui n'as rien à lui

donner, si ce n'est une âme divine comme la sienne !

Tu te plains, et tu as rencontré un cœur passionément bon, quelque belle et pure jeune fille, qui se dévoue à vivre de ton existence aventureuse, mêlée d'enchantements et d'amertumes, incertaine, menaçante souvent, et cela par la seule raison que cette femme angélique, t'a juré qu'elle t'aimait et qu'elle ne mentirait pas à son cœur au prix d'un royaume. Et tu te plains de ta pauvreté, de ton *malheur* !

Tiens, Olivier, prends dans mes tiroirs tout l'or et tout l'argent que tu voudras. Prends, mon enfant, et à pleines mains, et tout ce que j'ai, jusqu'au dernier sou, si tu veux, car en vérité ce qui a tué mon bonheur à moi, ce qui m'a fait tomber du ciel au moment d'y entrer, ce qui a arraché de mon cœur jusqu'à la dernière espérance, c'est cet or infâme, c'est

cet argent maudit ; ce sont ces métaux de l'enfer, et dont la perversité humaine a fait des conditions de bonheur, des garanties d'ordre, de tranquillité et d'honneur.

Le pauvre Olivier était plus étourdi de ces paroles ardentes que si le tonnerre était tombé à nos pieds. Il balbutiait et me regardait avec frayeur.

— Tiens, mon ami (repris-je en l'amenant devant une table sur laquelle était déposée la corbeille d'Harmance) ! voici ce qui t'appartient. Tu prendras cela, tout cela, ce trésor pour une femme qui se marie ; tu porteras cette corbeille magnifique dans la pauvre mansarde où loge ton amour ; tu la mettras aux pieds charmants de cette jeune fille qui jamais n'en vit de pareille, même dans ses rêves ; tu lui diras que je la supplie d'accepter ces joyaux, ces dentelles, tout ce qui est là-dedans, tout ce qui faisait sourire de joie hier

une grande dame; tu lui diras encore, Olivier, qu'elle ne me sache pas gré de cela, car c'est moi qui suis son obligé; c'est moi qui la remercie ta charmante fiancée, puisqu'elle me réconcilie un peu avec la vie, elle, symbole de grâce, de fidélité et de courage; et tu lui baiseras les mains pour moi, et tu lui diras pour moi et bien mieux que moi, tout ce qui te viendra dans la tête et dans le cœur.

Olivier qui tombait d'étonnement en étonnement, se mit à crier tout-à-coup :

— Mon Dieu ! mon Dieu ! n'est-ce point un rêve ?

Mais quand il put toucher de ses mains toutes les richesses que je lui donnais, son pauvre cœur n'y tint plus et je vis l'excellent jeune homme fondre en larmes en répétant avec exaltation le nom de Juana.

— Oui, mon ami, lui dis-je, portez tout cela à Juana dont le nom et la beauté sont en

harmonie, je n'en doute point. Demain je serai de la noce, n'est-ce pas? Adieu Olivier.

Je fis venir une voiture et mes gens descendirent la corbeille que mon cher Olivier devait emporter. Il prit aussi je crois quelques rouleaux de pièces d'or, sans trop compter, ni moi non plus, et après m'avoir serré contre son cœur avec une vivacité d'émotion qui me toucha aux larmes, il sortit et descendit l'escalier dans un délire inexprimable.

Quand je me retrouvai seul, je sentis mes forces un peu épuisées par le lyrisme de mon émotion, mais une sérénité inattendue m'avait gagné et je compris qu'il y avait encore pour moi une jouissance inconnue, celle de vivre du bonheur qu'on peut faire à autrui. Rare et délicate jouissance qui restera toujours problématique pour beaucoup de gens, mais bien réelle, bien vive cependant. »

XVIII

Le colonel cessa de parler et je lui exprimai à mon tour le plaisir que j'éprouvais à rencontrer dans l'ardent récit de sa vie ce frais épisode du mariage du jeune peintre Olivier.

— Oui, reprit-il, ce fut pour moi comme une verte oasis au milieu d'un voyage à travers des sables. En vérité, ajouta-t-il, je ne

sais trop ce que je serais devenu ce jour-là, si ce charmant artiste n'était pas survenu. J'ai toujours regardé sa visite dans ce moment-là comme une attention souriante de mon étoile ou mieux encore de la Providence.

— J'espère, mon cher colonel, repris-je, que vous signâtes le contrat de mariage d'Olivier et de Juana.

— Oui, sans doute, continua-t-il. Cette journée fut d'une limpidité radieuse ; journées bien rares, mais dont le souvenir revient toute la vie.

« A l'heure convenue je me rendis à Saint-Etienne-du-Mont, cette charmante église que vous connaissez, ce chef-d'œuvre élégant de l'architecture gothique.

Je ne tardai pas à voir arriver la noce, toute la noce, qui se composait bien de sept à huit personnes, mais de sept à huit personnes

heureuses et parfaitement dignes dans leur honorable simplicité.

Juana (ne parlons pas de sa beauté, jamais peintre distingué eût-il de laides amours, ô Fornarina ?) la brune et svelte Juana, parée avec bon goût, donnait le bras à un homme âgé qui n'était ni son père ni son oncle, mais bien un voisin de la jeune fille ouvrière, un vieux sous-officier de la garde impériale, très-fier de sa croix et de ses moustaches blanches.

Olivier était le chevalier dans ce moment-là d'une amie de sa fiancée et il marchait entourée de quelques camarades qui devaient lui servir de témoins. Dès qu'il m'aperçut, il vint à moi et me fit placer dans le chœur de la chapelle désignée pour la cérémonie. Un jeune prêtre arriva bientôt, revêtu d'une chasuble, escorté de deux enfans de chœur portant rochet sur robe rouge, et la messe commença

devant un autel très-richement paré et illuminé.

Olivier avait voulu faire les choses en grand seigneur, au grand étonnement de ses amis et du vieux maréchal-des-logis des chasseurs de la garde. Au moment de la bénédiction des anneaux, je m'attendais, de la part du jeune prêtre à une longue et théologique allocution ; le discours fut charmant, fraternel et de bon goût. Au fait, comment le jeune vicaire aurait-il pu trouver des paroles sévères à adresser aux deux beaux jeunes gens agenouillés devant lui ? Je m'imagine qu'en face d'un bonheur si candide et si noble, le cœur du jeune prêtre s'attendrit et que les plus douces paraboles de l'Évangile lui revinrent seules en mémoire. Il appela Juana *ma sœur* avec une gracieuse complaisance ; il dit à Olivier, *mon frère* avec une franche cordialité.

Vraiment j'étais attendri et j'échangeai un

regard humide avec le vieux soldat impérial.

La cérémonie achevée, Olivier donna le bras à son épousée et, en vérité, il était beau de fierté et de bonheur. Ses largesses aux gens de l'église furent faites avec dignité. Nous allâmes signer le registre à la sacristie et nous regagnâmes nos voitures, trois superbes remises aux ordres du marié.

J'arrêterai là mon récit au sujet de Juana et d'Olivier, dit le colonel; ces charmants jeunes gens reviendront peut-être se montrer à nous dans la suite de cette histoire.

Il serait fort inutile, reprit-il, de chercher à vous donner une idée de ma douleur et de l'état fiévreux où je tombai pendant les quinze premiers jours qui suivirent la rupture de mon mariage. Je songeai une fois entre autres très sérieusement à me tuer, mais une pensée m'arrêta : les parents d'Harmance n'auraient-ils

pas triomphé à la nouvelle de ma mort? Que demandaient-ils qui fût plus de leur goût et qui les mît plus à l'aise? Débarrassée de moi, Harmance retombait à tout jamais en leur pouvoir; ils la pouvaient marier au gré de leur vanité et de leurs intérêts.

Un suicide ajourné est presque toujours manqué. Il n'y a aucun déshonneur, selon moi, à fausser compagnie à la mort; l'inévitable ne perd rien de ses droits.

Un jour, comme je lisais un journal, je ne sais où, mes yeux s'arrêtèrent sur ces mots :

« Il a été célébré à Londres, mardi dernier 15 septembre, un mariage très aristocratique; sa Grâce lord Humphry Clarendon épousait une dame française, veuve depuis peu d'années, la belle comtesse Harmance de**, née de***. La reine a signé le contrat de mariage. On annonce de grandes fêtes pour la fin de

l'automne au château de***, situé dans le Northumberland, et appartenant au noble lord Clarendon. »

Je remis le journal sur une des tables du lieu public où je me trouvais, et, me prenant d'un fou rire :

— Voilà, dis-je à haute voix, une dernière page de roman des plus amusantes. » Je crois cependant que quelques personnes remarquèrent ma pâleur et le mouvement convulsif de ma bouche. Je sortis. Mes gens m'ont dit depuis qu'à dater de ce jour ils me veillèrent et me surveillèrent pendant deux mois à peu près, par ordre de mon médecin.

Le colonel, qui depuis une heure avait beaucoup plus parlé qu'il ne l'avait fait depuis six mois, interrompit son récit en me promettant de le reprendre le lendemain. Il crut devoir cependant ajouter cette conclusion :

— D'après ce que j'ai raconté, ne vous hâtez pas de juger la conduite d'Harmance; ne la justifiez, ni ne la blâmez. Les éloges trop hâtés sont dangereux; souvent ils donnent un droit de retour, et il est toujours douloureux de reprendre son admiration ou sa sympathie. La critique trop précipitée amène quelquefois à une palinodie humiliante et qui ne rachète rien du mal qu'on a fait. Souvenez-vous que la noble Harmance était mère et que j'avais acquis ma fortune au jeu. »

XIX

Mes soirées à Frascati avaient perdu de leur monotonie ou de leur danger ; elles se réhabilitaient à mes propres yeux par l'intérêt puissant qui m'entraînait vers le colonel Florimond dont j'aimais le beau caractère et dont les malheurs me touchaient vivement. Il y avait quelque chose de singulièrement original et d'attrayant dans ces rendez-vous de deux

amitiés très franches et très pures qui avaient pris naissance au hasard, dans une maison de jeu, au milieu de beaucoup de mauvaises passions. — Pourquoi choisir Frascati pour de tels rendez-vous? diront certaines gens. — D'abord on ne choisit jamais une première fois le lieu d'une rencontre fortuite. Ensuite, en admettant qu'on soit toujours maître de ses propres goûts (ce qui est assez téméraire à avancer), il est très peu possible de diriger les goûts d'autrui, surtout dans la position où j'étais vis-à-vis du colonel. Il aimait Frascati et ses dangers; j'aurais eu fort mauvaise grâce de lui déclarer qu'il avait là de vilaines amours. Le colonel se serait piqué ou fâché, et je n'aurais pas eu la suite de son histoire. Il faut donc laisser les rigoristes se gourmer à leur aise et retourner à Frascati avec le lecteur, dût-il nous laisser à la porte.

Notre déjeuner s'était prolongé jusqu'à trois

heures après-midi. Le soir même, vers le minuit je rencontrai le colonel sur l'escalier de la maison dont il est question ici. Il sortait. Je crus qu'il avait perdu beaucoup, et il devina ma pensée.

— Vous vous trompez, me dit-il, je n'ai pas joué ; mais j'ai vu ce soir tant d'imbéciles, de couards, de poltrons, de crétins et de fous autour du tapis vert, que j'en ai eu des nausées et que j'ai pris le parti de sortir. Si une promenade aux étoiles vous convient, ma calèche est à vos ordres.

Nous sortîmes. Montés en voiture :

— Où irons-nous, dit le colonel.

— Tâchons, lui répondis-je, d'éviter les propriétés à visiter.

— Il en est une, cependant, qui me tente beaucoup, reprit-il.

— Encore! m'écriai-je. Souvenez-vous qu'à

cette heure-ci les petits chiens mordent les pieds de leur maîtresse.

— Oh! par Dieu! dit Florimond, si je savais que Madame de Bellegarde fût à Paris et qu'elle habitât son hôtel, qui est à vendre comme la propriété de son frère, je ne manquerais pas de lui faire une visite tout à l'heure.

— Son hôtel est à vendre? qui vous l'a dit?

— Les *Petites Affiches* que je viens de lire, reprit-il. La bonne dame doit sans doute aller s'établir à Naples avec les heureux qu'elle a faits.

Et se retournant vers le laquais qui attendait à la portière :

— Rue de Lille, dit-il; j'arrêterai le cocher dans la rue quand il le faudra.

— Mais, colonel, y pensez-vous?

— J'ai la rage de voir cette femme, reprit-

il. Aussi pourquoi fait-elle annoncer que son hôtel est à vendre. Que diable ! j'ai le droit de le visiter; il n'y a pas d'heure fixée pour cela.

Nous courions tout le long de la rue de Richelieu, le colonel paraissait fort enchanté de sa résolution ; moi, fort soucieux de ce qui allait advenir.

— Allons, dis-je, quand nous arrivâmes au Pont-Royal, voici le Rubicon.

Le colonel sourit et me montra du doigt un grand hôtel donnant sur le quai et dont quelques fenêtres brillaient encore à travers les arbres du jardin en face de la rivière.

— C'est donc là ! lui dis-je.

— C'est là, reprit-il. La vertueuse dame doit être dans son oratoire à l'heure qu'il est.

XX

Arrivés dans la rue de Lille (rue de Bourbon il y a quinze ans, débaptisée aujourd'hui on ne sait pourquoi, et peut-être un jour *rebaptisée* on ne saura trop pourquoi non plus) arrivés devant la porte cochère d'un bel hôtel, le Colonel Florimond tira le cordon et la calèche s'arrêta. Descendre et frapper fut l'affaire

d'une minute. Un gros concierge se présente. Le dialogue s'établit ainsi :

— Cet hôtel est à vendre, n'est-ce pas ?

— Oui, Monsieur, mais qu'est-ce que cela veut dire ? A cette heure-ci !...

— Cela veut dire, monsieur le concierge en colère, que je veux acheter cet hôtel, s'il me convient, à cette heure-ci.

— Monsieur, voulez-vous vous retirer ?

— Bien au contraire, je veux entrer.

— Je vais prévenir la garde....

— Monsieur le concierge, vous insultez le gouvernement et la police ; la garde ne met pas en prison les honnêtes gens qui font leurs visites en *équipage*, comme vous dites tous.

— Monsieur, je vais prévenir les maîtres de la maison....

— C'est précisément ce dont j'allais vous prier, monsieur le concierge.

— Eh ! bien, non, Monsieur, je n'irai pas.

— Monsieur le suisse, à qui j'ôte mon chapeau, me ferez-vous le plaisir de me dire à qui vous appartenez?

— A Madame la comtesse de Bellegarde, Monsieur.

— J'en étais sûr, monsieur le concierge. Vous êtes.... vertueux.

— Vous m'insultez, je crois!

— Aurais-je dit une contre-vérité?

— Comtois! Dominique! (cria le concierge, hors de lui), voilà Monsieur qui m'insulte et qui veut pénétrer à cette heure-ci dans l'hôtel.

Dominique et Comtois étaient accourus. Le colonel jugea sur leur figure qu'ils étaient d'honnêtes serviteurs, et il leur dit poliment :

— Le concierge s'emporte mal à propos. J'ai intérêt à parler à cette heure-ci à ma-

dame la comtesse de Bellegarde. Si elle voulait me faire l'honneur de me recevoir...

— Le nom de monsieur? dit Comtois?

Le colonel entra dans la loge du furieux concierge qui grondait comme un dogue; il s'assit devant une table et il écrivit au crayon ces mots sur sa carte :

« Le colonel Florimond, qui connaît toute la bonté et toute l'élévation de sentiment de Madame la comtesse de Bellegarde, lui demande respectueusement de vouloir bien le recevoir un moment. Le colonel est accompagné d'un de ses amis. »

Comtois porta la carte à sa maîtresse. Nous restâmes dans la loge, où le gros suisse souriait de rage dans sa cravate, espérant bien que l'ordre de nous chasser allait arriver. Comtois revint au bout de cinq minutes. Mon pouls battait; je prévoyais une petite humiliation suivie peut-être de quelques gros coups

de poing échangés avec la livrée, Comtois, d'un air ouvert et pacifique, prononça ces mots :

— Ces messieurs peuvent monter.

Le gros suisse devint pourpre et faillit éclater dans son gilet amarante. On nous amena au grand escalier où une statue de Minerve nous reçut, armée du casque, de la gorgone homérique, une chouette sur le poing gauche, une lance dans la main droite, c'était dans l'ordre. Nous traversâmes un premier salon qui pouvait bien passer pour une galerie ; il y avait là aussi une statue de baigneuse, mais si bien voilée, si bien enveloppée de ses draperies de marbre (quoique de charmantes formes fussent accusées) qu'un abbé ou une jeune fille de quinze ans pouvaient en toute sûreté en admirer le travail. Le colonel remarqua que le beau profil de la baigneuse puritaine ressemblait beaucoup à Madame de Bellegarde.

XXI

Arrivés dans le grand salon, des bougies brûlaient encore dans des candélabres sur la cheminée. On nous pria d'attendre. Je m'assis dans un fauteuil de damas en face d'une riche jardinière. (Oh! les belles fleurs! je n'en vis jamais de pareilles.) Le colonel se promenait avec beaucoup de tranquillité d'un bout à l'autre du salon, regardant quelques

fois les lambris ou les Wateau des dessus de porte.

Au bout de dix minutes, une porte dorée s'ouvrit dans le fond du salon et une femme grande et belle s'avança vers nous.

Je n'avais jamais vu la comtesse de Bellegarde. De prime abord je la trouvai ravissante et l'examen de sa personne ne détruisit pas cette première impression.

Je me levai et me rapprochai du colonel. Madame de Bellegarde pouvait avoir vingt-six ans; elle était vêtu d'un peignoir de bazin blanc serré à la taille par une torsade dont les glands pendaient jusqu'à terre. La noble comtesse n'avait encore rien touché à sa coiffure qui était d'une simplicité de bon goût; cheveux enroulés à la grecque et formant le casque, sans un seul diamant, ni perle, ni fleur; une de ces coiffures de femmes à qui Dieu donna une riche et superbe chevelure.

Vraiment, c'était bien là à mes yeux la Pénélope antique avec ses grands airs majestueux, son regard fier et doux (symbole de sagesse), son sourire pudique et son profil ionien.

Le colonel la salua et n'hésita pas à lui dire :

— Ma visite, Madame, vous surprend moins qu'elle ne vous irrite ; je commence par vous assurer de mon respect et de mon admiration.

— Monsieur, dit la comtesse d'un son de voix très calme, mon premier mouvement a été de refuser votre visite ; par réflexion, je me suis décidée à vous recevoir.

— Ainsi, madame, dit le colonel, la bonté, chez vous, succède au dédain et corrige la colère....

— N'appelez pas cela de la bonté, Monsieur; c'est, ce soir de la curiosité. Je pense que votre visite chez moi, à cette heure-ci, n'est

que la suite d'un pari que vous avez engagé. Votre apparition d'hier, à la campagne, chez mon frére, pouvait m'en convaincre...

— Non, Madame, reprit Florimond, je n'ai engagé aucun pari. Je viens ici par un acte spontané de ma volonté.

— Est-ce que vous venez visiter cette maison, à minuit, pour l'acheter? Elle est à vendre en effet. Mon frère et moi avons pris les mêmes résolutions; nous allons habiter l'Italie, peut-être à tout jamais.

— Je le sais, Madame. Il est très vrai aussi que je viens ici pour avoir l'honneur de faire des offres à la maîtresse de cette magnifique maison.

— Vous pourriez, avouez-le, prendre mieux votre temps.

— Oui, Madame, vous avez droit à des excuses très humbles de ma part, veuillez les accepter.

— Voyons, Monsieur, ma maison est-elle de votre goût? Visitez. J'en excepte mon appartement particulier...

— Madame, j'ai encore assez de raison et de goût pour vouloir acquérir les yeux fermés ce qui peut vous appartenir.

— Eh! bien, Monsieur, dit la comtesse de Bellegarde, dont l'expression s'adoucissait visiblement, me permettrez-vous à mon tour de vous dire que je demande un million cinquante mille francs de cet hôtel et de ses dépendances.

— Voilà, Madame, qui est entendu. C'est moi qui suis votre obligé.

— Vous trouverez bon, Monsieur, que je vous adresse à mon notaire et si demain à midi.....

— Un rendez-vous, Madame, dit le colonel avec une grâce qui allait au cœur, un rendez-vous, même chez un notaire, est une de

ces rares bonnes fortunes que je n'aurais pas même osé rêver.

— En vérité, dit Madame de Bellegarde, je crois que ma colère s'en va.

— Je vous remercie de cet aveu, reprit le colonel. Vous êtes loyale même dans la haine, car il n'est que trop vrai que vous me haïssez et depuis long-temps...

— Je ne hais personne, Monsieur. J'ai pu m'irriter contre un homme qui pouvait perdre ma meilleure amie...

— Et vous l'avez sauvée, madame la comtesse?

— Je le crois..., ajouta en hésitant Madame de Bellegarde.

A ces mots ses beaux yeux se voilèrent de longs cils bruns qui se dessinèrent admirablement sur la blancheur rosée de ses joues. Le colonel lui présenta la main et il l'amena à une causeuse où elle s'assit, montrant à nos

regards les pieds les mieux faits et les plus élégamment chaussés. Je me rappelle encore avec une certaine émotion la transparence de ces bas de soie qui laissaient deviner la finesse de ces belles jambes de Diane à peine entrevues. Le colonel prit un fauteuil à un signe de la comtesse ; je m'assis à quatre pas de là. Mon rôle était passif, mais important ; j'étais la sauvegarde d'un tête-à-tête à une heure indue, aux yeux des gens de la maison. A un rendez-vous d'amour, cela s'appelle, je crois, servir de chandelier.

— Monsieur, dit madame de Bellegarde, cette visite imprévue, cette conversation qui change de ton et prend de faux airs de cordialité, tout cela m'étonne au dernier point.

— Et moi, madame la comtesse, reprit Florimond, je m'étonne surtout d'une chose, c'est que deux personnes comme nous (pardon !) aient pu se haïr et vivre en si grande

hostilité. Il faut que je l'avoue : vous m'avez fait beaucoup de mal...

— Et vous en avez dit beaucoup de moi, Monsieur ?

— Je me suis contenté d'en penser, Madame. C'était déjà trop.

— Vraiment, Monsieur, vous parlez de telle sorte que vous avez l'air de me demander de l'amitié.

— On ne demande pas un si rare bonheur, Madame, on cherche à le mériter.

— Et pour cela, Monsieur, vous avez fait ?

— Oh ! peu de chose, j'en conviens.

— Mais encore ? je ne m'explique pas quels sont vos titres à une réconciliation entre nous.

— Mes titres ! hélas ! non, je n'en ai pas. Cependant...

Le colonel hésitait ; Madame de Bellegarde me jeta un coup d'œil comme pour me questionner. J'avais précisément dans ma poche le

billet que lord Clarandon avait écrit le matin même à Florimond. Je pris ce papier et je le présentai à la noble dame. Le colonel me fit de gros yeux ; il n'était plus temps. La comtesse lisait la lettre de provocation ; elle tremblait, elle pâlissait. Je vis que le colonel triomphait malgré lui.

— Monsieur, dit-elle à Florimond, vous avez répondu à mon frère...

— Que je refusais son cartel, madame la comtesse.

A ces mots, Madame de Bellegarde leva les yeux au plafond et deux larmes roulèrent sur ses joues. Dès ce moment-là, la paix venait d'être signée.

— Mon Dieu ! dit la noble femme, je m'étais donc trompée.

— Trompée ! non Madame, s'écria le colonel avec animation. Vous ne vous étiez trompée ni sur *elle*, ni sur moi. Vous la con-

naissiez capable d'entraînement et vous aviez deviné mon âme emportée, dangereuse. Croyez-vous que je me sois livré contre vous à une haine brutale, injuste, insensée parce que vous aviez cru devoir sauver votre meilleure amie? Ah! Madame, dans ce sens là, si vous avez cru cela, oui, vous vous êtes trompée. Mon cœur a saigné; j'ai regardé couler le sang de la blessure et j'ai espéré la mort. C'est tout. La mort n'est pas venue. Vient-elle jamais à propos, l'abominable qu'elle est? Je me suis laissé vivre, je ne sais pourquoi, ni comment; peut-être par cet instinct d'amour pour l'existence que nous avons tous à notre insu. Mais Dieu m'est témoin, madame la comtesse, que je n'ai blasphémé ni contre lui, ni contre vous. J'ai déploré d'avoir été si peu compris par une charmante intelligence, par un noble cœur, par vous, Madame. J'ai dit souvent aux étoiles, aux nuages, aux ar-

bres, aux fleuves, aux montagnes: Si mon orgueil indomptable avait voulu se plier, si j'avais consenti à me jeter aux pieds de la fière ennemie qui me perd aux yeux d'Harmance, peut-être, et certainement, lui aurais-je prouvé que je n'étais pas né pour le malheur de celle qu'elle aime comme une sœur. Oh! que de choses sublimes et tendres j'avais à dire à Madame de Bellegarde! et que de fois je les lui ai dites, dans ma solitude, quand elle était bien loin de moi, fière, dédaigneuse, impitoyable pour moi! N'est-il pas vrai, Madame, que votre regard, alors, serait devenu amical, que la sérénité aurait éclairé votre front? N'est-il pas vrai, ma belle ennemie, que vous m'auriez tendu la main?...

Ici le colonel se leva, et voyant madame de Bellegarde qui portait son mouchoir à ses yeux, il prit la main qui s'appuyait sur le

bois de la causeuse et il la baisa avec une vivacité respectueuse.

—Madame, reprit-il, voici une nuit sereine! c'est la plus douce nuit que j'ai vue passer dans le ciel depuis deux ans... Oh! cette heure est solennelle ; lorsque deux âmes généreuses se réconcilient, je me figure que Dieu sourit à la terre. Vous pleurez, Madame? eh bien, oui, donnons des larmes au passé; à notre inimitié regrettable, à tant de journées amères; à votre erreur..... à mes malheurs aussi.

Il y eut un moment de silence. Je regardais le colonel; il était fort ému et presque aux genoux de la belle comtesse qui pleurait.

XXII

Vous m'avez méconnu, reprit-il; est-ce donc votre faute, Madame? Quel soin prenai-je donc de ma propre réputation! aucun. J'allais en aventureux, à la conquête d'une femme qui réalisait pour moi tous les rêves de gloire et de félicités. Je riais du monde, je méprisais l'opinion; j'étais un fou... Tout autre eût pris des précautions inouïes, mais

sages, mais nécessaires. On n'aventure pas ainsi son nom et sa renommée. Il y a des circonspections à garder, des bienséances à honorer. Puisqu'un esprit supérieur comme le vôtre pouvait se tromper à mon sujet, que devaient donc faire tant de sottes gens, tant de cœurs grossiers, tant de femmes avilies, par exemple, dont le monde est peuplé ? Un homme qui joue ! Mais sans doute on a le droit de renier tout rapport avec lui, on a le droit de fuir son ombre.... elle est dangereuse, mortelle. Même les femmes les plus tarées ont ce droit-là. J'en connais, moi, dont le nom matrimoniale est entaché d'un stigmate de banqueroute frauduleuse, qui se pavanent dans leur vanité vicieuse, et dans leur ignoble et riche existence, et qui, cependant, jettent des cris d'horreur à la rencontre d'un homme dont la main désespérée a jeté quelques pièces d'or, ses dernières espérances, dans le cylindre d'une mai-

son de jeu. Oui, Madame, ces créatures-là, vicieuses, corrompues et ignoblement méchantes, ces créatures ont le droit d'insulter un pauvre jeune homme aux abois, de le juger, de le condamner même à mourir de faim. Qui leur donne ce droit ce n'est ni Dieu, ni la justice, ni l'honneur : c'est le préjugé du monde, c'est leur or surtout, leur opulence infâme. Et vous voulez, après cela, que je me plaigne de vous, noble femme, aussi grande par le cœur que par l'éducation et la naissance, vous dont le nom est une gloire et la maison un sanctuaire d'honneur ! Non, non. Périsse mon inimitié ! je la déplore, je la déteste, je l'abjure à vos pieds.

— Assez ! assez, colonel ! Vous me déchirez le cœur, dit d'une voix altérée Madame de Bellegarde.

— Pourquoi donc assez ? reprit Florimond avec fierté. Puisque l'occasion est si belle,

puisque le moment est si solennel, connaissez donc tout entière cette pauvre âme qui fut votre ennemie. Oh ! ne vous effrayez pas, elle ne parlera pas de ses vices et de ses malheurs qu'en termes dignes de vous.

Alors, se retournant vers moi :

— Mon ami, me dit-il, vous ne vous attendiez pas à entendre la suite de mon récit dans ce salon, à cette heure-ci, et en présence de cette charmante et belle dame qui eut tant de part au drame de ma vie, il y a deux ans ! Voyez, ami, il y a dans ce monde des choses tellement imprévues qu'elles paraissent surnaturelles à la raison même. Ne jurons de rien ; la vie de l'homme est effrayante de vicissitudes.

— Madame, reprit le colonel, après la nouvelle du mariage d'Harmance, nouvelle que je reçus fortuitement par un misérable journal, ma raison s'altéra un moment. Mais Dieu est grand

et il ne voulut pas me livrer à tout jamais aux vertiges de la folie. Comme je le disais à mon ami, revenu à moi, je pensai au suicide. C'était une lâcheté envers moi-même et une ingratitude envers Dieu.

Un matin, éveillé avant le jour, je me mis à regarder à mon balcon le lever du soleil. L'aube se montra pâle d'abord, puis légèrement colorée de rose et d'iris, pure et suave comme une jeune fille (pardonnez-moi ces comparaisons; elles arrivaient alors à mon cerveau sortant du délire) ; peu à peu le ciel s'ouvrit, et le premier rayon qui se glissa au-dessus de la barre de l'horizon fut à mes yeux un sourire ; ce rayon ne m'éblouit pas, il éclaira tout mon appartement de sa lumière cristalline et bientôt jeta autour de moi des gerbes d'or, des irrigations de pierreries. Mon esprit en fut soudainement égayé, et je ne sais quel enchantement vint à éclore dans mon âme. —

Oh ! non , m'écriai-je , il ne faut pas quitter la vie ; le ciel est trop beau ! la lumière est trop bienfaisante ! — Et dans ce moment , la pensée du tombeau me revint avec ses ténèbres et ses glaciales terreurs. Je frissonnai ; je me remis tout entier dans le beau rayon du soleil, comme sous la protection de la vie, de la lumière , de Dieu même ; et j'aspirai la brise matinale , et je regardai les lointains éclairés, et je me mis à chanter je ne sais quel air triomphal avec je ne sais quelles paroles enthousiastes , et , à ma grande surprise , je sentis mon visage tout baigné de larmes. C'en était fait ; la volonté de vivre avait écrasé la volonté de mourir. L'existence rayonnait en moi comme le soleil dans le firmament.

Ceci , Madame , vous paraît un peu fou peut-être , reprit le colonel , mais ne vous hâtez pas de me juger , j'ai besoin encore de tant d'indulgence !

Dans la journée, je sortis, et bien résolu de vivre, je cherchai comment je vivrais. Plusieurs routes s'ouvraient devant moi. Le cloître, d'abord ; oui, mais je sentais que je manquais de foi. La vie de famille, le mariage avec ses inquiétudes et ses douces préoccupations ; oui, mais je manquais d'espérance. Enfin la vie active d'un homme voué au bien, dans l'acception du mot la plus étendue, la vie d'un philanthrope pratique, si vous voulez ; oui, mais je manquais de charité.

Que devenir ? Je m'étais bien réconcilié avec Dieu et ses œuvres magnifiques, mais j'avais la société en dégoût.

A force de rêver, on donne prise aux passions, on les surrexcite, c'est là mon opinion. Or, les miennes étant très effervescentes, s'éveilllèrent et grondèrent à pleine harmonie. Je me souvins des hautes et terribles émotions du jeu, alors que je marchais, l'or à la main, à la con-

quête d'une fortune. Ce fut une idée soudaine, violente, presque infernale. Je me dis à moi-même : Si une âme comme la mienne n'est pas remplie d'une passion quelconque, elle est perdue. Je finirais par me tuer. Après l'amour, le jeu... oui, mais le jeu extravagant ; des flots d'or, afin de jeter mon mépris et cette poussière de métal à la face de tous ceux qui vivront autour de moi. Le jeu ! afin d'être fort riche, d'être honoré, adulé, glorifié, et de cracher à mon gré sur la société avilie.

Vous le voyez, Madame, les extrêmes se touches ; le cantique d'alliance, d'abord ; le chant de l'imprécation ensuite. Je vous l'ai dit : mon âme était violente, montée aux tons d'un lyrisme dangereux. Dieu réprouve cela j'en suis sûr ; aussi lui en demandé-je pardon aujourd'hui, comme je le demande à vous, belle et vertueuse dame.

N'attendez pas de moi que je décrive de-

vant vous ces nuits de lutte orageuse et terrible avec la fortune, que je finissais presque toujours par abattre à mes pieds par une inconcevable force de volonté. Il y eut du prodige dans tout cela, direz-vous. Non, croyez-moi. Le prodige était dans cette rage enthousiaste qui me portait en avant du danger comme un héros ou comme un homme atteint de folie.

Je voulais de l'or, j'aspirais de l'or, je tendais vers l'or de toutes les puissances de mes nerfs et de mon âme. L'or m'avait manqué une fois et il m'avait perdu par le refus d'Harmance (vous n'avez pas de fortune!). L'or ensuite m'était arrivé à grands flots, et il m'avait perdu une seconde fois par la répulsion d'Harmance (vous êtes un joueur!). Je voulais donc infernalement me plonger dans cet élément de destruction, mais pour l'avilir à mon tour, ou plutôt pour jeter au

visage de la société cette ordure infâme et adorée, l'or corrupteur.

Passons cela. Ces emportements manqueraient de dignité dans ce beau salon, honorable demeure, et devant vous, dame honorée, étoile sereine et candide.

Gagnant beaucoup, que faire de cette fortune? la dissiper en débauches? Quelle humiliation, quel sacrilège après avoir été aimé d'Harmance! Thésauriser? qu'elle vilenie! Répandre ces richesses en bonnes œuvres? sans doute; mais singer la vertu sans être vertueux, qu'elle hypocrisie! Je ne pris donc aucune résolution, moyen facile et souvent heureux de se tirer d'affaire. Je pris ma fortune, et j'allai les mains ouvertes, la répandant à tout hasard, sans regarder où tombait la pluie d'or, faisant des heureux dignes de l'être ou indignes, n'importe; vivant comme le soleil qui atteint tout un monde de ses

rayons; sans s'occuper du juste ou de l'injuste, du bon ou du mauvais.

Souvent, il faut l'avouer cependant, j'ai eu de belles journées dans le cours de cette existence depuis deux ans, depuis cette année solennelle pour moi, mil huit cent trente-cinq. Oui, Madame, souvent j'ai entendu fortuitement bénir le nom de Florimond que j'avais adopté depuis mon malheur, voulant anéantir, pour ne le pas profaner, le nom de famille, le nom de mes pères que j'avais offert à ma noble Harmance en échange du sien. Je ne sais combien de fois, sur les boulevarts, dans les rues, j'ai senti mes mains pressées par des mains pauvres et infirmes, je les ai senties mouillées de larmes. (Je n'en tire pas vanité; le bien se faisait à mon insu; mon argent tombait partout; il a dû faire du mal aussi.) Me dérobant alors à la douce émotion je fuyais comme un coupable. Harmance!

Harmance! vous étiez perdue pour moi; que m'importait même la reconnaissance?

Quelquefois (faut-il le dire ici!), sur le bruit de mes prodigalités, des lettres m'arrivaient demandant pour des œuvres pieuses, pour des œuvres de charité chrétienne. Alors l'orgueil chez moi saisissait l'occasion et répondait par des offrandes énormes aux termes de l'aristocratie qui quêtait pour les pauvres. C'était de la joie vaniteuse, une sorte d'insulte accompagné d'un acte de bienfaisance. Dieu ne me saura pas gré de ces aumônes; la charité n'y était pour rien.

Une fois, Madame, on me remit un billet mystérieux et dont le cachet portait cette devise: « Bon et dangereux. » Et un cheval échappé servait d'emblème à cette devise qui, je le crus, m'était personnelle.

— On me fait bien de l'honneur, m'écriai-

je... je ne suis dangereux qu'à moi seul et je ne suis bon pour personne.

Mais le billet était d'une grâce irrésistible. Il demandait si noblement pour *ses* pauvres! il parlait en même temps de l'aumône avec tant de suavité. Je crus même qu'il me donnait un conseil ; celui d'élever un regard au ciel et de faire le bien avec la pensée de Dieu. Il y avait de l'aménité, de la tristesse, même une sorte de trouble dans ce billet. Point de signature, une écriture inconnue, un domestique sans livrée et qui se taisait comme un homme à qui on a fait la leçon. — « Allons, me dis-je, c'est une haute provocation à ma bourse. Donnons aux pauvres, mais surtout à la grâce irrésistible du billet. »

Le colonel s'arrêta un moment. Madame de Bellegarde lui dit :

—Votre offrande, ce jour-là, fut sans doute magnifique, Monsieur ?

— Je donnai à pleines mains, sans compter, comme un orgueilleux qui fait de la gloriole devant une femme, son ennemie.

— Ah ! Monsieur, reprit la belle comtesse, comment savez-vous le nom de celle....

— Je n'ai nommé personne, Madame, ajouta le colonel avec un sourire charmant.

— Reprenons, dit-il, il est temps de précipiter ce récit.

XXIII

Cette vie solitaire, au milieu de Paris, n'est pas tolérable bien long-temps pour un homme du monde. Le désert de la foule finit par devenir trop bruyant ; il hurlait autour de moi. J'aspirais à des émotions nouvelles. Le jeu commençait à m'accabler par son écrasante monotonie. Gagner, perdre, gagner encore, quelles misérables alternatives pour une imagi-

nation montée au lyrisme d'un amour ! Il me vint dans l'idée d'aller prendre ma part de dangers et de gloire dans cette guerre d'Afrique, aventureuse et cruelle. Mes préparatifs de départ terminés, je quittai la France.

J'allai m'offrir au maréchal comme un hardi partisan avide de quelque action déclat. Ma volonté n'était pas suspecte, elle faisait espérer beaucoup de mon intrépidité. On m'accepta pour une expédition dans l'Atlas.

A quoi bon raconter ici une campagne qui n'eut d'autres résultats que la poursuite de quelques tribus féroces, presque toujours épouvantées. Nous nous battîmes à merveille, j'en conviens ; tuant beaucoup et recevant à peine la sixième partie de balles et de boulets dont nous criblions ces misérables fanatiques. Mais, je l'avoue aussi, après quelques razzias sanglantes, le dégoût me prit. Egorger tout ce qui tombait sous les pieds des chevaux n'est

pas une noble manière de se battre. C'est une dure nécessité en Afrique, d'accord. Ce sang répandu, comme dans une grande chasse au buffles, me fit horreur. Je me souvins des batailles rangées de l'empereur que mon père m'avait décrites tant de fois : de ces beaux faits d'armes où la stratégie et la bravoure étaient aux prises avec d'habiles généraux européens et des troupes bien disciplinées.

Je me lassai de rougir mon sabre ou d'exposer ma tête à être tranchée par le yatagan, dans quelque guet apens, sans gloire, à la sourdine. Je ne voulais pas de cette mort de supplicié. Je demandai à revenir en Europe. Je ramenai d'Afrique de magnifiques chevaux et je rapportai une panoplie complète d'armes arabes ; vains et faciles trophées, dignes de l'écurie et du salon d'un dandy aventureux.

Me voilà donc de retour à Paris. M'y voici en 1837, c'est-à-dire depuis six mois. Je

n'avais pris aucune résolution contre le jeu ; je revins à mon combat de presque toutes les nuits avec cette fortune bien autrement perfide et cruelle qu'un chef de Kabyles.

Au mois de janvier dernier, la nouvelle se répandit qu'une loi venait d'être votée pour l'abolition des jeux publics en France. A ce bruit, je haussai les épaules et je me dis : On fermera les maisons de jeu, c'est à merveille ; mais on ne fera que surexciter la passion du jeu. La passion comprimée n'en sera que plus violente ; elle ira s'engloutir dans des tripots occultes et, libre de la surveillance de la police, elle deviendra brutale, criminelle, puisqu'elle sera en dehors de toute action préventive du gouvernement. Me suis-je trompé ? je ne le crois pas. Toutefois je jurai (et je n'ai jamais faussé un serment), je jurai que j'en finirais avec le jeu du jour où l'Etat lui retirerait sa main protectrice. Je hais le tripot, le bouge

clandestin toujours peuplé de fripons et de repris de justice. Je n'ai pas moins d'éloignement pour ces cercles officiels où l'on joue très loyalement sans doute, mais où l'on a toujours en face l'arrogance ou le chagrin d'adversaires qui vous ruinent ou que l'on ruine.

Ainsi donc, si je vais encore jeter quelques sommes d'argent sur ce tapis vert qui doit disparaître dans six mois, c'est par désœuvrement ou par cet entraînement vulgaire d'un homme qui veut jouir de *son reste*, avant de dire son dernier mot à une dangereuse habitude.

Voilà, Madame, ce que j'avais à vous raconter, à vous qui avez la bonté de m'écouter avec une attention si sérieuse. J'ai profité d'un hasard heureux, j'ai voulu une fois vous parler à cœur ouvert d'un homme que vous avez jugé sévèrement, à qui vous avez fait

un mal immense (oh! bien malgré vous, belle et charmante femme), mais qui n'était pas digne de tant de colère. J'espère avoir mis de la franchise dans mes aveux; je suis tel que je l'ai dit; ni meilleur, ni plus mauvais; doué de quelques qualités, affligé de grands défauts et depuis bien des mois dévoré de chagrin.

Arrêtons-là mes plaintes; je n'ai rien à pardonner et j'ai beaucoup à réparer au contraire. Cette nuit sereine, cette généreuse hospitalité, cette conversation imprévue, cette réconciliation providentielle, oh! voilà un rare bonheur! Oui, madame la comtesse, je suis venu jusqu'à vous, entraîné par je ne sais quel instinct, par une de ces soudaines idées qui passent pour des témérités impardonnables et qui sont quelquefois un ordre de notre destinée. La paix sera entre nous, je l'espère; je n'ose pas dire l'amitié. Qui suis-je pour

attirer sur moi un regard de complaisance de cette belle dame, l'honneur du grand monde où elle vit, la bien-aimée du pauvre et de Dieu ; hélas ! l'amie et la sœur d'Harmance !

[illegible]

XXIV

Le colonel cessa de parler, et comme il se retournait vers moi, je lui serrai la main. Madame de Bellegarde, que j'observais d'un curieux regard, garda le silence, la main posée sur son front et le coude appuyé sur une petite table de bois d'ébénier placée auprès d'elle. Les yeux rêveurs, la tête inclinée, elle paraissait absorbée dans quelque réflexion

sérieuse. Qui jamais saura à quoi pensait alors la belle comtesse? Cependant, sans adresser un mot au colonel, elle étendit le bras vers un cordon de sonnette qu'elle tira lentement, comme pour ne pas trop surprendre ses gens à cette heure avancée de la nuit. Un domestique survint. Madame de Bellegarde lui fit signe d'approcher ; elle lui dit quelques paroles à voix basse. Le domestique, c'était le même Comtois qui nous avait introduits, se retira d'un air satisfait, mais pourtant un peu étonné, jetant sur nous un coup d'œil singulier.

Le colonel avait son chapeau à la main et remettait paisiblement un de ses gants qu'il avait ôté sans trop s'en apercevoir dans la chaleur de la conversation. Je me levai pour le suivre, lorsque Madame de Bellegarde nous dit avec un son de voix que je n'oublierai jamais, tant il était amical :

— Il me semble, Messieurs, que des gens

qui visitent à minuit des propriétés à vendre, ne doivent pas redouter de prendre du thé à deux heures du matin.

Le colonel déposa son chapeau sur une chaise. Il était ravi, enchanté. Madame de Bellegarde reprit en ces termes, et avec un sourire d'une inexprimable finesse:

— Auriez-vous le projet de voir encore quelque autre maison en vente avant le lever du soleil? Il me semble, monsieur le colonel, que vous trouveriez peu d'amabilité à cette heure-ci, peu de complaisance chez les propriétaires à qui vous rendriez visite.

— Je le crois sans peine, reprit Florimond. Toute la grâce, toute la bienveillance du monde se sont réfugiées ici, madame la comtesse.

Vraiment, je commençais à m'alarmer. Le colonel, à ma grande surprise, me paraissait

courir le grand danger de devenir amoureux de sa charmante ennemie.

— Comment ! me disais-je avec inquiétude, et sa passion ? et Harmance ? est-ce qu'en la voyant à tout jamais perdue pour lui... mais ce n'est pas possible. Dailleurs, Madame de Bellegarde a un mari, et je ne crois pas que la belle puritaine...

Mes idées se perdaient en folles conjectures, lorsque deux domestiques vinrent dresser une table et apportèrent tout ce qui peut composer un thé splendide.

— Voilà qui est d'une loyale hospitalité, dit le colonel en offrant la main à Madame de Bellegarde.

Elle s'assit devant la table chargée de la plus riche argenterie et des plus rares porcelaines et se mit à faire le thé elle-même de ses mains blanches, très dignement et très à son aise, comme si elle eût eu quinze person-

nes dans son salon. Vraiment c'était à aimer cette femme avec enthousiasme? Elle paraissait si peu se soucier du lendemain; elle s'accommodait si bien de l'imprévu, elle prenait tant de plaisir à cette aventure si surprenante pour elle et pour sa maison surtout, ordinairement très sévère dans ses habitudes. Le colonel avait eu beau me dire plusieurs fois, depuis trois jours, que rien ne l'étonnait dans le monde, je vis sur son visage une expression de surprise assez marquée et mêlée à une certaine joie qui se trahissait. Mes inquiétudes redoublaient, et vraiment j'avais un secret dépit de m'être fait une idée si grandiose de la passion de cet amant malheureux. Cependant, il n'y avait pas moyen de le bouder ni de lui rien reprocher du regard; la maîtresse de la maison, qui versait du thé dans les porcelaines, était trop attrayante de beauté, de noblesse et d'esprit.

Si jamais j'ai compris le parjure (que j'ai toujours condamné, du reste), ce fut bien dans ce moment-là.

L'heure passa bien vite. Madame de Bellegarde, avec une finesse inimitable, dirigea la conversation sur des points tout à fait étrangers au sujet qui nous préoccupait tous les trois. C'était à la fois du bon goût et de la générosité.

Trois heures du matin sonnèrent à une horloge voisine.

— Je crois, dit le colonel, que toutes les fêtes de bonne compagnie finissent à cette heure-ci.

Et il allait se lever, lorsque Madame de Bellegarde, prenant un air plus sérieux, dit ces paroles :

— Toute réconciliation exige un gage. Monsieur le colonel Florimond, c'est un sacrifice

que je vais vous demander ; vous le voyez, c'est encore de l'inimitié.

— Parlez, Madame, répondit Florimond.

— Donnez-moi votre parole d'honneur, en présence de Monsieur qui est votre ami, oui, donnez-moi ici cette parole d'honneur à laquelle vous n'avez jamais manqué, de n'entrer jamais dans une maison de jeu. Bien plus, Monsieur, jurez-moi de ne jouer jamais sérieusement nulle part. Cette exigence vous surprend, reprit la comtesse. Eh bien ! Monsieur le colonel, voici mon excuse. Puisque je m'occupe souvent de bonnes œuvres, comme vous voulez bien le penser obligeamment, quelle œuvre plus belle et meilleure que celle de chercher à retirer du gouffre du jeu une âme aussi noble que la votre ? Monsieur, ai-je eu trop de présomption en espérant que vous prêterez entre mes mains le serment de ne plus jouer ?

Le colonel se tenait debout en face de nous. Son regard très animé errait tour à tour de la table à Madame de Bellegarde, du plafond au parquet, comme celui d'un homme qui hésite ou qui cherche à deviner l'inconnu d'un problème.

— Monsieur, reprit la comtesse, vous avez acquis une grande fortune par de terribles moyens, mais enfin par des moyens que les lois et l'honneur garantissent et protégent. Gardez cette fortune; faites-en un noble usage. Mais, je vous le répète, la vie de joueur est indigne de vous; le jeu, pardonnez cette dure opinion, le jeu finirait par vous avilir. Au nom de votre propre dignité, faites ici, dans ce moment solennel, le serment que je vous ai demandé; et, pour vous enlever toute hésitation, je vous le demande au nom d'Harmance.

— Madame, s'écria Florimond avec une vivacité chevaleresque, dès ce moment je re-

nonce aux maisons de jeu et au jeu lui-même : je le jure.

La belle comtesse lui tendit la main avec une dignité et une grâce inexprimables.



XXV

Il n'est pas de site plus pittoresque et d'un aspect plus riant que le golfe Juan sur le littoral de la Provence. Au centre de ce golfe, une baie tranquille, creusée en hémicycle, offre en particulier le plus joli encadrement de verdure, de flots limpides et de rochers. Cette baie est comme une fantaisie du peintre au milieu d'un grand tableau ; elle avance sur

les eaux deux pointes de terre dont les extrémités toujours lavées par le brisement de la mer brillent d'un éclat cristallin au soleil levant. Mais au coucher du soleil, les teintes de tous ces rochers de quartz et de granit prennent des tons rougeâtres et nuancés d'iris; une chaude lumière les inonde; on les dirait couverts d'une immense pourpre veinée d'or.

A mesure qu'on s'éloigne des pointes pour regagner le milieu des demi-cercles, la verdure remplace les granits, vigoureuse, luxuriante, mêlée de mille nuances, puisqu'il est des arbustes verts de toutes les saisons sur les bords abrités du golfe Juan. Ici des myrtes, des chèvrefeuilles, des jasmins jaunes qui balancent leurs grappes de fleurs étoilées; là des grenadiers à fleurs doubles et rouges comme du feu, des cactus géans et des caroubiers aux fruits allongés.

Dans les jardins des plateaux inférieurs sont

des réserves d'arbres précieux, les orangers, les choux-palmistes, les citronniers, quelques dattiers, des vaniliers; car on s'est plu beaucoup à jeter du merveilleux sur ces bords de la Méditérannée où les bois d'orangers, par exemple, ne sont que des enclos parfaitement cultivés et gardés, où les belles et poétiques Provençales sont de sveltes et brunes jeunes filles très bonnes gardiennes de leurs chèvres, lestes et sobres comme elles.

J'ignore pourquoi tant de gens veulent absolument rendre la nature plus belle qu'elle ne l'est réellement; ils se complaisent à la refaire à leur guise, et ils la défigurent, bien entendu, sous un luxe d'ornementation de mauvais goût. Vous figurez-vous un touriste qui, en arrivant de Florence, vous dirait qu'il a vu à la galerie du grand-duc la Vénus de Médicis avec le cou, les bras, le front, les oreilles et les doigts chargés de pierreries? Y aurait-il assez

de sarcasmes et même de malédictions pour ce bon grand-duc de Toscane, s'il était capable, lui, homme de goût et d'intelligence, d'une pareille profanation ? Eh bien ! je ne pense pas que l'œuvre de Dieu soit moins adorable de beauté que les œuvres de la statuaire antique. Pourquoi donc la calomnier et l'outrager par l'exagération de la couleur ou de la parole ?

Or, tâchons nous-mêmes d'être sincères.

Au nord et à plusieurs milles du littoral du golfe Juan, viennent s'effacer les dernières croupes des chaînes Alpines, c'est-à-dire cette arrête montagneuse appelée l'Estérelles, puisque les Alpes maritines prolongent leur embranchement bien au delà du Var.

Les monts de l'Estérelles sont les grands abris sous lesquels fleurissent les doux rivages dont nous parlons. Ainsi rien d'étonnant de voir en hiver les pics élevés chargés de neige ;

les chênes et les pins des versans étincelans de givre et les sources de la montagne prises et pendantes tout le long des rochers en longues colonettes de glace, tandis que les rives de la mer abritées du vent et fécondées par un soleil brillant étalent au loin leur tapis de verdure.

Rien n'est imprévu et charmant comme ce contraste, ce passage rapide du nord au sud, ou du sud au nord sans région intermédiaire; seulement, là, une imprudence peut être mortelle; toute jouissance excentrique n'a-t-elle pas son danger!

En général, chaque villa, dans cette partie du littoral, est entourée d'un petit bois de chêne-liéges et de pins d'Italie dont les immenses parasols sont les meilleurs abris contre la chaleur.

Près de la petite baie dont il est ici question, il est une maison de campagne entre

autres, dont l'heureuse situation attire et enchante le voyageur.

Cette villa est fort simple mais de très bon goût ; elle est peu spacieuse, mais commode. On voit tout d'abord qu'elle fut bâtie et embellie par quelqu'un qui avait fort à cœur de vivre heureux dans ce coin du monde.

A un mille de là serpente entre des haies de figuiers et de grenadiers la route de Fréjus à Cannes et de Cannes à Nice, et de Nice à cette riante et douce Italie que vous aimez tout autant que moi, mais pas plus que je ne l'aime assurément. Or, une allée tortueuse et ombragée conduit du grand chemin aux rizières et aux vergers de la ville de Beauregard, dénomination parfaitement méritée, à cause de la vue marine et du paysage qui sont charmans de ce point du littoral.

XXVI

Le mois de novembre de l'année 1838 commençait à faire sentir ses atteintes glaciales sur les sommets de l'Estérelles. Mais le golfe était tiède et riant.

Dans la villa de Beauregard une jeune femme, arrivée depuis quelques jours, s'installait chez elle avec toutes les précautions d'usage quand on est bien décidé à vivre

long-temps dans un abri ardemment désiré. Cette jeune femme, d'une beauté noble et sereine, nommons-la tout de suite, était Madame la comtesse de Bellegarde.

Dix mois s'étaient écoulés depuis la visite singulière, la visite nocturne dont nous avons parlé, chez la comtesse de Bellegarde à Paris.

Les sermens exigés par la noble dame avaient été gardés fidèlement par Florimond; c'est-à-dire que, dominé par une puissance inexplicable, le colonel avait subitement et à tout jamais renoncé à ces irritantes habitudes du jeu; passion à laquelle il devait, il est vrai, par une exception miraculeuse, toutes ses richesses, mais détestable passion surtout à laquelle il devait son malheur, puisqu'elle avait mis un abîme entre lui et Harmance.

Le colonel, sans devenir meilleur, était devenu prodigue dans ses bienfaisances. Il avait autrefois tous les instincts généreux du

bien; mais, grâce au contact électrique d'une âme supérieure comme celle de Madame de Bellegarde, le colonel Florimond mettait en œuvre, réalisait enfin les nobles élans de son cœur.

Dans les hôpitaux de Paris, il avait fondé un grand nombre de lits; dans les prisons, il avait amélioré le sort rigoureux d'une quantité de misérables; chez les pauvres honteux qu'il découvrait avec une rare sagacité, il avait apporté cette adorable consolation de l'argent qui transforme subitement de tristes natures maladives et qui réconcilie avec la vie; enfin, dans les rues de Paris, il avait répandu à tout hasard et avec l'abandon d'une charité prodigue, tout ce que ses mains pouvaient contenir de métal monnoyé, en sorte qu'il était connu, suivi, béni et adoré par cette foule de *pauvres diables* qui trompent la police et mendient sans en avoir l'air.

Si le colonel avait été homme à fausser sa parole, les occasions de jouer ne lui eussent certes point manqué, bien que les maisons de jeux de hasard fussent fermées à Paris depuis 1838 par une loi très morale.

D'abord il aurait eu à sa disposition les cercles et les clubs, tripots de haute et belle compagnie; puis il aurait trouvé dans toute l'Allemagne, chez une quantité de petits princes très tolérans, les plus riches et les meilleurs tapis verts du monde.

Ce n'est pas que de temps en temps Florimond n'éprouvât de violens retours vers son passé; la passion venait quelquefois le mordre jusqu'au sang; un besoin immense de son ancienne émotion au jeu le prenait souvent à la gorge; mais encore une fois la belle apparition de Madame de Bellegarde se montrait toujours dans ces cas-là devant lui, noble et

majestueuse comme la justice antique et entre les mains de laquelle il avait abjuré.

Or, qu'avait donc fait le colonel pendant ces dix mois pour occuper son temps? de la charité, de la bienfaisance? Sans doute. Mais à la jeunesse, à l'imagination, à la passion, cela suffit-il? Non, ne poussons pas la vertu à l'extrême, parce que d'abord l'extrême dans la vertu existe une fois sur dix mille fois contraires, et ensuite parce que le colonel, nature énergique et emportée, ne se piquait nullement de vertu.

Il avait donné une autre direction à ses instincts violens; il était devenu chasseur intrépide, mais entendons-nous bien, chasseur aux loups, aux sangliers, aux daims, aux ours; le renard même lui aurait fait pitié et il n'aurait pas tiré sur la pauvre bête pour tout l'or du monde. Jugez s'il prenait en mépris les tueurs de lièvres, de lapins et d'oiseaux. On raconte même qu'une fois dans la plaine Saint-Denis, revenant d'une battue aux loups dans

quelques forêts au nord de Paris, il lâcha sa meute terrible contre cinq ou six épiciers armés jusqu'aux dents contre lesalouettes et les becs-figues des *bocages d'alentour*.

L'exercice d'une chasse lointaine et périlleuse lui convenait à merveille. Il n'avait presque plus le temps de penser, et c'est ce qu'il voulait. Il se fuyait lui-même, se jetant à corps perdu dans le danger. Quand la chasse était prohibée sur un point, il se portait sur un autre, et il lui arriva même d'aller vivre pendant bien des semaines, soit dans les Alpes, soit aux Pyrénées.

Quant à Harmance et à son amie et belle-sœur, Madame de Bellegarde, elles avaient continué à mener ostensiblement, si non heureusement, la vie douce et enviée du grand monde. Tout était donc pour le mieux. Mais Harmance tenait toujours beaucoup à une expatriation; elle rêvait l'Italie et lord Clarendon, son mari, partageait, ou croyait partager, ce goût poétique.

La comtesse de Bellegarde, de son côté, très sérieuse depuis quelque temps, soupirait après une retraite absolue dans sa jolie et riche propriété des bords de la Méditerranée, près de Cannes en basse Provence. M. de Bellegarde était loin de s'y opposer. C'était le mari le plus embarrassé de son mariage; il ne pouvait encore se faire à l'idée d'avoir épousé ce qu'il appelait une femme supérieure; il s'en épouvantait même quelquefois tellement qu'il s'enfuyait en Angleterre pour courir le renard avec les habits rouges, ses amis, et pour se donner du cœur en quelque sorte, à force de fouetter et de tuer ces pauvres bêtes à poils roux dont raffolent tant de *gentleman riders*, que Dieu confonde!

Mais si Madame de Bellegarde avait quitté Paris et le monde avec peu de peine, elle avait beaucoup rêvé dans son for intérieur. Arrêtons-là nos réflexions et presque nos médisances.

XXVII

Par une soirée froide et sereine de novembre, une berline attelée de quatre chevaux de poste quittait la route de Cannes et s'élançait sur le chemin bordé de haies qui conduisait au château de Beauregard. Arrivée devant le perron du château la voiture s'arrêta, et une jeune femme enveloppée d'une pelisse de fourrure descendit sur l'escalier,

suivie d'une jolie enfant vêtue de martre zibeline comme sa mère.

C'était lady Clarendon, qui en se rendant en Italie, venait visiter sa belle-sœur. La comtesse de Bellegarde avait été prévenue de cette visite amicale. Aussi elle y était toute préparée.

— Ah ! ma chère sœur, dit-elle en embrassant Harmance, que c'est aimable à vous d'avoir préféré à tout autre route le chemin de Nice, et de la Corniche. Venez, mon cœur vous demandait.

— Chère amie, reprit Harmance, je suis seule ; mon mari a pris les devants depuis huit jours. Il aura traversé la chaîne du mont Cenis. Il a tenu à aller préparer notre habitation de Castellamare.

Dans la salle à manger, un délicieux souper attendait la charmante voyageuse. L'entretien continua à être cordial et presque joyeux. On quittait Paris sans prévision de retour ; Paris, ce pays d'orageux souvenirs pour Harmance. La pauvre âme rêveuse espérait beaucoup du beau ciel de Na-

ples et de la poésie de cette terre d'Italie, terre du refuge pour toute nature blessée.

Dans la soirée les deux amies, les deux sœurs par alliance se trouvèrent seules dans le salon, près d'un excellent feu pétillant et rose, un feu de pommes de pins et de bois de caroubier; Harmance, étendue avec nonchalance dans un grand fauteuil de velours, était silencieuse, attendant les questions, les redoutant et les désirant à la fois. Mais Madame de Bellegarde avait-elle des raisons secrètes pour que toutes ces questions ne portassent que sur des généralités? Nous sommes très disposés à le croire. Elle retenait donc toujours la conversation dans cette région de banalités amicales où il est si commode de rester quand on est préoccupé et où il est si facile de parler sans rien dire. Le moment de la retraite arriva.

— Allons, ma chère amie, dit la comtesse, après le thé, l'heure de prendre du repos est arrivée...

— Du repos? reprit Harmance avec un grand

soupir dont elle chercha à étouffer le dernier souffle.

— Oui, ma chère âme, du repos. Vous devez être brisée.

— Brisée! Oui, Pénélope, brisée de toutes les manières.

Et elle se leva. La comtesse n'eut pas l'air de comprendre le sens de ces derniers mots, mais prenant un bougeoir de vermeil elle précéda sa sœur dans l'appartement qui lui était destiné. Les adieux du soir furent tendres et charmants.

Il est une heure solennelle pour toute femme qui porte un chagrin au fond du cœur; c'est l'heure de la retraite (si l'époux est absent), c'est l'heure du coucher. Que de pensées viennent alors assaillir la pauvre âme malade! quelles étranges incertitudes, quel retour triste vers le passé, quelles prévisions désolées dans l'avenir! quelle préoccupation fiévreuse!

Harmance, après avoir vu sa fille s'endormir

dans une chambre voisine, resta quelque temps seule dans sa propre chambre sans oser se décider à prendre du repos. Elle renvoya sa femme de chambre en la prévenant qu'elle sonnerait bientôt si elle avait besoin d'elle. Et *bientôt* cependant devenait *bien tard*. A travers les grandes vitres de la croisée, Harmance contemplait la magnifique nappe d'eau du golfe que le clair de lune argentait. Cette mer était pure, calme, douce à regarder; cet astre était tendre, pâle et rêveur. L'esprit d'Harmance se perdit sans doute dans un monde de souvenirs; mais tout à coup sentant ses joues mouillées de larmes, elle s'effraya de sa propre pensée et retournant au berceau de sa fille, comme si elle appelait l'innocence à son secours, elle contempla cette belle enfant endormie; puis elle la baisa sur le front et se hâta d'appeler la femme de chambre.

La nuit passait silencieuse et souriante dans le beau ciel de Provence.

Esprit plus fort et plus ardent, Madame de Bel-

legarde avait moins à craindre pour elle-même dans une lutte avec le chagrin, si le chagrin survenait. Or, il faut l'avouer ; un chagrin de cœur existait aussi, depuis près d'un an, chez la noble comtesse. Mais avec cette énergie de caractère si admirable et si rare, Madame de Bellegarde avait tenu bon et ne s'était pas permis pour ainsi dire à elle-même l'aveu de sa peine. Elle la niait à ses propres yeux ; et à force de la nier, elle croyait l'éteindre. Pauvre femme, bien que grande et valeureuse !

XXVIII

Le soleil du lendemain se leva dans toute sa splendeur. Jamais la Méditerrannée n'avait été plus belle. En ouvrant les fenêtres de son balcon, Harmance laissa échapper un cri d'admiration, presque un cri de joie, devant cette immensité transparante et bleue, toute étincelante des feux du matin. Quelques voiles blanches filaient sur l'étendue comme des alcyons; et puis le vent matinal

apportait de si douces émanations ! Oh ! quels parfums du monde valaient ces brises fraîches et odorantes !

Madame de Bellegarde entra chez sa sœur, une lettre à la main ; elle était de lord Clarendon et adressée à elle-même. Le noble lord écrivait de Castellamare, où il venait d'arriver. Il recommandait à sa sœur lady Clarendon, et lui donnait les plus minutieux détails sur l'habitation préparée pour Harmance et pour lui.

— Ma toute belle, dit Pénélope en entrant chez sa sœur, vous avez le meilleur des maris et le plus zélé des intendants. Voyez avec quelle sollicitude il s'occupe de vous, et de votre résidence aux environs de Naples. Lisez ce qu'il m'écrit.

Harmance lut en effet les quatre grandes pages de détails donnés par lord Clarendon à sa sœur. Rien n'avait été oublié ni épargné pour embellir, égayer, dorer et perfectionner de toute manière la

somptueuse résidence où lady Clarendon devait passer plusieurs hivers.

— Oui, dit Harmance après avoir lu la lettre et en la rendant à sa belle-sœur, votre frère est un homme excellent. La *cage* qu'il me prépare à grands frais doit être ravissante ; seulement j'ai peur que l'oiseau lui-même n'y soit pas bien gai...

On le voit ; lady Clarendon tentait toujours de provoquer quelques explications au sujet d'elle-même auprès de madame de Bellegarde, qui, de son côté, les redoutait sans doute beaucoup puisqu'elle y échappait toujours à la dérobée.

A travers le nuage de mélancolie de sa belle-sœur, elle entrevoyait des confidences difficiles à accepter. Mais la grâce et la douce aménité que la noble comtesse mettait dans tous ses *fuyans* diplomatique ne permettaient nullement à Harmance de s'en fâcher. Elle soupirait beaucoup, contenait son âme dans une discrétion forcée et se laissait aller aux distractions.

Profitant d'un moment où lady Clarendon voulait rester seule avec sa fille, Madame de Bellegarde se réfugia dans un charmant kiosque élevé à l'extrémité d'une terrasse, pour lire en secret une lettre supplémentaire et confidentielle que contenait la lettre de son frère. Voici à peu près quel en était le contenu :

« J'ajoute, chère sœur, un mot pour *vous seule* à ma lettre. Vous avez remarqué depuis quelques mois la tristesse continuelle de ma femme. Vous en avez pénétré la cause.... Cette cause fait mon désespoir et affaiblit beaucoup dans mon esprit la haute opinion que j'avais des mérites d'Harmance.

Aucune explication n'a eu lieu et n'aura lieu entre nous. Mais il m'est bien permis de me plaindre à une sœur chérie.

Comment se fait-il qu'une âme aussi distinguée que celle d'Harmance puisse garder un souvenir sympathique pour un homme, un aventurier, dont la vie est vicieuse, dont la réputation est plus que

suspecte aux yeux des honnêtes gens ? Comment se fait-il d'un autre côté, chère sœur, qu'Harmance ait sitôt perdu de vue et ce que j'ai fait pour elle et sa fille, et tous les dévouements dont elle est l'objet continuel de ma part ? la main sur le cœur, dites-moi si je n'ai pas tous les droits possibles à son amour exclusif. N'ai-je pas donné une position magnique à elle et à son enfant ! je lui ai sacrifié tous mes goûts, toutes mes habitudes passées ; je me suis fait son intendant, son suivant, son esclave. Pour elle j'ai renoncé à toute ambition, à tous plaisirs ; je ne me mêle pas plus aux grandes affaires de mon pays qu'aux brillants succès du monde, si faciles pour moi dans la bonne et noble Angleterre. Après m'être fait presque Français pour lui plaire, je vais me transformer en seigneur italien pour lui être agréable ; et cependant, je suis Anglais dans l'âme, par le cœur et par l'esprit ; je le suis toujours et partout dans mon for intérieur.

Jugez du supplice de ce déguisement perpétuel que je suis obligé de subir....., etc., etc. »

Le noble lord, après la revue de ses mérites personnels, passait ensuite à des considérations plus sérieuses, et il en venait enfin à de pénibles aveux.

« Oui, reprenait-il j'en suis sûr, ma chère sœur; le plan de cet *homme infâme* est bien arrêté; n'ayant pu épouser Harmance, il veut la séduire, il veut la perdre, il veut... que ne veut-il pas grand Dieu !

Je sais, de bonne part (ce qui équivalait à ces mots : de la part de la bonne police), je sais que, sous prétexte d'un goût extravagant pour la chasse, ce joueur pervers et mal converti, a trouvé dix occasions de rencontrer ma femme dans les environs de Paris. Un jour n'a-t-il pas eu l'imprudence, avec toute sa horde de chiens et de piqueurs, de poursuivre un loup, forcé dans les bois de Versailles, jusque dans les fourrés de mon parc? Vous pensez bien que je n'ai pas pris le change, le moins du

monde, dans cette circonstance, et que j'ai bien reconnu, tout d'abord, que ce prétendu louvetier avait trouvé quelque part un loup de complaisance... »

A de telles choses écrites la lettre tombait des mains de la belle comtesse, esprit intelligent et âme élevée, qui saisissait d'un coup d'œil toute la série des ridicules de monsieur son frére.

— Hélas ? hélas ! s'écriait-elle de temps en temps en froissant le papier, quel esprit de travers ! quelle fatalité ! quel mari !

Nous ne suivrons pas le lord Clarendon dans toutes les pérégrinations où sa jalousie s'aventurait. Venons-en à la recommandation à sa sœur.

« Après tout ce que je viens de vous dire, chère et tendre sœur, il est impossible que vous ne soyez pas convaincue de deux choses : 1° qu'Harmance a des torts graves envers moi, 2° que le *pervers* fera tout au monde pour la perdre.

Ceci bien expliqué nous amène à prévoir que cet

homme ne tardera pas à nous suivre jusqu'au bout de l'Italie. Or, vous, ma sœur, vous pouvez tout sauver.

Vous ne m'avez jamais avoué, mais j'ai su de *bonne part* (l'adorable police !) que le hasard vous avait fait rencontrer en face ce maudit joueur, et que vous aviez profité de l'occasion pour le traiter comme il le méritait. Je sais que votre ascendant sur son esprit a été assez grand pour l'effrayer, sinon pour le confondre; qu'il voulut, par une infernale vanité, vous prouver qu'on l'avait calomnié, et se faire un mérite à vos yeux de quelques qualités de parade. Ainsi, il ne fréquente plus ostensiblement les tripots, mais il se fit louvetier extravagant pour le malheur d'autrui; je sais enfin, et toujours de *bonne part*, que vous lui avez forcé la main pour des œuvres de charité; mince expiation pour tous ses vices ! Donc, ma sœur, usez de votre puissance morale sur ce *bandit* pour l'arrêter et ne lui pas permettre de passer la frontière.

Achevez votre œuvre, enchaînez le brigand, convertissez-le si vous pouvez, et alors faites en sorte de le jeter au cloître, ou bien poussez-le à aller demander du service bien loin de nous, au bout du monde, quelque part où on fait la guerre; n'importe où, pourvu qu'il s'y fasse tuer. »

Après cette touchante conclusion, le lord assurait sa sœur de ses tendres sentimens et il l'embrassait sur les deux joues.

La lecture d'une pareille lettre pouvait donner beaucoup à réfléchir à Madame de Bellegarde; et voilà que, par cette mystérieuse opération d'analogie très familière aux esprits justes et délicats, la comtesse arrêta sa pensée sur les mérites de monsieur son époux à elle, le comte de Bellegarde, gentilhomme de haute volée aussi, très fort épris du *bien-vivre* aussi, et, pour le moment, buvant d'excellent vin de Champagne en Angleterre et courant le renard de comté en comté.

Par quelle malicieuse transition, après avoir lu

la lettre de son frère, se préoccupa-t-elle de son mari? et comment accueillit-elle avec complaisance une comparaison tout au moins très impertinente? Voilà qui restera sinon inexplicable pour nous, du moins inexpliqué.

XXIX

Comme on le pense bien, Madame de Bellegarde enferma, sous la garantie d'une bonne clef, la lettre de monsieur son frère, et retournant auprès d'Harmance elle n'eut d'autre soin toute la journée que de chercher à l'amuser ou de la distraire.

Lady Clarendon voulait repartir dès le lendemain; elle paraissait avoir hâte de dépasser la frontière,

comme ces malades qui courent après quelque chose d'inconnu.

Le temps avait été assez beau pour permettre une promenade sur le golfe et madame de Bellegarde avait toujours à ses ordres la plus élégante des embarcations et les meilleurs rameurs. Elle remarqua au large avec quelle expansion de bien-être Harmance se voyait éloignée de la côte, en pleine eau, l'immensité autour d'elle et l'immensité au dessus d'elle. Plusieurs fois même, pendant cette longue promenade en mer, lady Clarendon avait embrassé son enfant avec des élans de sensibilité dont la vivacité contrastait avec sa mélancolie.

Le soir, il ne fut question que de la Méditerranée et du bonheur de vivre près d'elle, comme les alcyons. Cependant on apporta le courrier. Quelques journaux de Paris étaient là pêle-mêle sur la table. Harmance en prit un en essayant de le parcourir; soit hasard, soit prédestination, ses yeux s'arrêtèrent sur ces mots :

« Dans tout le département des Vosges, il n'est
» question que des grandes et périlleuses chasses
» au loup auxquelles se livrent plusieurs notabilités
» bien connues dans le monde des *lions* à Paris.
» On cite, entre autres, un hardi chasseur qui a
» tué de sa main six loups et trois louves dans les
» montagnes élevées près de Plombières. Une
» lutte terrible s'est engagée entre le chasseur et
» un grand loup des plus dangereux; ce n'est qu'a-
» près une demi-heure de combat acharné et après
» bien des blessures reçues de part et d'autre, que
» l'intrépide colonel Florimond est parvenu à
» plonger son couteau de chasse dans la poitrine
» de son terrible adversaire. »

Après avoir lu ces lignes, Harmance déposa le journal sur la table, pâlit, se renversa dans son fauteuil et s'évanouit. Cette grande émotion fut tellement silencieuse que madame de Bellegarde, occupée d'un jeu d'enfant qu'elle montrait à sa nièce,

ne s'aperçut de rien. Ce fut l'enfant qui s'écria la première :

— Ma mère ! que tu es pâle ! ma mère !..

Et elle s'élança vers sa mère. L'effroi de madame de Bellegarde fut très grand. Elle courut, elle appela du secours.

Il y eut pendant un quart d'heure dans le salon une violente émotion de terreur et de pitié. Revenue à elle, lady Clarendon se prit à sourire à sa fille et à sa belle-sœur, mais avec une telle expression de tristesse que des larmes répondirent à ce rire forcé, surnaturel.

— Mais que vous est-il donc arrivé, ma chère âme ? s'écriait la comtesse avec une touchante sollicitude.

— Qu'as-tu, maman ? tu voulais mourir ?... demandait en sanglottant la charmante petite fille.

— Rassurez-vous, dit Harmance. Ce n'est plus rien..... Tenez, c'est la mer qui est cause de cela.

Seulement, j'ai tardé un peu à me trouver mal, n'est-ce-pas ?

Ce fut là toute l'explication donnée. Madame de Bellegarde n'eut pas le moindre soupçon au sujet des journaux ; feuilles ordinairement très indifférentes pour lady Clarendon et qu'elle-même ne lisait jamais. D'ailleurs elle avait à peine remarqué qu'Harmance avait touché à l'un deux sur la table.

Il fut impossible à lady Clarendon de partir le lendemain pour l'Italie ; mais à quelques jours de là, elle demanda des chevaux de poste et madame de Bellegarde, en bonne sœur, voulut l'accompagner pendant une grande partie du voyage.

XXX

Deux berlines à quatre chevaux prirent donc la route de Cannes, par une belle matinée de novembre; la première, destinée à la fille d'Harmance et aux femmes, la seconde aux deux sœurs.

On passa le Var, ce dernier torrent qui descend des Alpes françaises et qui sépare notre territoire des Etats de Sardaigne. Au milieu du pont de bois jeté sur l'eau et la grève, s'élève un poteau avec

une double inscription : *France* à l'occident ; et, à l'est : *Etats de S. M. le roi de Sardaigne , de Chypre et de Jérusalem.* Vraiment on croit rêver en lisant cette folie de suzeraineté inscrite sur ce pauvre poteau qui paraît lui-même si humble et honteux de son outrecuidance. Je voudrais bien savoir si par représailles sa hautesse le sultan a fait élever sur le rivage du Bosphore quelque colonne milliaire qui lui décerne l'investiture du royaume de Sardaigne et de Piémont. Enfin la chose est ainsi sur le Var ; et il paraît que dans l'équilibre européen, les inscriptions et belles-lettres n'ont jamais brouillé personne.

Le pont dépassé, lady Clarendon qui avait la tête à la portière, se rejeta dans le fond de la voiture en laissant échapper un long soupir.

— Enfin, dit-elle , nous ne sommes plus en France !

— Nous touchons à l'Italie , reprit madame de Bellegarde ; en auriez-vous du regret, ma sœur ?

Moi, répondit celle-ci, je ne regrette qu'une chose, c'est que la douane de Sardaigne ne puisse confisquer au passage tout les souvenirs emportés de France.

— En vérité, dit Madame de Bellegarde, avec un demi-sourire, la douane serait riche en souvenirs.

La route qui conduit du pont du Var à Nice, on le sait bien, n'est qu'une allée de parc traversant les plus riants paysages et bordée au Sud par ce grand lac bleu et limpide appelé la Méditerrannée. Là vont et viennent éternellement de belles caravanes d'Anglais, les unes en calèche les autres à cheval, toujours plus émerveillés de la beauté de l'Eden que le roi Charles-Albert et la paix européenne abandonnent à leur loisir.

A Nice, les deux berlines entrèrent avec un grand fracas de fouet et de piétinement de chevaux à l'hôtel des Etrangers où M. Ferdinand, rendons-lui ce témoignage, reçoit son monde en vrai gentil-

homme. Le grand appartement fut mis à leur disposition. Mais quelle ne fut pas la surprise des deux nobles femmes lorsqu'elles trouvèrent dans leur salon une profusion de bouquets des fleurs les plus rares et les mieux choisies. Deux de ces bouquets reposaient sur deux livres magnifiquement reliés : l'un de ces beaux volumes était le *Traité de l'amour divin de Sainte-Thérèse*, l'autre l'*Imitation de Jésus.* A qui étaient-ils adressés ? Par qui étaient-ils offerts ? et comment devaient-ils être partagés ? C'est ce que l'honorable M. Ferdinand ne put expliquer lui-même, malgré toute son intelligence et toutes ses investigations.

Ces mystérieuses offrandes jetèrent d'abord un peu de trouble dans l'âme des deux belles voyageuses qui finirent cependant par trouver la galanterie de très bon goût et l'à propos parfaitement entendu.

On reprit le lendemain le chemin de la Corniche et on arriva à San-Rémo, non sans quelques appré-

hensions. A l'auberge la meilleure où on descendit, même luxe de fleurs dans le salon de l'appartement de ces dames, même offrande de livres aux riches reliures ; seulement les ouvrages changèrent de titre : ici les *Méditations* de Lamartine, là le *René* de Châteaubriant.

De San-Rémo à Gênes, on ne s'arrêta point. Mais à Gênes, il fallut bien descendre à l'Hôtel de France, véritable palais dans la rue Balbi. Les voyageuses étaient tellement sûres de trouver chez elles des témoignages de la galanterie de l'être inconnu, elles en avaient même une telle frayeur mêlée de curiosité qu'elles ne purent se défendre d'hésiter un moment avant d'entrer chez elle.

Le courrier mystérieux qui les précédait, sans doute, n'avait pas menti à ses habitudes ; car, en vérité, jamais plus riche et plus merveilleuse serre de fleurs ne s'était offerte aux regards d'Harmance et de Madame de Bellegarde. Eh ! où habiterait donc la Flore par excellence, si ce n'était dans la

belle cité des jardins, à Gênes dont les rivages embaumés sont reconnus de si loin en pleine mer? Deux volumes encore gisaient parmi les fleurs : *Child-Harold* et la *Jérusalem*. On le voit, par bizarreries ou par hasard, le sentiment religieux qui avait présidé au choix des premiers ouvrages, commençait sinon à s'altérer, du moins à se transformer sous le souffle ardent de la poésie ; ce qui promettait une dégradation presque effrayante aux dernières journées du voyage.

Les deux berlines traversèrent Savone sans s'y arrêter ; elles entrèrent en pleine Toscane, elles arrivèrent à la ville des Médicis. Florence devait être fleurie comme son nom pour les nobles voyageuses. Elles trouvèrent des merveilles d'horticulture à l'hôtellerie, ou plutôt au palais où elles s'arrêtèrent. Mais, en fait de livres, et pour être logique dans la transformation des idées au point de vue du départ, ce furent *Corinne* et *Lélia* qui s'offri-

rent aux yeux de ces dames sur une table encombrée des plus rares fleurs de l'univers.

C'était à en mourir de frayeur et même de désespoir : sainte Thérèse à Nice et Lélia à Florence ! Dejà !... Que trouver donc à Rome et à Naples, grand Dieu !

Le séjour à Florence fut très court. Madame de Bellegarde ne pouvait quitter sa belle-sœur ; les fleurs et les livres devenaient significatifs de plus en plus ; le mystère de tout cela était impénétrable ; et d'ailleurs que de tristesse se mêlait à tous ces parfums !

Il y eut un moment où les voyageuses prirent la résolution de ne s'arrêter nulle part jusqu'à Castellamare. Mais la dignité, et, avouons-le, l'intérêt aussi, prirent le dessus ; on fit halte à Rome. Dans la ville sainte, quels livres pouvait avoir choisi le mystérieux génie qui présidait à leur voyage ? Ces dames reconnurent avec effroi sur leur table encombrée de bouquets (venus sans doute de la villa

Borghèse) le *Décaméron* et les *sonnets de Pétrarque*. Décidément l'ironie s'en mêlait et il était probable qu'on tomberait en plein paganisme au bout du voyage.

XXXI

Un charmant artiste me disait un jour, à son retour d'Italie :

« Ceux qui arrivent à Rome avec l'intention formelle d'y passer huit jours, y passent un mois ; ceux qui veulent y séjourner pendant un mois y passent un an ; ceux qui s'y établissent pour un an y passent le reste de leur vie. »

Il est bien entendu que ce jeune artiste ne vou-

lait parler que des natures délites qui peuvent comprendre et sentir ce que vaut la *divine* Italie.

Revenons à nos belles voyageuses. Leur projet bien arrêté avait été de repartir de Rome le lendemain de leur arrivée. Elles y étaient encore trois jours après.

Oui, madame de Bellegarde et lady Clarendon n'avaient pu résister aux entraînements de la rêverie et de l'enthousiasme dans la *ville éternelle*, dans la *cité de l'âme* selon l'expression de Byron.

Dans une de leurs promenades du matin, par un beau soleil de décembre, elles visitaient les ruines célèbres du Palatin, cette colline habitée pendant des siècles par les maîtres du monde, aujourd'hui déserte, couverte çà et là de grands fragmens de marbre couchés dans les hautes herbes et de quelques pans de maçonnerie tapissés de lierre et de giroflée sauvages. De grands figuiers, des aliziers aux graines noires pendent des corniches crevassées, où sortent, comme des fantômes, des lézardes pro-

fondes des murailles. Tout autour ce sont des vignes luxuriantes, assez mal cultivées, et qui grimpent autour des arbres. Quelques petites maisons se montrent à intervalles sur la croupe de la colline impériale, aujourd'hui appelée : *Vigna Palatina.*

Ainsi la maison d'or des Césars , ses Thermes , ses jardins, toute cette magnifique enceinte qui fut le siège de l'empire du monde, tout cela n'est plus qu'une vigne aujourd'hui ; Vigna Palatina. Au loin, et sur la colline opposée, se dresse le Vatican, rival auguste et sévère qui fit crouler le Palatin au souffle ardent de la parole évangélique.

Lady Clarendon et madame de Bellegarde allaient descendre la colline par le versant sud-ouest, lorsqu'elles aperçurent presque à mi-côte une jolie maison entourée de pins et de peupliers et à laquelle on arrivait par un sentier à travers les vignes , un sentier tout bordé de myrtes sauvages et de caroubiers. Ces dames étaient précédés d'un guide à

qui elles demandèrent par qui cette petite maison était habitée.

— *Excellences*, dit le guide, je crois qu'il y a là des Français.

Ces dames allaient passer leur chemin, laissant à gauche la jolie maison, lorsqu'une jeune femme parut derrière la haie de myrtes et leur dit avec un fort bon accent parisien :

— Cette maison appartient à mon mari. Nous serions très heureux que ces dames voulussent bien venir s'y reposer.

L'invitation était cordiale. Elle avait quelque chose de si imprévu et puis elle était adressée par une jeune française d'une si douce beauté que *ces dames* n'hésitèrent pas à accepter.

On arriva à une petite grille de bois peint en vert, placée entre deux tronçons de colonnes de granit antique; c'était la porte *triomphale* de cette maison du Palatin. La maîtresse du logis amena les étrangères dans une salle du rez-de-chaussée, dont

les grands vitrages donnaient sur le jardin. Décembre avait épargné, cette année là, les feuillages et les fleurs des collines de Rome ; des jasmins à grosses fleurs blanches irrisées de Carmin, serpentaient autour des fenêtres et jonchaient le sol d'une neige odorante. La salle basse était une de ces pièces ovales peintes à fresques du pied des murailles au centre de la voûte, comme on en voit beaucoup en Italie. Elle était meublée de quelques grandes chaises à dossiers élevés et dont le velours nacarat un peu passé et frangé d'or, attestait la vieille origine. Une lourde table de marbre marquait le centre de l'élipse du salon. Aux vitrages, point de rideaux, mais un riche treillis de jasmins comme nous l'avons vu déja. Quelques fragmens d'urnes, quelques débris de cénotaphe, des morceaux de marbre rouge, des plaques de marbre jaune, dit africain, gisaient çà et là, dans la partie la moins éclairée de la salle. Sur la lourde table du milieu, c'était tout un petit musée, un pêle-mêlé de poterie, de bronzes, de

verrotteries, de tout ce qui peut provenir de fouilles opérées dans le domaine des temps disparus.

Madame de Bellegarde et Harmance examinaient ce bazard antique, tandis que la jeune femme était allée sans doute prévenir son mari.

Le maître de la maison ne tarda pas à paraître. Il était jeune, d'une taille moyenne, d'une physionnomie douce et rêveuse; son costume, fort propre du reste, annonçait un peintre qui descendait de son atelier.

A la vue des belles et grandes dames qui visitaient sa demeure, le jeune peintre éprouva une vive émotion de surprise. Mais ces charmantes visiteuses étaient des Françaises, et l'artiste, vivant à Rome, adorait son pays ; d'ailleurs, il savait son monde, et il reprit bientôt son aisance habituelle et de bon goût.

— Monsieur, dit madame de Bellegarde, nous avons cédé à la plus aimable invitation.

— Mon ami, dit à son tour la jeune femme, ces

dames avaient la bonté de jeter un regard amical sur notre modeste maison..... j'ai osé leur proposer de s'y reposer.

La charmante femme rougissait ; son embarras augmentait visiblement auprès des dames étrangères.

— Mes dames, reprit le peintre, vous m'honorez beaucoup. Je n'ai d'autre titre à votre intérêt bienveillant que ma qualité de compatriote.

— Et probablement d'homme de talent, monsieur, dit Madame de Bellegarde, car je vois que vous venez de votre atelier. Nous vous avons dérangé ; nous vous devons des excuses, monsieur.

— Nous serons même importunes jusqu'au bout, ajouta Harmance avec un sourire mélancolique, nous demanderons à visiter l'atelier du peintre qui vit si heureux dans cette retraite du mont Palatin.

En disant ces paroles Harmance avait regardé la charmante compagne du peintre ce qui avait mis le comble à l'embarras de la pauvre enfant.

Le maître du logis avait une grande franchise de caractère et quoique fort modeste il était incapable de ces moyens détournés qui provoquent les éloges par une feinte humilité. Il consentit donc tout d'abord à ce que les nobles étrangères visitassent son atelier ; seulement il leur demanda la permission de les précéder de quelques minutes, dans l'intérêt, disait-il, de la *toilette* de son palais des beaux arts.

Sa femme resta donc seule avec les hautes et puissantes dames qu'elle avait un peu étourdiment conviées à venir chez elle, ne prévoyant pas d'abord, (elle le reconnaissait) tout l'embarras de certaines visites. Elle ignorait, encore, que la distinction suprême est cette prédisposition constante à l'indulgence et à la bonté. Aussi qu'elle ne fut pas sa surprise lorsqu'elle vit lady Clarendon, lui tendre la main en l'invitant à venir s'asseoir auprès d'elle sur un banc du jardin. Cinq minutes après, ces deux belles jeunes femmes s'étaient embrassées,

comme si elle s'aimaient depuis la pension, comme si elle avaient vécu ensemble dans le monde.

Plus réservée, plus contenue dans ses épanchements sympathiques, Madame de Bellegarde, s'était contentée de sourire à sa jeune hôtesse avec une adorable expression de bonté mais qui ne manquait pas d'une certaine dignité. Elle suivit au jardin ses deux compagnes et les voyant déja en *belle amitié* avant même se connaître de part et d'autres :

— Vous voilà, dit-elle, parfaitement d'accord toutes les deux pour me fuir et devenir mes ennemies peut-être. C'est à merveille. Mais vous saurez, madame, (en s'adressant à la maîtresse du logis) quecette étrangère devenue si subitement votre amie, est ma belle sœur et que j'ai la folie d'avoir de l'attachement pour toute personne qui l'aime. Vous avez peur de moi, madame, je le vois bien. Vous me trouvez probablement l'air sévère et les yeux méchants.... prenez donc garde à vous ; je suis ca-

pable de prendre de l'amitié pour vous, comme ma sœur.

La charmante femme du peintre eut bien grande envie, en écoutant ce langage, d'aller aussi demander à la noble étrangère la permission de l'embrasser, mais son courage n'alla pas jusque là. Madame de Bellegarde avait un certain air royal des plus imposants. La conversation en était là quand le maître de la maison survint et pria ces dames de lui faire l'honneur de le suivre. Ce fut à la belle comtesse qu'il offrit le bras, assez surpris de voir déjà sa femme en assez bonne intimité avec l'autre étrangère dont il ignorait le nom, comme il ignorait aussi celui de la dame à qui il donnait le bras.

L'atelier du peintre dominait la maison, les jardins, les vignes, une grande partie de la ville et au loin la campagne romaine. Le soleil étincelait sur les coupoles des églises, et sur le faite des palais, tandis que tout au tour de l'horizon se déroulait cette magnifique couleur bleue-turquoise-foncée,

telle qu'on ne la retrouve que dans les régions du sud, le jour atteignait à son milieu ; soudain s'élevèrent dans les airs les carillons argentins des deux cents clochers de Rome, chantant l'angélus sur toutes les gammes et l'immense accord allait roulant jusqu'aux échos de la Sabine.

Le lecteur a déjà reconnu dans les deux solitaires du mont Palatin, les deux amies du colonel, Olivier et Juana.

Dotés par les bienfaits de Florimond ces deux charmants jeunes gens avaient pris en dégoût la vie égoïste et terne de Paris ; et comme deux colombes avides d'air et de soleil, ils s'étaient enfuis vers cette belle Italie ; nature ardente et poétique, terre d'asile pour les âmes blessées, terre d'Eden pour les âmes heureuses. L'artiste aspirait à Rome depuis long-temps ; jeune, enthousiaste, passionné pour la vie libre et solitaire autant que pour l'étude, où aurait-il cherché ailleurs la muse divine des arts, où aurait-il mieux caché cette autre muse de

la beauté qu'il aimait, Juana, la charmante jeune fille, l'idéal de son rêve d'amant?

Nous n'avons pas cherché à définir le type de Juana; nous le connaissons tous. Eh! qui de nous, promeneurs solitaires, n'a pas rencontré vingt fois dans les rues de Paris ces admirables et attrayantes jeunes filles appelées grisettes parmi lesquelles, c'est chose avérée, il y a autant de beauté et de noblesse de cœur que dans toute caste élevée? Juana était donc la plus splendide et la plus coquette expression de la grisette parisienne. Svelte, grande, légère comme un oiseau, l'élégante jeune fille était remarquable encore par une pureté de traits, une volonté de teint, et une séduction de regard qui eussent fait le désespoir des plus nobles dames. Ajoutez à ce beau type, des mains et des pieds d'une finesse adorable, une magnifique chevelure noire et un son de voix d'un accent harmonieux.

Quant à son caractère, à sa sincérité de cœur, à l'élévation de ses sentiments, à son dévouement

sans borne et au charme de son esprit, pourquoi et comment en pourions-nous parler? c'étaient là choses intimes et sacrées et qui rentraient dans le domaine privé d'Olivier, son époux-amant.

Juana et Olivier n'avaient pas reconnu les nobles étrangères par la raison toute simple qu'ils ne les avaient jamais vues ailleurs et que le colonel avait été d'une haute discrétion à cet égard. Florimond, on le sait bien, était de ceux qui respectent trop un amour heureux ou malheureux pour ne pas le cacher dans le sanctuaire du cœur. Pour lui la souffrance était sainte; il eut cru la profaner en l'étalant aux yeux même de ses amis.

Une fois seulement le nom d'Harmance et le nom de Madame de Bellegarde lui étaient échappés devant Olivier qui ne l'avait point interrogé à ce sujet cependant, tout en conservant dans sa mémoire ces noms d'un souvenir douloureux pour son ami.

XXXII

Dans l'atelier d'Olivier bien des toiles inachevées attendaient sur le chevalet la main laborieuse du maître. Olivier, comme tout artiste passionné, cédait souvent à la fantaisie. Ne travaillant plus pour vivre, il travaillait au gré de l'inspiration du moment. A Paris il eut continué à faire beaucoup de portraits, spécialité productive mais humiliante aux yeux d'un homme de talent ; à Rome avec une

existence assurée, il composait à loisir, méditait beaucoup, attendait l'inspiration et ne prenait ses pinceaux qu'au moment lyrique de l'enthousiasme. Le paysage de grand style et l'histoire étaient ses deux éléments. Il avait fait de sérieux et rapides progrès dans cette voie glorieuse.

Les nobles étrangères avaient trop de tact et de sentiment de l'art pour louer outre mesure et inconsidérément les œuvres qu'Olivier découvrait à leurs yeux. Madame de Bellegarde avait la parole, Harmance rêveuse par nature contemplait en silence. Quant à Juana elle triomphait dans son noble orgueil d'épouse.

Parmi les toiles aux trois quarts achevées il y en avait une sur le chevalet, voilée d'une gaze verte et posée discrètement dans un angle de l'atelier. Olivier ne se hâtait point de montrer cette toile. Plusieurs fois même il en avait reculé le chevalet.

— Voilà, dit madame de Bellegarde, quelque tableau mystérieux devant lequel nous avons passé

bien des fois, vous, monsieur, sans vouloir lui enlever son voile, nous sans oser vous parler de notre curiosité.

— Madame, répondit Olivier, il n'y a là dessous aucun mystère. Seulement cette toile étant un portrait et ce portrait ne devant pas vous rappeler quelqu'un qui vous soit connu j'ai jugé inutile de fatiguer plus qu'il ne fallait votre bienveillante attention.

— De qui est ce portrait, monsieur, demanda Harmance, assez étrangement préoccupée.

Et tout-à-coup se reprenant :

— Mais pardon. La question ressemble fort à une indiscrétion.

— Non, madame, dit très simplement Olivier. Le portrait est celui de mon ami, de notre bienfaiteur, ajouta-t-il, en regardant Juana.

Et il retira la gaze verte qui recouvrait le portrait.

Madame de Bellegarde jeta un cri involontaire

Harmance pâlit et faillit tomber. Juana la retint et la fit asseoir sur une chaise.

Le portrait était celui du colonel Florimond et d'une ressemblance frappante.

— Ah! dit madame de Bellegarde avec un incroyable ascendant sur elle-même, nous avons vu cette noble figure. Voila qui est admirable de ressemblance, de style et de coloris.

Et regardant tour à tour Juana et Olivier.

— Mais, reprit-elle, ce n'est plus maintenant de la curiosité, c'est de l'intérêt très vifs; voudriez vous nous dire, monsieur, chez qui nous avons l'honneur de nous trouver ici, ma belle sœur et moi. C'est par la que nous aurions dû commencer notre entrevue j'en conviens. Quant à nous, monsieur, voici qui nous sommes.

Et elle se nomma, elle et lady Clarendon.

Olivier recula de trois pas, comme ébloui par un éclair.

— Vous! madame! s'écria-t-il. Et vous! madame!

dit-il encore en se retournant vers Harmance à qui Juana faisait respirer des sels.

— Mais, reprit-il, il est juste que je réponde franchement à votre question.

Olivier dit en quatre mots qui il était, qui était Juana et ce que le colonel avait été pour eux.

Ce fut alors que lady Clarendon ne fut plus maîtresse de son émotion elle se jeta dans les bras de la femme d'olivier et répandit des larmes abondantes en silence sur le sein de la belle enfant.

A un signe de Madame de Bellegarde, Olivier avait recouvert le portrait.

— Oh! s'écria Harmance, pourquoi, monsieur? pourquoi cela, ma sœur?

Et de nouveau la gaze verte fut retirée.

Il se fit un long silence dans l'atelier. Chacun absorbé, dans ses souvenirs plus ou moins douloureux, chacun écoutait en soi-même la voix intérieure qui lui parlait. C'était à qui ne romprait pas cette douce et pourtant cruelle rêverie.

Madame de Bellegarde appuyée contre un chevalet, le front dans la main et sa pensée perdue on ne sait où, ne regardait point le portrait. Olivier et Juana contemplaient Harmance avec ravissement; Harmance, les yeux inondés de larmes regardait tantôt le beau portrait, tantôt le ciel splendide.

Dix minutes passèrent ainsi. Juana, avec une rare délicatesse, comprit que le brisement de cœur de sa nouvelle amie se prolongeait trop long-temps. Elle l'enleva presque dans ses bras et l'amena à pas lents dans son appartement à elle, au premier étage de la maison.

Madame de Bellegarde et Olivier les suivirent à intervalle.

L'appartement de Juana était d'une simplicité charmante; il y avait là dans tout ce qui composait ce frais ameublement quelque chose de virginal comme l'âme de l'épouse heureuse d'Olivier. Seulement sur une petite console de bois des îles, dans un angle de la chambre, se dressait une splendide

corbeille de mariage, à côté d'un prie-Dieu placé devant un crucifix d'ivoire sur un tableau de velours noir.

Harmance avait reconnu la corbeille. Elle sourit à Juana, mais de ce rire d'inexprimable tristesse qui passe sur la bouche des pauvres affligées.

Oui, reprit la candide Juana, je vous comprends, madame. Dieu l'a voulu ainsi. Pourquoi ainsi?... Adorons sa mystérieuse volonté.

Harmance s'inclina en jetant un long regard sur le crucifix d'ivoire.

Ce fut en ce moment que Juana se penchant vers lady Clarendon lui dit quelques paroles à voix basse auxquelles la belle Harmance ne répondit qu'en lui serrant les mains.

Il était temps d'abréger cette visite devenue douloureuse. Madame de Bellegarde proposa à son amie de retourner chez elle, où, disait elle, sa fille, la fille charmante d'Harmance, devait l'attendre avec inquiétude.

A ce nom lady Clarendon se leva, belle, majestueuse, résignée :

— Oui, dit-elle, oui, ma sœur, allons rejoindre mon enfant. J'ai besoin de revoir ma fille.

Les adieux furent touchants. On se promit de se revoir. Olivier et Juana furent vivement engagés à venir visiter Naples et Castellamare, où on chercherait, disait-on, à leur rendre leur douce hospitalité. Ils le promirent avec reconnaissance. On quitta là maison de Palatin, la douce et discrète maison qui renfermait tant de bonheur et un cruel souvenir......

Selon cette loi immuable de la providence que toute félicité humaine cache une épine dans son sein.

Une voiture attendait les deux nobles étrangères dans la rue située au pied de la Vigna Palatina. Madame de Bellegarde était très vivement émue et ses larmes finirent par couler, surtout lorsqu'elle vit au doigt d'Harmance, un anneau, un petit brillant

que Juana l'avait priée de recevoir d'elle, comme gage d'amitié. Hélas! un seul brillant de toute cette noble parure dont Harmance ne regrettait ni la valeur, ni la richesse, elle dame opulente, mais qu'elle avait rendue avec un si douloureux serrement de cœur.

XXXIII

Le lendemain deux voitures à quatre chevaux partaient de Rome et suivaient la route qui mène aux chaussées des Marais-Pontins. Les deux nobles voyageuses avaient hâte de se rendre à Naples.

Là devaient-elles encore s'attendre à voir à leurs pieds les étranges hommages que leur rendait depuis leur départ le courrier mystérieux qui les précédait ?

Hélas ! non. Ce ne fut pas même la grâce de la beauté païenne que l'on trouva à Naples.

Au milieu de l'appartement destiné aux charmantes sœurs, ce fut le noble lord Clarendon qui se montra sans entourage de fleurs, sans livre à la main, mais bien majestueusement assis sur un canapé, espérant et attendant sa femme et sa sœur dont les lettres l'avaient prévenu à Castellamare. La surprise fut mêlée d'un peu de désappointement chez les belles voyageuses, avouons-le sans méchanceté. Le sentiment religieux, la mélancolie, la philosophie, la poésie, ces divins esprits, s'étaient envolés à tire d'ailes ; le positif, la vie réelle, matérielle et monotone restaient seuls ; lord Humphry Clarendon apparaissait enfin dans toute la splendeur de sa grosse santé et de son caractère de grand seigneur anglais.

Il est bien inutile d'ajouter qu'il ne fut nul-

lement question des fleurs et des livres de l'itinéraire. Dans la soirée, on partit pour la somptueuse villa de Castellamare. Madame de Bellegarde ne quitta point sa belle-sœur.

XXXIV

Castellamare est l'antique Stabie où Pline l'ancien périt, suffoqué par les cendres du volcan; Castellamare est la ville de l'extrême Italie la plus exposée au feu du Vésuve.

Il sied mal à Naples d'avoir peur lorsque Castellamare ne tremble pas. La terrible éruption, l'éruption solennelle, est toujours imminente; elle arrivera demain ou dans un siècle! Elle menace,

elle gronde souvent, et quelquefois, au milieu des mugissemens sous-marins, la montagne lance une gerbe lumineuse si haute, si hardie, qu'on prendrait cela pour le premier signal de l'incendie suprême qui doit dévorer huit ou dix lieues du littoral napolitain.

La préoccupation des étrangers est constante dans les premiers temps de leur séjour aux environs du Vésuve; mais la quiétude des indigènes est si douce et si rassurante! Comment se laisser gagner par l'effroi en face de ces groupes de jolies paysannes de Castellamare, couronnées de pampres comme les vendangeuses de Léopold Robert, et qui dansent des tarentelles, le soir, aux lueurs combinées et vermeilles de la lune et du volcan?

A Naples, la crainte du danger occupe quelquefois les esprits; mais, à Castellamare, au pied du Vésuve, le danger n'existe pas. Savez-vous pourquoi! C'est que toute la vie on a sous les yeux, ou plutôt on a sur la tête la colère de la montagne; c'est

que la lave brûlante est venue serpenter quelquefois sur les croupes voisines ; c'est qu'on a touché le feu et qu'on a joué avec lui pour ainsi dire.

La crainte est un peu comme l'amour, elle s'éteint par l'habitude.

Mais ce dont il est impossible de ne pas se préoccuper toujours, c'est de la beauté du rivage, à Castellamare, de la limpidité de l'eau marine et de la volupté de l'air.

La villa que lord Clarendon habitait avec sa famille était située dans une ance en face de la mer, près du bourg Quisisana, où se trouve le meilleur chantier pour la marine du royaume des Deux-Siciles.

La résidence du lord était entourée de fort peu d'arbres, l'ombrage des feuillages étant la chose la plus rare dans les pays chauds, mais, en revanche, elle avait autour d'elle d'admirables collines rocheuses, où les granits volcanisés forment des féeries impossibles à décrire. Le feu fut l'architecte de ces

gigantesques et capricieux boulevards qui semblent avoir servi de modèle, par leur singulière ornementation, aux arabesques les plus riches et les plus folles. Ajoutez à tous ces tons de couleurs si vifs et si variés, un luxe prodigieux d'arbustes en fleurs, de lianes, de mousses, de lichens et de tous ces arbres échevelés, aux feuillages étranges, aux troncs contournés et bizarres, et vous comprendrez peut-être le charme indéfinissable de cette nature ardente, tourmentée, féconde et d'une grâce toute orientale.

Depuis plusieurs jours, chez lord Clarendon, régnait cette tranquillité parfaite qui a si bien les apparences du bonheur. Chacun y jouissait d'une entière liberté et par conséquent chacun y arrangeait sa vie au gré de sa fantaisie.

Madame de Bellegarde, presque prisonnière, car elle s'était engagée beaucoup plus loin qu'elle ne l'avait cru, retardait de la meilleure grâce du monde son retour en Provence. Harmance et elle, n'ayant rien pu découvrir au sujet de l'étrange

courrier qui les avait précédées, commençaient à ne plus parler entre elles de cette aventure, tout en y pensant beaucoup de part et d'autre.

Un des grands plaisirs de ces jeunes femmes étaient les promenades à cheval au bord de la mer. Rien en effet de plus attrayant que ces courses aventureuses tout le long des eaux marines qui viennent rouler des écumes jusqu'aux pieds des chevaux. Harmance aimait à suivre de si près les sinuosités du rivage que bien souvent elle effrayait sa belle-sœur.. Harmance trouvait un plaisir indéfinissable, par exemple, quand une grande vague venait se jeter, transparente et verte, sur le sable, à se trouver là sur son beau cheval anglais, de telle sorte que l'eau rejaillissait jusqu'aux crins. C'est qu'il arrivait quelquefois que le cheval effrayé, bondissait et emportait au loin son écuyère ; mais lady Clarendon montait à merveille, on le sait bien.

Quant au noble lord, une de ses grandes jouis-

sances était de passer des heures entières dans un belvédère qu'il avait fait élever sur la toiture de la maison ; sorte de lanterne aérienne dont les parois étaient de glace et dont des colonettes de cuivre formaient les supports.

. Du reste, rien d'élégant et de bon goût comme l'intérieur de cette lanterne, d'où la vue était magnifique. Une jolie coupole en zing servait de dôme, et l'intérieur de cette coupole, lambrissée d'or bruni et d'émaux, avait des médaillons de la meilleure peinture. Lord Clarendon avait fait peindre, le croirait-on ; sur ces jolis panneaux ovales divers sujets militaires, divers épisodes, hélas ! de cette héroïque bataille de Waterloo, où il s'était trouvé en qualité de lieutenant de cavalerie et sous les ordres du général Hill, brave officier, dont la division acheta cruellement sa part de gloire contre les rangs de la garde.

Il paraît que lord Humphry regardait comme un très grand fait d'armes de s'être trouvé un moment

en face de nos grenadiers, et comme un très grand bonheur d'être revenu dans sa patrie après une telle audace ; car il avait saisi la première occasion qui s'était offerte à lui, hors de France, pour immortaliser son nom.

Aussi, dans les diverses charges de cavalerie, parfaitement traitées, du reste, c'était toujours le lieutenant Anglais sir Clarendon qui se montrait sur un grand cheval au premier plan du tableau ; c'est à peine si le commandant en chef de la cavalerie anglaise, le digne général Hill, et Wellington lui-même, avaient une petite place dans un coin de l'action, et comme par acquit de conscience pour la vérité historique.

L'outrecuidance était grande, et Harmance, en bonne Française, n'avait pu se défendre d'un grand éclat de rire en entrant pour la première fois dans le Panthéon de la gloire de son époux, ce que lord Humphry n'avait point oublié.

N'importe, le noble lieutenant aimait à trôner

dans sa lanterne historique et militaire. C'est même là qu'il recevait de préférence quelques amis qui venaient le voir des environs de Naples ; c'est là que, noblement étendu sur un divan, il se donnait la haute jouissance de parler de Waterloo et de fumer d'excellens cigares de la Havane en face du Vésuve qui fumait aussi dans les nuages.

Or, il avait fallu trouver un nom historique à ce belvédère, et un beau jour quelque flatteur de lord Clarendon s'écria que la lanterne devait s'appeler *Belle-Alliance*, du nom de cette maison de ferme bâtie sur le monticule où les plus beaux faits d'armes éclatèrent dans la mémorable journée. Lord Clarendon avait été ravi de l'à propos et sa lanterne se nommait et devait se nommer éternellement Belle-Alliance.

XXXV

Parmi les nouveaux amis de la maison du noble lord, il y avait un riche Portugais de grande distinction, qui lui avait été présenté depuis peu. Le jeune prince napolitain Gondolpho Tolozani avait été l'introducteur de dom Pedro marquis de Mondego.

Ce Portugais était un homme de trente-quatre ans environ, d'une belle physionomie, portant une

barbe à la nazaréenne et les cheveux presque rasés à la manière des moines, ce qui lui donnait une étrange expression ; religieuse et guerrière à la fois; car dom Pedro avait en lui quelque chose de ce type militaire auquel il est impossible de se méprendre.

Lord Clarendon prenait un plaisir extrême à l'entendre raconter ses aventures de terre et de mer, et plus d'une fois, comme pour payer une dette de reconnaissance, il lui avait dépeint ses prouesses, à lui lieutenant Clarendon, dans la journée de Waterloo. Dom Pedro, bien que très poli, ne partageait nullement l'enthousiasme puéril de quelques parasites du lord pour l'héroïsme anglais; il était sobre de paroles à ce sujet et mesurait avec prudence la portée de ses expressions

Lord Clarendon ne s'en montrait point blessé; il attribuait cette modération au caractère grave et modeste du Portugais, qui, du reste, ne parlait jamais de lui-même qu'avec une extrême retenue.

Le noble lord avait plusieurs fois prié sa femme et sa sœur de permettre qu'il leur présentât cet excellent étranger, dont l'esprit était aussi distingué que les sentimens. Ces dames vivaient encore dans une profonde retraite, ne voyant absolument que deux ou trois personnes qu'elles avaient connues en France et, comme elles, établies depuis peu à Castellamare. Elles voulurent cependant ne pas se montrer trop rigides aux yeux de lord Clarendon qui, du reste, leur accordait toute liberté dans leur manière de vivre, et on prit jour pour le noble Portugais, l'ami du prince Tolozani que ces dames connaissaient déjà.

Lord Humphry Clarendon, en bon Anglais, invita tout bonnement à diner pour le surlendemain Tolozani et le Portugais, les assurant qu'il n'y avait pas de moyen plus agréable d'*entrer en amitié*; expression qui ne manque ni d'originalité, ni de justesse.

Au jour fixé et vers les six heures du soir, dom

Pedro, marquis de Mondego, fut présenté par lord Clarendon à Harmance et à Madame de Bellegarde.

Un beau soleil couchant de novembre rougissait les eaux de la mer en face de la villa ; le salon de lady Clarendon était tout illuminé de ces lueurs vermeilles si riches de ton en Italie. Harmance reçut le Portugais avec cette indifférence qui s'attache à un nom nouveau et à un nom protégé par l'amitié d'un mari de convenance. Après les banalités des premiers complimens on passa dans la salle à manger. Ce fut le prince Tolozani qui donna le bras à lady Clarendon; le Portugais offrit le sien à Madame de Bellegarde.

A peine dans la salle à manger, où les lumières étaient vives, la sœur de lord Clarendon, par un coup d'œil sûr et rapide, reconnut le Portugais. Il fut placé près d'elle en face d'Harmance, qui avait Tolozani à sa droite.

Lord Clarendon et quelques convives très friands

comme lui de bonne chère, occupaient les bouts de la table. Le noble anglais avait le *triple talent* de parler, manger et boire beaucoup. Il était à table comme partout, d'une haute loyauté: trainant son monde avec largesse et lui-même avec conscience. S'il n'aimait pas les Français, il adorait les vins de France; c'était justice à lui rendre. Aussi n'eut-il pas le moindre soupçon de l'horrible inquiétude qui gagnait de plus en plus sa sœur, la comtesse de Bellegarde, et de la préoccupation visible dans laquelle Harmance tombait par degré.

Le prince Tolozani, comme tout jeune seigneur aux trois quarts ruiné, ne tarissait pas sur ses succès et ses défaites à Paris, à Londres, à Vienne, partout où son *étoile* (tout petit prince veut avoir une étoile) l'avait entraîné.

Les autres convives imitaient lord Humphry dans l'œuvre fatigante et importante de bien dîner ; quant au Portugais, il parlait peu, mais à propos, ne faisant trop valoir ni son mérite, ni celui d'autrui,

comme s'il désirait presque passer inaperçu. Dans le courant de la conversation, il exprima seulement un goût déterminé pour les longs voyages, annonçant que son intention formelle était de s'embarquer sous peu de jours pour les Etats-Unis, les Antilles et l'Amérique du Sud. Il avait, disait-il, frêté pour cela un yacht, à lui ,et un des plus fins voiliers.

— Et que diable, mon cher ami, allez-vous faire chez nos rivaux de l'Union, lui demanda le noble Anglais, déjà entre deux vins.

— Oh ! mon Dieu, peu de chose, reprit dom Pedro ; séjourner quelques jours à New-York, remonter l'Hudson à une assez grande distance pour pouvoir chasser sur ses bords, le daim et le bison qu'on dit très abondans dans les savanes du milieu; de là visiter le Mississipi et les belles forêts qui entourent les monts Alléghany. Revenant à mon yacht dans les eaux du fleuve, près de New-Yorck, je compte remettre à la voile pour le golfe du Mexique

et les Iles-sous-le-Vent, gagner les côtes de l'Amérique du Sud et arriver, Dieu aidant, à cette noble ville de Rio-Janeiro, où le ciel est si pur, la baie si tranquille, et où il est possible, dit-on, de mener une vie libre, heureuse et oubliée.

Voilà, mon excellent ami, de singuliers goûts et de singulières idées, reprit l'Anglais en entrecoupant d'autant de gorgées de vin de Porto, à moins d'être un héros de roman...

Comme le dîner finisssait et comme Harmance se levait, la phrase de lord Clarendon resta suspendue entre la table et le plafond, ce dont il ne s'inquiéta guère, restant avec ses amis et se laissant aller avec eux à ces défis de toast d'une si bonne philosophie.

Rentrées au salon avec le prince Tolozani et le Portugais, lady Clarendon et Madame de Bellegarde y restèrent par bienséance dix minutes et se hâtèrent de gagner leur appartement. Leur trouble

n'avait pas échappé au prince napolitain lui-même.

La conversation devenait si animée dans la salle à manger, que dom Pedro et son compagnon crurent devoir rejoindre les convives, et ils se mirent bravement à leur tenir tête le verre à la main. La soirée, fort paisible et limpide sur le rivage, commençait à l'être beaucoup moins chez lord Clarendon, et nul ne pouvait prévoir un terme à cette bruyante, mais cordiale fête donnée à Bacchus.

XXXVI

Il était environ dix heures du soir lorsque le Portugais, pour faire diversion aux vapeurs de la salle des convives, s'échappa furtivement et gagna le jardin de la villa, dont l'extrémité touchait presque à la mer.

Dom Pedro se sentit renaître au grand air, et, voyant le ciel si brillant d'étoiles, il tendit les mains aux astres et prononça quelques paroles inintelli-

gibles, comme fait un homme très vivement ému. Arrivé derrière un massif de citroniers, il vit de la lumière dans une petite serre qui s'élevait sur un angle de la terrasse, au bout du jardin.

Il approchait à pas lents, lorsqu'il crut distinguer dans la serre comme une forme humaine qui allait et venait, projetant son ombre sur les murs blancs et les vitres des grandes fenêtres. Une seule lampe brûlait sur une table entourée d'une quantité de plantes rares, dont les fleurs et les feuillages prenaient des aspects surprenants aux lueurs vacillantes. De grandes masses d'ombre estompaient les angles de la serre. La figure humaine était svelte et vêtue de blanc. Elle allait et venait toujours, passant au milieu des feuillages, doublant les angles de la table, et recommençant sa promenade.

Attiré malgré lui, entraîné même, le Portugais monta les deux marches de la serre, tourna le bouton de la porte à vitre et se trouva dans la maison des fleurs et des arbustes, face à face du charmant

fantôme. Harmance, c'était bien elle, voulut jeter un cri ; dom Pedro, ou plutôt le colonel Florimond, était à ses pieds.

— Oui, lui dit-il en lui prenant les mains, c'est moi ! Dussiez-vous me maudire, me foudroyer de vos regards, c'est moi ! Je vous ai précédée en Italie, je marchais devant vous à votre insu, depuis un an, depuis que je vous avais revue, votre souvenir me dévorait. J'ai voulu dix fois me tuer, mais j'ai voulu vous voir à tout prix avant de mourir. J'avais trop compté sur mes forces et sur le temps; toutes les violences d'une vie de fatigue et péril n'ont pu me distraire un moment. Je vous ai revue je vous aime plus que jamais. Lord Clarendon ne m'a pas reconnu ; il ne m'avait vu qu'une fois, dans l'agitation d'une fête, et un instant ! Mais, vous m'aviez reconnu, vous, n'est-ce pas ?... Oh! laissez-moi croire que votre cœur a parlé. Madame, ma bien-aimée Harmance, avez-vous donc oublié le passé ?...

Toujours à ses pieds, le colonel baisait avec ar-

deur les belles mains de lady Clarendon qui, dans un trouble inexprimable, perdait le sentiment de tout danger.

Croyez-vous, reprit Florimond, que j'ai jamais pensé que ce ridiculemariage mettrait une barrière éternelle entre nous? Ah! Madame, ce ne sont pas mes horribles douleurs que je vous reproche; elles sont oubliées en ce moment; ce qu'il faudrait ne vous pardonner jamais ce serait l'implacable folie de vous faire *victime* sans espoir. Non, vous ne pouvez vivre de la sorte; ce serait un crime, un suicide. Votre amour maternelle vous a trompée. Pauvre femme! Vous avez cru à un courage que vous n'aviez pas; comme vous aviez cru, en me repoussant, à des dangers qui n'existaient pas, qui n'auraient jamais existé pour votre enfant. Aujourd'hui, j'ai racheté par l'expiation ma vie passée, et grâce à la tendre sollicitude d'une noble femme, votre sœur, j'ai pris des conseils meilleurs, je me suis dirigé dans une meilleure voie. Voyez, je vous

ai fait des amis de tous les infortunés que j'ai rencontrés; ils ont prié pour vous; ils vous bénissent, Harmance, ma charmante amie, ne me repoussez pas....

Et comme elle se penchaient tout en pleurs vers celui qu'elle n'avait jamais cessé d'aimer:

— Venez, s'écria vivement celui-ci, venez, vous et votre fille que je saurai mieux protéger que tout autre; venez Harmance! fuyez un horrible esclavage, une vie indigne de vous; c'est un moment suprême, solennel; il y a tout près d'ici, amarrée au rivage, une yole qui m'appartient; emmenez votre enfant et suivez-moi toutes les deux. Demain à bord de mon yacht nous mettrons à la voile, et dans six semaines nous abordons au continent américain. Venez vivre sous le ciel ami de Rio-Janeiro; consentez à être heureuse, vous et votre enfant. Hélas! j'ai une immense fortune pour elle, cette fortune qui fit tout mon malheur. Venez, vous dis-je, ma bien-aimée; n'y a-t-il plus de solitude

au bord des grands fleuves, plus de retraites dans les bois et les savanes, plus de liberté sur le sol du Nouveau-Monde? Venez, venez... ici, l'esclavage; bien loin, ensemble, l'indépendance, l'amour, toutes les félicités!

La situation était terrible. Harmance, entre les bras de Florimond, allait peut être consentir à la fuite, lorsque tout-à-coup par un de ces élans impétueux et divins qui ne sont donnés qu'au cœur d'une mère :

— Ma fille! mon enfant! s'écria-t-elle. Non... jamais. Que je sois malheureuse, moi, mais que ma fille ne rougisse jamais de sa mère!

Un cri retentit au dehors et la porte s'ouvrit vivement. Madame de Bellegarde avait tout entendu et se précipitait dans les bras de lady Clarendon.

Pour la seconde fois elle l'enlevait au colonel.

— Madame, dit Florimond pâle et tremblant d'émotion; est-ce la fatalité qui vous place entre nous, tout à coup, et toujours au moment décisif

de notre avenir ? Une première fois, ce fut par haine contre moi que vous m'enlevâtes Harmance ; aujourd'hui, jurez-le moi, est-ce uniquement par tendresse pour elle que vous me l'enlevez encore ?

Madame de Bellegarde ne répondit au colonel que par un de ces regards d'inexprimable aménité qui pénètrent jusqu'au fond de l'âme.

Oh ? vous n'êtes plus mon ennemie, je le vois ; dit Florimond en lui prenant la main qu'il posa aussi sur celle de lady Clarendon.

Et avec un effort surnaturel il reprit :

— Adieu donc, mes deux nobles amies. Il faut que je quitte l'Europe, vous le voyez bien. Trop près de vous, il y aurait danger et malheur pour nous tous. Loin de vous, il y aura éternellement dans mon cœur d'ineffables souvenirs.

Et comme s'il se défiait de lui même, il s'enfuit à pas précipités et gagna la grille qui donnait sur la campagne.

XXXVIII

Le lendemain, dans la matinée, lord Clarendon recevait de dom Pedro une lettre qui lui annonçait son départ pour les Etats-Unis. Une cause subite l'obligeait, disait-il, à mettre à la voile, et son yacht devait venir saluer la villa Clarendon, au soleil couchant, avant d'appareiller ; mais le porteur de cette lettre, qui était un des gens du colonel, avait

ordre de faire remettre secrètement un autre billet à lady Harmance.

Dans ce billet Florimond adressait à la femme de son cœur les adieux les plus tendres, les protestations d'amour les plus solennelles ; il finissait par la supplier de jeter un dernier regard sur son bâtiment, lorsqu'il passerait près des rives de la villa, et il lui recommandait avec instance de veiller à ce que ni lord Clarendon, ni personne, ne se trouva dans le belvédère de Belle-Alliance dans ce moment-là. Il devait y avoir, ajoutait-il, un très grand danger à monter dans cette coupole avant le salut d'adieu du yacht.

Vers les cinq heures du soir on vit en effet un joli bâtiment armé en course et appartenant au marquis de Mondego, paraître dans les eaux limpides de la baie.

Il s'approcha du rivage à demi-portée du canon. Il hissa à son mât le pavillon de France et un autre pavillon bleu de ciel dont nul, excepté Harmance,

ne put reconnaître la signification. C'était la couleur favorite de lady Clarendon.

Le yacht se plaça en face de la villa. On vit dom Pedro, sur le pont, la lunette à la main regarder bien attentivement l'habitation du noble lord qui, lui-même, du perron de sa villa, lui faisait des signaux avec un mouchoir.

Le yacht tourna un peu sur lui-même et découvrit tout son flanc, où quelques jolies caronnades étaient pratiquées. Au moment du salut du pavillon, le canon retentit, à la grande joie de lord Clarendon et de ses amis.

Vingt coups de canon furent tirés; avant le vingt et unième, il y eut un intervalle de cinq minutes. On vit même dom Pedro pointer de ses propres mains une des deux pièces qui se trouvaient sur l'arrière, à fleur du bastingage; le feu et la fumée se montrèrent, le coup retentit magnifiquement, et toute la lanterne de Belle-Alliance vola en éclats dans les airs et sur les rochers des environs.

Le yacht déploya sa voile soyeuse et gonflée à la brise; il tourna lestement, mit le cap à l'ouest, et fila droit devant lui comme un requin. Dix minutes après on ne distinguait que sa voilure à la barre bleue de l'horizon.

Stupéfait, anéanti, lord Clarendon contempla long-temps le désastre de son Vaterloo, qu'un seul coup de canon beaucoup plus sérieux que les autres venait d'emporter, et se mordant les lèvres, il se promit bien dorénavant de moins parler de sa gloire privée et nationale.

XXXVIII

Madame de Bellegarde et Hermance se séparèrent rarement, elles vécurent plus que jamais retirées du monde, rêveuses, tristes souvent, mystérieuses, mais se comprenant du regard et du cœur. Rarement il était question entre elles du pauvre colonel. A voir ces deux jeunes femmes, si nobles et si belles, aller ensemble s'asseoir sur les bords de la mer, on se demandait quelle cause pouvait

pâlir ainsi leur visage et donner tant de mélancolie à leur regard. Et l'on était loin de se douter que l'une était une victime sublime de son cœur maternel, et que l'autre, aussi à plaindre, déplorait le mal qu'elle avait causé par un excès d'amitié, et peut-être souffrait elle-même d'un brisement de cœur... Rêve entrevu, espoir impossible, charmante et cruelle illusion! Dans tous les cas, le secret de la belle comtesse fut bien gardé ; son expiation si elle avait toutefois quelque chose à racheter, c'était de consoler une sœur dont elle avait fait le malheur involontairement et dont la peine avait un écho si profond dans son âme!

FIN DU PREMIER VOLUME.